JEAN TOUSSEUL

La Mélancolique Aventure

PRÉFACE DE HENRI BARBUSSE.

Tous droits réservés.

— 1920 —

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, HUY. — SPÉCIALITÉ D'EDITIONS.

ML
A
8979

JEAN TOUSSEUL

La Mélancolique Aventure

PRÉFACE DE HENRI BARBUSSE.

Tous droits réservés.

— 1920 —

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, HUY. — SPÉCIALITÉ D'EDITIONS.

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier spécial, numérotés à la main, portant le nom du souscripteur et signés par l'auteur.

Du même auteur :

LA MORT DE PETITE BLANCHE

Préface de GEORGES EEKHOUD

(4me mille)

(IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, HUY)

Pour paraître prochainement :

Jean CLARAMBAUX, le Maître d'École, roman.

AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

A Madame et à Monsieur Raymond Hins,
En souvenir de Marcel Martinet
Et de nos heures fraternelles,
Jean Rousselot

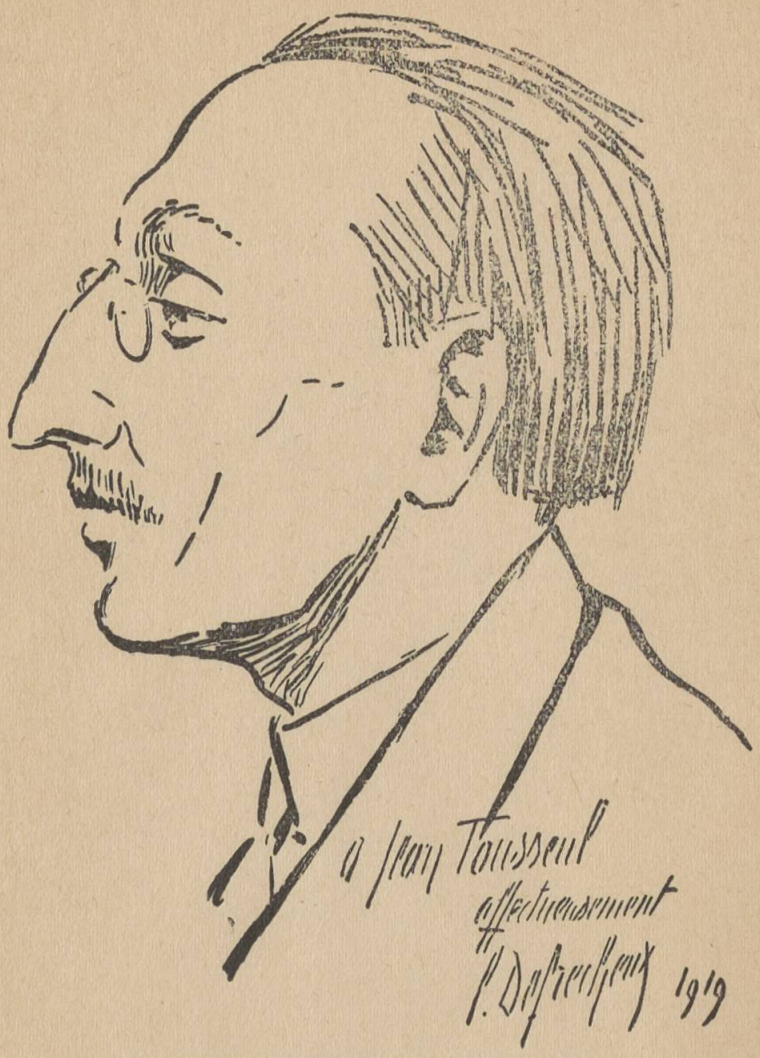
Le 10-8-20

AU GRAND GEORGES EEKHOUD,

AU PARRAIN DE

LA MORT DE PETITE BLANCHE

J. T.


à Jean Toussaint
affectueusement
P. Dostrevsky 1919

PRÉFACE

Je considère comme un honneur de présenter au public le nouveau livre de Jean Tousseul, car il est, à mes yeux, non seulement un remarquable artiste et un puissant dramaturge de la vie, mais aussi une pure et noble conscience qui honore singulièrement l'époque bouleversée que nous traversons.

Il n'a pas besoin, du reste, d'être présenté au public et l'on ne peut désormais que lui adresser un hommage de plus. Les voix les plus autorisées ont déjà proclamé la haute valeur de son talent et la magnifique leçon qui se dégage de toute son existence. Tout le monde littéraire sait que Jean Tousseul est le fils d'un ouvrier et qu'après une sommaire éducation à l'école primaire, il travailla lui-même comme ouvrier à la carrière de pierres de Seilles. Le métier terrible — car qui dira l'héroïsme de soldat qu'il faut à certains ouvriers pour accomplir jusqu'au bout leur journée de travail et le danger de maladies et de mort lentes qui les atteint plus fatalement que les blessures et la consomption n'atteignaient ceux des tranchées — le métier terrible fut au-dessus de ses forces; il dut, bon gré mal gré, l'abandonner

pour le reprendre; il est vrai, après la défaite des efforts qu'il tenta pour changer de travail, et il s'était remis à casser des pierres lorsqu'éclata la guerre. Il fut employé d'administration pendant un temps, puis la malchance continua à s'abattre sur lui et elle s'aggrava, comme cela est souvent le cas, de la stupidité et de la méchanceté des hommes. Jean Tousseul qui était arrivé en multipliant péniblement ses heures de travail, à acquérir l'instruction qui lui avait manqué, était devenu déjà un écrivain d'une spontanéité et d'une originalité admirables; en même temps que son talent s'étaient enrichis son esprit et sa conscience. Il crut juste de ne pas acquiescer aux excès du militarisme et à la prolongation inutile de la guerre et il crut, de plus, que son devoir était de dire tout haut ce qu'il pensait à ce sujet. Le sens de sa pensée fut odieusement dénaturé. La hideuse et ignoble accusation de défaitisme qui aura été pendant toute la guerre le prétexte sommaire et toujours prêt utilisé par ceux qui n'avaient pas d'autres armes contre les idées et contre les consciences, fit une noble victime de plus. Jean Tousseul fut emprisonné et il fallut la protestation indignée de personnalités littéraires belges et étrangères pour que ce juste fut remis en liberté. Il a, depuis, repris vaillamment la bonne lutte des idées malgré les découragements et les déboires que cette bataille procure à ceux qui ne veulent pas se mettre du côté de la toute-puissante injustice.

Un livre l'a surtout fait connaître comme écrivain: « La Mort de Petite Blanche », *recueil de nouvelles auquel tous ceux qui ont un nom honoré dans les lettres belges ont rendu un brillant hommage. Désormais, le jeune carrier*

de Seilles a atteint la renommée morale qu'il a deux fois méritée, par ses dons naturels et par son labeur opiniâtre et disputé.

Le nouveau recueil qu'il présente aujourd'hui affirmera singulièrement sa grandissante renommée.

Ce sont de courtes nouvelles très variées et qui parfois ne sont que de simples descriptions d'un coin de nature, de simples impressions d'un moment, ou bien quelques personnages, silhouettés et dépeints extérieurement et intérieurement, si l'on peut dire, en quelques traits. Il se dégage de toutes ces visions approfondies la vie même d'une région, d'un pays. Quand nous avons passé dans ces intérieurs dont la physionomie familière est posée avec la méticuleuse et candide précision des grands peintres flamands, quand nous avons parcouru ces campagnes auxquelles les quatre saisons s'ajustent d'une façon si jolie, si diverse et si originale, quand nous avons fréquenté ces âmes dans lesquelles les éternels sentiments humains s'expriment dans une forme toujours étroitement adaptée aux types évoqués, nous avons fait plus qu'un voyage; nous avons recueilli une âme collective en même temps que des trésors particuliers d'âmes. C'est une amitié pareille à celle qu'une longue familiarité tisse avec les milieux et avec les êtres et dont le charme de l'écrivain nous dote tout d'un coup, en quelques pages, en quelques instants, selon le féérique pouvoir de la littérature. S'il nous est un jour donné de nous aventurer parmi ces humbles, attachés à leur humble travail ou simplement à leur humble destinée, dans ces décors qui les encadrent et font presque corps avec eux, nous aurons l'im-

pression charmante et presque un peu surnaturelle de les reconnaître.

Mais au-delà des caractéristiques de tels ou tels groupements familiaux ou régionaux, au-delà des détails qui enrichissent l'image des individus, se dégagent les éternelles pensées et les sentiments éternels que tout œuvre vivante doit présenter à travers la variété des évocations. La pitié, la bonté, la douceur et aussi la notion suprême de la justice, tant maltraitée ici-bas par les institutions artificielles (imposées par les uns et consenties par les autres), voilà ce qui en définitive fait l'harmonie de tous ces intérieurs, de toutes ces rues, de tous ces chemins, de toutes ces campagnes, de tout ce mélange de paradis terrestre et d'enfer terrestre qu'est la vie de tous les jours, et où Jean Tousseul nous conduit, pas à pas, avec la même ferveur que Virgile conduisait Dante à travers les cycles du grand monde surnaturel.

HENRI BARBUSSE.

La Mélancolique Aventure

Avoir ce qu'on n'a pas.

HENRI BARBUSSE. « *L'Enfer* »

La Mélancolique Aventure

Aux deux survivants de cette mélancolique aventure qu'ils me rapportèrent de leur exode des années mauvaises.

Pierre Smal, de ses doigts toujours fébriles, serra la ceinture de sa gabardine, mit son chapeau, caressa sa belle barbe, accrocha sa canne à son poignet gauche, regarda un instant, avec satisfaction, dans la glace, ses yeux très clairs et son teint d'homme bien portant, éteignit le gaz et sortit.

La ville vibrait toujours, petit monde dans l'infinité des mondes. Ce soir-là un phénomène grandiose allait troubler pendant quelques secondes la course harmonieuse des astres : les humains n'avaient pas l'air de s'en douter.

N'avaient-ils pas ignoré du reste l'anéantissement de quatre systèmes solaires qui secoua l'infini, il y a soixante-dix ans, de sa tempête formidable et de son feu monstrueux, anéantissant sans doute des milliards d'êtres ? Pierre Smal faisait son acte d'humilité chaque fois qu'il quittait sa porte. La rue était un fragment hostile du monde : elle était dramatique et joyeuse, pleine de merveilles et de dangers et

il avait peur des unes et des autres. L'électricité avivait les féeries des étalages; des tramways promenaient en grondant leurs yeux verts, rouges ou violets. Une flamme, petite langue rose, frétillait à la fine pointe d'une cheminée d'usine. Des flots de passants grouillaient et se bousculaient sur les trottoirs. Un béquillard intéressa un instant Pierre par ses désarticulations flottantes. Une dame laissait derrière elle un sillage odorant. Dans toute cette ruée, il ne voyait parfois qu'un visage resplendissant de femme, un visage tragique d'homme ou un gosse pittoresque. Parfois aussi, il interrogeait des yeux tous les passants à la fois, puis il s'en allait, poursuivant son rêve intérieur...

Des inconnus le saluaient. Il leur répondait d'un signe cordial de la main ou d'un brusque coup de chapeau, selon leur regard ou leur sexe. Il était célèbre : il était un de ces êtres anormaux qui font jaillir de leur cerveau des parcelles de ce que l'on appelle la Beauté. Chose troublante. Existe-t-elle autrement que grâce au prisme de nos sens? Les sculptures de Pierre Smal avaient émerveillé la cité et le pays, et des revues étrangères parlaient de lui, accumulant de fervents éloges et d'ahurissants détails biographiques. Ses « femmes », étaient le plus pur poème marmoréen qu'on eût chanté à la gloire de l'Esclave, centre de la vie des hommes. L'esclave l'avait compris. De savoir qu'il les avait vues nues, ces belles créatures, leurs sœurs, qu'il dressait sur les places publiques, dans les musées et dont il décorait les revues, de savoir qu'il avait touché de ses doigts religieux et gourmands leur chair magnifique, de savoir que ses doigts avaient, d'un informe bloc de glaise, reproduit leurs courbes harmonieuses, les femmes gravitaient autour de lui, comme autour d'un dieu. L'une d'elles, se sentant un soir déshabillée des yeux par lui, avait pâli d'orgueil. Etant une nature simple, Pierre n'avait senti ces choses-là que très tard. L'admiration que les hommes lui exprimaient sans précaution lui avait enfin laissé supposer que les femmes

pouvaient l'aimer, comme un boxeur, un aviateur, un ténor ou un grand poète.

Du reste, Pierre n'était pas un viveur : il avait épousé un de ses modèles après une crise purement physiologique. Il lui en était resté un peu de rancœur : l'idéalisme de son art en avait souffert et il craignait de ne trouver chez les belles statues qui passaient que le frisson de chair que lui donnait de temps à autre cette créature sans âme qui était « sa » femme.

Il avait quitté celle-ci après quelques années de mariage, lui laissant ses deux enfants, deux petits bonshommes intelligents et timides — ses bondieux et ses cauchemars — , se disant qu'il trouverait dans le travail la consolation qui manquerait à l'autre, s'il lui volait les deux petits, dont il avait rêvé de faire ses chefs-d'œuvre. Il avait durant cinq ans pétri leurs âmes — et laissé son œuvre inachevée. Lorsqu'il revoyait sa femme, il avait pour la sacrifiée des gestes attendris et paternels. Elle était jolie, douce,humble et résignée.Il ne pouvait lui reprocher que de ne l'avoir pas suivi dans son ascension. Il ne l'aimait plus, c'était effrayant, mais il en était bien ainsi.

Il avait vécu, depuis lors, quelques aventures banales, d'autres plus intéressantes et mensongères, car il avait désiré la plupart des «sœurs» qui avaient passé en sa vie. Et puis il était, malgré son art plastique, un spirituel. Chose étrange, il avait recherché l'amitié des écrivains, des musiciens et des savants. Il ne se plaisait vraiment qu'en leur compagnie dont il jouissait chaque soir, car il ne dînait jamais chez lui. Son cerveau presque inculte s'efforçait de suivre les phrases somptueuses ou aiguës des verbes et des instruments ou les trajectoires des recherches et tout son art s'en était ressenti. Les yeux morts, les visages, les gestes, les poses immobiles de ses sculptures avaient quelque chose de cérébral et de divin.

Il avait connu quelques femmes intéressantes qu'il choisissait « solides », de trente ans, ayant vécu, n'ignorant rien du mâle complexe et

égoïste, car il était foncièrement bon. Lorsque sa voix caressante discourait sur la sculpture ou la morale de l'art, du haut de la tribune, il remarquait l'éclat magnétique des yeux féminins braqués sur lui et il avait peur.

Aujourd'hui, il se sentait coupable. Coupable? Est-ce qu'on est jamais coupable? Il s'expliquait toutes les excuses qu'il accordait intérieurement à ceux que la justice ou l'opinion condamnaient. On n'est pas coupable, on est victime des événements chaotiques qui constituent la vie. Un petit rien venu de n'importe où eût empêché cet homme de tuer et de vivre vingt ans entre quatre murs. Pierre n'était pas fataliste : il redisait tout bonnement son acte d'humilité.

Etait-il coupable? En tout cas, il avait été l'instrument principal du malheur d'une femme et cette pensée lui emplissait le cerveau depuis quelques jours. Si lui seul eût souffert de l'aventure, il s'en fût consolé assez rapidement : la beauté, la musique, la science, le travail l'auraient guéri. L'oubli viendrait : cette attente de l'oubli assuré peut déjà adoucir une peine. Mais elle souffrait aussi, elle était jeune et il l'aimait de tout son cœur.

Ce matin encore, ce pendant qu'il pétrissait l'argile, la pensée de l'étrangère dirigeait ses doigts miraculeux. Il n'avait jamais donné le moindre coup ou la moindre désillusion à ses amis et il avait sacrifié deux êtres divins, parmi ceux qui avaient fait son bonheur et sa gloire : « sa » femme et celle-ci.

L'aventure était du reste compliquée. Les intellectuels sont gens de malheur. Les femmes ne les suivent que de loin et les admirent sans les voir entièrement, sans songer que le lit se trouve à côté de la table de travail et qu'un homme n'est qu'un homme. Elles s'éprennent de ce qu'elles ont vu jusqu'à ce qu'arrive la désillusion. L'amour n'est que de l'admiration — tout comme l'amitié du reste — , qu'il rejaillisse sur un fort ouvrier ou une belle créature. Et cette admiration se nomme parfois : désir. L'un et l'autre s'usent un jour, infailliblement

et c'est parce que deux êtres ne peuvent se donner du neuf chaque jour que le mariage est le pire des mensonges sociaux. Il ébranle et affole l'humanité tout entière.

II

Ce soir-là — il y avait trois semaines de l'accidentelle rencontre — , le professeur Jacques Debret lui avait dit, avec un sourire canin de gynécophage et un geste bref de la main droite, un claquement de langue de gourmet et une forte accentuation des gutturales :

— Mon vieux, je t'annonce l'arrivée d'une femme intéressante.

Debret exagérait souvent, mais il y avait du vrai chaque fois dans ce qu'il disait des hommes. L'adjectif laissa Pierre assez froid. Qu'est-ce qu'une femme intéressante ? Singulièrement belle, spirituelle, déséquilibrée, impudique? Il posa des questions, mais son ami, entre deux calculs astronomiques, dit simplement :

— Tu verras.

Et ils entrèrent dans un café. Elle vint :

— Mademoiselle Mary Carter.

Une Anglaise blonde et rose, jolie comme une image : des yeux roux, une petite bouche rouge aux lèvres gonflées, énigmatique, un peu coquette, une bouffée d'amande. Elle sortait d'Utrecht et venait achever ses études à l'Université de la ville. Ses parents étaient restés dans leur petit village du Plateau central. Debret l'avait rencontrée à la bibliothèque. Elle parlait le français avec une grâce exotique et ses phrases pleines d'adjectifs avaient un coloris septentrional. Un grand charme physique émanait d'elle et Pierre y songeait obstinément en suçant sa grenadine, déshabillant la femme des yeux, comme il faisait avec toutes les femmes. La peau devait être blanche et éblouissante, les lignes discrètes : au-dessus de la table, ses doigts affamés esquissèrent une petite joueuse de flûte. Et comme elle le regardait, il eut un sourire

furtif, ses lèvres saisirent la paille et pompèrent le liquide vermeil. D'un quatuor à cordes rayonnait une étincelante fantaisie. Pierre devint mélancolique. Une musique, comme un paysage, est un état d'âme.

Debret, très à l'aise, discourait. Il avait quarante ans. Il était joli garçon, le teint noir avec un sourire rouge perpétuel. La vie lui avait été aimable. Mary bavarda un peu de sciences et de sociologie. Pierre se taisait selon son habitude et se mit à examiner les clients, en homme de métier, cherchant des lignes ou des couleurs. Un officier élégant au visage de bouledogue et une femme très déshabillée, peinte comme une courtisane antique; un vieux marcheur, gras et souriant; deux époux mystérieux, froidement polis; d'autres encore, informes et incolores. Le patron, stupide et gourmand, grugeait des huîtres. Têtue, l'étrangère déniait tout idéalisme aux jeunes ingénieurs, lorsque ceux-ci se trouvent en présence des métaux et des salaires. Elle était à la faculté des sciences, seule de son sexe.

Pierre la trouva analyste et calculatrice et, sortant de son mutisme, il lui demanda:

— Est-ce que la promiscuité subite des nommes ne vous a pas donné de secousse?

Elle eut un petit rire d'écolière:

— Le premier jour, les étudiants m'ont lancé des boulettes de papier. Ils y ont perdu quelques pages de leurs cours.

Elle n'insista pas, ni Pierre non plus, mais de savoir que, durant deux ans de cette guerre, elle s'était trouvée seule en Hollande, à Londres, à Paris, il la crut très forte.

Debret voulut sortir. Une voluptueuse élégie qui crispait le visage des musiciens eux-mêmes avait mis les nerfs de Pierre à fleur de peau. Il désigna l'orchestre d'un signe de tête et supplia:

— Attendons la fin.

L'étrangère et le professeur allumèrent une cigarette. Pierre s'inocula jusqu'au bout le sympnonique poison, puis se leva. Ils sortirent et

offrirent le bras à la femme. Ils s'en allèrent ainsi sous les étoiles et les lumières des hommes. Enhardis par l'ombre, les deux mâles parlèrent de l'amour et elle répondait comme une femme virile qui n'a peur ni des mots, ni des préjugés sociaux. La magie du soir les surprit tous les trois. Elle signala la traînée lumineuse d'un tram qui, comme un lampyre, frôlait l'eau. Puis elle dit le tumulte ténébreux de Londres, la vie claire de Paris, l'existence lente des villes hollandaises. Pierre était charmé par sa vision singulière et son verbe coloré. Le lendemain, il remerciait son ami de l'avoir présenté.

Debret, imperturbable et fort, le pria de la revoir. Avec son sourire canin, il ajouta:

— Tu l'intéresses et elle est vierge.

La première chose laissait Pierre assez indifférent — il n'était pas disposé du reste à jouer le rôle de bête curieuse — et il ne croyait pas à la seconde. Le professeur connaissait Mary depuis deux mois et le Don Juan n'avait sûrement pas perdu son temps.

— L'amour, disait le cynique garçon, n'est qu'un heurt, une collision : on se panse et l'on s'en va.

Cette conception de la belle chose créatrice scandalisait l'artiste.

— Je croyais que la science rendait les hommes bons, avait-il objecté une fois.

— Est-ce que les lois humaines donneront jamais un critérium à la Bonté? La joie n'existerait pas plus sans la souffrance que la lumière sans l'ombre. Nous croyant seuls de notre espèce, nous raisonnons trop et pourtant nous ne sommes, comme le rocher qui tombe et détourne une route ou qui crève et anéantit les villes et les hommes, comme le squale qui fait chavirer une barquette, comme l'arbre qui étouffe une végétation, que des instruments de la vie, qui est composée de bonnes et de mauvaises actions.

Les uns commettent les premières et les autres les secondes. Et nous vivons.

Pierre souhaita ne rencontrer sur son chemin que de bonnes actions à faire.

III

Ils se rencontrèrent seuls. Au théâtre d'abord. La beauté mobile des gestes, des danses, les inflexions caressantes des actrices, les voix grondeuses des acteurs, les couleurs et les lignes du décor tirèrent Pierre de son mutisme. A l'entr'acte, il parla, disant que le théâtre donnait la plus grosse somme d'art. Il dit à Mary son adoration de la femme, il trouva pour s'exprimer des termes si délicats et si religieux qu'elle eut un frémissement des paupières et des lèvres. Soudain une musique voluptueuse s'éleva de l'orchestre, bizarre, scandée, pleine de sonneries grêles et de sifflements d'ophicléide. Un faisceau de lumière suivait la chanteuse et rehaussait sa beauté et ses gestes blancs. Pierre baissa la tête, profondément mordu au cœur, et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il dit :

— Mademoiselle Mary, donnez-moi votre main.

Il la lui serra longuement et il se sentit meilleur. Au vestiaire, il l'aïda à remettre son manteau avec des gestes qui l'étonnèrent lui-même.

Ils allèrent souper et, pendant qu'elle gazouillait en croquant des frites, il se rappela qu'un soir, après une semaine de solitude et d'inaction se sentant devenir trop masculin, il était sorti, s'était laissé raccrocher, avait conduit la femme dans un parc de la ville en mesurant ses pas, en lui caressant les mains et en lui baisant la bouche, en lui parlant si doucement, que la malheureuse, émue jusqu'au fond de l'être voulut lui raconter son histoire. « Votre passé ne me regarde pas » avait-il dit. Il la paya sans la posséder — bien qu'à ce moment il ne songeât pas aux dangers physiques du choc — , la reconduisit sur les trottoirs et s'en alla en la remerciant. L'impure pierreuse, par sa seule présence,

comme la petite main de Mary, l'avait rendu meilleur.

La jeune étrangère mangeait toujours sans s'apercevoir de la distraction de l'homme.

Ils s'en allèrent. Elle avait la démarche sautillante et de temps en temps un geste nerveux du bras. Si elle l'avait aimé, il eût cru qu'elle voulait se serrer contre lui. Il pleuvait à torrents et il fut navré de se trouver seuls sur les boulevards luisants loin des tramways. Elle le rassura : elle ne craignait pas la pluie, elle était virile, les hommes humilient les femmes avec leurs gestes protecteurs. Pourtant, il la sentit timide et désemparée à son bras.

Elle mit le pied au bord du trottoir dans un ruisseau, il s'imagina ce petit pied, frais et mouillé comme un coquillage et il lui demanda de nouveau pardon de ne pas avoir cherché un taxi. Elle eut son petit rire d'écolière et le mouvement nerveux du bras.

Elle avait laissé son violon chez lui. Comme il était une heure du matin, discrètement, il la laissa dans le vestibule, curieuse d'un jeu de lumières sur les murs, grimpa l'escalier et revint lui présenter le bras. Le ciel était pur à présent, plein d'étoiles. Un train laissait sa fumée rouge le long d'une palissade : la silhouette noire du chauffeur se démena un instant devant la gueule pourpre du foyer et une furtive aurore illumina les entours. Un cristal vert de sémaphore grelottait dans une flaque. Un tram arrivait sonnant, grondant et clair. Il dit:

— Je serais navré si vous prissiez le tram.

— Allons à pied, fit-elle.

Il dit encore :

— Mademoiselle Mary, je vous suis bien reconnaissant d'être venue. Soyez rassurée : je ne serai jamais indiscret. J'aime trop les femmes : elles sont ma religion et mon travail. Comprenez-vous ?

Et après une pause :

— Etes-vous contente de notre soirée ?

Il vit ses yeux roux étinceler sous le réverbère et elle dit, entre ses dents :

— Oui.

— Mademoiselle Mary, vous devriez me donner un baiser : je serais tout à fait content, moi aussi.

Elle lui tendit la bouche.

— Mademoiselle Mary, voilà trois heures que j'ai faim de ce baiser.

Son petit rire grelotta de nouveau :

— Ce n'est vraiment pas raisonnable.

Ils se séparèrent à la porte de sa maison à elle, se serrèrent les mains et se souhaitèrent une bonne nuit. « Soyez bénie! » fit-il.

Il revint lentement, très intrigué. A qui avait-il affaire?

IV

Elle sonna un soir. Il l'attendait: il devait la conduire au théâtre. Pour elle, il avait pris des mimosas à une petite marchande: leur senteur discrète embaumait la lumière rouge qui rayonnait de l'abat-jour sur les glaces, les marbres, les émaux des photographies et le vernis des meubles. Il l'entendit qui montait l'escalier et il l'embrassa à son entrée, malgré son bonsoir poli et cérémonieux. Puis elle sourit et les lèvres de l'homme touchèrent ses dents étincelantes.

Il l'aida à se débarrasser de son manteau et du chapeau et s'excusa: l'heure du théâtre était passée. Il lui parut qu'elle n'en était pas trop triste. Il lui montra sa dernière œuvre, une jeune mère avec son enfant: le plus beau poème de vie, dit-il; les reproductions des autres et il sentit qu'elle était fière de lui. De nouveau, il la déshabilla des yeux et il la trouva désirable. Ils s'assirent sur la chaise longue, côte à côte, et il respira son parfum d'amande. Ils parlèrent d'art, de sociologie, de sciences, de musique. Elle était merveilleusement douée sans connaître beaucoup. La vie lui avait été hostile:

Mary avait dû s'occuper de mille choses. Froidement, Pierre la scrutait. Il jugeait un homme après dix minutes de conversation: ses amis l'avaient trouvé anormal tant son examen était sûr. Il devait s'avouer qu'il se trouvait en présence d'une femme exceptionnelle. Il l'embrassa et la remercia d'être venue: elle lui faisait tant de bien.

Mary mit sa main derrière la tête de l'homme fort, approcha cette tête de ses lèvres et lui baisa la bouche, longuement. L'homme fort se sentit défaillir, mais il eut le temps de voir la moue crispée et les yeux vacillants de la femme.

Il se mit debout, brusquement, et la regardant dans les yeux, il dit:

— Mary, je regrette de ne pas vous avoir rencontrée un soir sur le quai, par hasard, je regrette que vous soyez « vous », sans cela, je vous prendrais, je vous violerais, m'entendez-vous? L'homme des bois et des cavernes, l'homme velu qui vit sous mes vêtements du XX^e^ siècle et dans mon corps de « civilisé », vous violerait, là, sur cette chaise longue... Ce geste, dans les circonstances qui nous unissent, serait celui d'un goujat.

De la paume de la main, il caressa la statuette — la mère et l'enfant — qui mettait sa grâce, sa lumière et son défi à la mort sur la cheminée, et le corps de l'homme eut une secousse électrique.

Il se rassit, se tordit un instant de désir.

Il lui dit encore:

— Mary, donnez-vous!

Son visage pâli fit non.

— Vous n'êtes donc pas tout à fait bonne, Mary, donnez-vous, car je ne vous prendrai pas. Et pourtant, vous n'appelleriez pas si je vous ouvrais les jambes de force. Malgré toute votre résistance, je vous prendrais, car je suis fort comme un hercule. Je suis sain, sinon je ne vous demanderais pas. Et il ne restera rien de notre choc, sauf une minute inoubliable de bonheur, pour tous les deux.

Son petit rire perla :

— Vous raisonnez trop, Pierre.

Beaucoup d'hommes avaient aussi dit cela au sculpteur. Il eut une crispation carnassière de la bouche et un râle.

— Voyez-vous dans quel état vous m'avez mis ? Et cependant vous aussi, vous avez le désir du mâle; je le vois à vos yeux qui sont petits comme ceux d'un homme ivre. Donnez-vous, Mary !

Elle dit en lui caressant les cheveux :

— Non, Pierre, je suis vierge, laissez-moi !

Il se mit debout et nerveusement alluma une cigarette.

— Vous ne me croyez pas ou cela vous fait rire, murmura-t-elle. Son genou, blanc malgré la gaze bleue du bas, sortait de sa robe entr'ouverte. Elle le masqua.

— Votre passé ne me regarde pas, fit-il en marchant, les mains dans les poches. Un homme n'a jamais le droit d'interroger une femme sur son passé, fût-elle devant Dieu et devant les hommes, « sa » femme. Tout passé est mort, le présent seul existe et est intéressant. Demain aussi, mais hier, jamais ! On se rencontre si bizarrement dans la vie. Un homme, venu on ne sait d'où pourrait questionner celle que le hasard lui donne sur une existence de vingt ou de trente ans, pendant laquelle elle lui fut étrangère. Grand merci !

Il lui offrit une cigarette en s'excusant de ne l'avoir pas fait plus tôt. Elle était restée sur la chaise longue : ses yeux avaient gardé leur liquide troublé et ses lèvres leur moue crispée, malgré la cigarette qu'elles serraient.

— Vous êtes vierge, continua-t-il. Je vous crois puisque vous le dites et que cette parole était inutile entre nous. Votre virginité ne me fait pas rire, malgré ma haine des préjugés sociaux. (Il eut une flamme d'infinie tendresse dans les yeux). Vous êtes adorable, Mary !... Je vous jure que je ne contrôlerai jamais si vous

m'avez dit la vérité, à moins que vous ne vouliez vous donner.

Autour d'eux, les statuettes blanches disaient la folle chanson de la volupté. Vaincu de nouveau, il s'assit près d'elle, lui serra les côtes et baisa la petite langue rose qui voulait se débarrasser d'un fil de tabac. Il la sentit défaillir, il huma sa peau moite et il pria:

— Donnez-vous, Mary! Pourquoi ne vous donnez-vous pas?

— Pierre, soyez sage, fit-elle faiblement. Est-ce qu'une femme dit oui?...

Il eut un rire victorieux, la repoussa, la serra à bras tendus:

— Eh bien! je ne vous prendrai pas. Vous m'avez tout donné. Le frisson de votre chair ne m'apportera rien d'aussi neuf que vous-même. Vous m'avez tout donné. Merci, Mary!

Puis il se fit humble:

— Mary, je ne suis pas un imbécile — je passe pour un homme très bien équilibré — et si, plus tard, en lisant mon nom, vous vous souvenez de moi, dites-vous bien que j'ai été un imbécile conscient, car vous étiez en ma complète possession. Seule une catastrophe eût pu vous délivrer de mes bras d'homme préhistorique. Mais laissez-moi au moins baiser un peu de cette peau que j'ai caressée. Vous me fermerez les yeux si vous le voulez.

Elle fit non d'un signe de tête, rajusta ses boucles blondes et consulta sa montre.

— Il est l'heure.

Et elle se mit debout. Il la regarda de la tête aux pieds, à plusieurs reprises:

— Mary, vous devez être belle.

Elle eut son petit rire d'écolière:

— Comme les autres.

Ils sortirent. Il la sentit protégée contre son désir par les lumières et les passants et questionna:

— M'aimez-vous, Mary?

Elle lui répondit par un baiser. Les femmes ont autant de pudeur à dire: « Je vous aime » qu'à se donner.

— Mary, vous avez failli goûter la meilleure joie de votre vie. C'est fini. Je vous aurais fait râler et vous évanouir de bonheur. C'est fini. D'ailleurs, il me reste quelque chose de votre être caché au bout des doigts. Tout mon corps n'eût été qu'une caresse. C'est fini.

Ils se baisèrent sur la bouche, elle inséra sa clef dans la serrure et il s'en alla à larges pas dans la rue vide et sonore.

V

Elle lui écrivait:

« Oui, je vous suivrais partout. Oui. Mais j'ai peur!... Ne m'userez-vous pas un jour?.... »

Le Bonheur est entré dans la maison de Pierre: l'homme chante. Lorsqu'il se mit debout, il s'aperçut qu'il chancelait comme un homme ivre.

Quelle figure as-tu prise, ô Bonheur? As-tu le visage angélique d'un enfant? le visage tutélaire d'une maman? le visage resplendissant d'une jeune femme? D'où viens-tu? Quels chemins ignorés de Pierre et qui convergeaient vers lui as-tu suivis? Quel coup de vent ou quelle « passade » t'amène? D'où viens-tu? D'une lettre d'amour? D'une image merveilleuse? De la solution d'un problème vertigineux? d'une musique obsédante? d'un parfum nouveau? d'une caresse nouvelle? C'est le secret de Pierre, son cher secret, la lampe actuelle de sa vie. Mais tu es entré dans sa maison, il le sent bien. Ton visage et d'où tu viens, qu'importe? Tu es à la fois image et parfum, chanson et caresse! Ton visage, il le confond avec toutes les belles visions qui fleurissent devant ses yeux depuis qu'il a su voir: levers et couchers de soleil, orages, neiges, brouillards, nuits étoilées — ton visage est lui aussi un météore — magies diverses des saisons, femmes nues. Ton parfum, il le confond avec les

senteurs de ses fleurs champêtres et les aromes de ses passantes. Ta musique se mêle aux airs mièvres et aux orages beethoveniens qui ont bercé ou vaincu ses rancœurs. Ta caresse est pareille à celle des mains bénies, des clairs regards, des lèvres chères, vieilles ou jeunes, maternelles ou amoureuses, qui ont rafraîchi son visage enfiévré par la douleur ou le travail.

Et quand tu es entré, ô Bonheur, il a senti battre son cœur et ses veines, et trembler tout son corps. Cependant Pierre est fort, il est déjà un vieil homme de quarante ans, la misère a usé toutes ses fibres. Et le voici faible comme un enfant, de l'approche de cette chose très éloignée de lui et qu'il a senti venir comme un cataclysme! C'était le Bonheur et il l'a terrifié! Pierre a voulu réagir et s'analyser et il n'a pu le faire. Quel est donc cet homme qui habite en lui depuis toujours, qui ne l'a pas suivi, qui depuis vingt ans reste immobile, dont les sens sont intacts et qui vainc l'autre à de certaines heures de la vie? Tu t'es rendu maître de ses mains qui font autour de lui des gestes de bénédiction; tu as illuminé ses yeux, tu as pâli son visage, tu as adouci sa voix, tu l'as tout changé! Est-ce bien Pierre qui est ainsi — si faible et si fort? Si faible: il chancelle en marchant et en chantant. Si fort; il a compris sa puissance d'homme. Sa victoire d'avoir volé cette étincelle de Bonheur au chaos de la Vie le grandit à ses propres yeux?

Le Bonheur est entré dans la maison de Pierre; l'homme défaut sous sa poussée immense et il prend peur. Il songe à tous les Bonheurs connus et perdus. Celui-ci s'en ira après tous les autres. Que n'est-il jamais venu! S'en ira-t-il tout seul, abandonnant l'homme distraitement ou bien l'homme l'usera-t-il, qu'il soit musique, parfum, image ou femme? Pierre les usera l'une ou les autres. Un jour viendra où ils ne lui donneront plus rien. Il a eu trop faim, de tout, toujours. Il a peur de voir s'en aller le Bonheur, au détour du chemin, sans un geste d'adieu, il a peur de ce geste d'adieu, il a peur

surtout d'user son Bonheur: le Bonheur fugitif existe toujours — son image, son parfum, sa musique, sa caresse restent dans vos sens — mais celui que vous avez usé fait un trou dans votre existence et dans vos croyances. O Bonheur, Pierre sent, il sait que ton image s'effacera, que ton parfum s'évanouira, que ta musique le lassera, que ta caresse le laissera insensible ou l'énervera, tôt ou tard. Et pourtant, Pierre est bon, immensément bon! Ah! va-t'en plutôt, Bonheur, va-t'en, brise plutôt un cœur, pour qu'il ne soit pas coupable, ne te laisse pas user par lui, car alors tu deviendrais le péché de l'homme et son âme est déjà si lourde!

Le Bonheur est entré dans la maison de Pierre. Ses livres sont accueillants, ses rideaux lumineux, ses outils allègres, et il chante, et il chancelle! Il est un autre homme et cet homme lui fait peur. O Bonheur, il t'aime et il t'en veut. Pourquoi es-tu venu? Il était si heureux sans Bonheur. Et le voilà perdu pour des jours et des semaines, avec une double désillusion au bout de la route joyeuse : tu l'abandonneras ou il t'usera.

Il t'usera car son âme insatiable et damnée a tout usé en la vie. Ses mains religieuses ont tout profané et le voici, pantelant, à genoux, criant grâce. Epargne-le, éloigne-toi, n'ouvre plus jamais sa porte, car tu lui fais peur. Il se cache les yeux, mais tu es déjà tout en lui. Laisse-toi oublier et ne reviens plus. Il était si heureux sans toi, le Bonheur, vers qui il tendait les mains depuis toujours, parce qu'il avait oublié que tu étais si terrible...

VI

Ils se promenaient un soir dans un jardin de la ville. L'humidité et la lumière accrochaient des étoiles aux trolleys. Un caillot rouge se balançait sous le ventre d'un tombereau. Leur couple énigmatique animait parfois l'orbe lumineuse des réverbères clignotants. D'autres couples s'enlaçaient sur les bancs, malgré le temps

pluvieux. Le grondement lointain du canon martela l'obscurité et les façades.

— Entendez-vous, Mary. Voilà la Vie. Des êtres s'entretuent pendant que d'autres s'aiment. Ces couples sont tout pour eux: ils se croient le centre du monde, ce qui les entoure n'est que leur décor et leurs satellites à eux. L'autre jour, j'ai vu un noyé qui était tout aussi pour lui. Une femme et des enfants l'avaient attendu et pleuré des semaines au long. Des passants affairés venaient regarder son visage gonflé puis continuaient leur course.

Elle eut son mouvement nerveux du bras. Pierre continua:

— Mary, j'ai été voir mes petits garçons et ma femme aujourd'hui. Je l'ai possédée et j'ai songé que je vous trompais. Son isolement me navre: je lui souhaite un amant pour que la vie lui soit meilleure, car sa chair même ne me dit plus rien. Et cependant je suis bon pour elle, comme pour tout le monde. Elle m'a connu de trop près: c'est ainsi qu'elle a souffert à cause de moi.

Elle se taisait. Il poursuivit:

— Mary, il y a des adultères spirituels, comme il y a des divorces moraux. On les appelle des amours platoniques. L'amour platonique est un mensonge. Je n'admets pas qu'une femme se soustraye au désir d'un homme et le laisse malheureux. Car il ne reste rien de ce geste après le bain. Vous ne me comprenez pas parce que vous êtes une femme. Les adultères spirituels sont plus graves encore que les autres parce que plus profonds. Mary tout mon être vous désire et cependant je ne ferai plus rien pour vous posséder. Le jour où vous vous offrirez, je me ruerai sur vous comme un homme des bois, car, je vous le répète, je suis resté cet homme malgré quatre cents siècles de civilisation.

Elle toussa comme pour dénouer un sanglot et elle murmura:

— Les hommes gâtent nos heures les plus fraternelles.

Il eut un ricanement.

— Que font deux chiens qui se rencontrent? L'étalon ne hennit-il pas lorsqu'il sent la cavale? et si les végétaux n'avaient pas eu le même souci depuis le commencement des temps, il y a des millénaires que la terre serait nue. Nous sommes nous aussi des fragments microscopiques de la vie et nous obéissons à ses lois. L'amour est une chose aussi belle, aussi urgente que la vue ou l'ouïe. La morale des eunuques et des vieillards nous étouffe depuis deux mille ans; nous n'échapperons jamais entièrement à son étreinte.

Elle dit son mot de l'autre jour:

— Vous raisonnez trop, Pierre.

— C'est possible, fit-il. Mais j'ai raison.

Elle l'attira sur un banc et se pelotonna contre lui.

— Une émeraude, fit-elle en lui désignant une étoile. Pierre, des milliards d'hommes ont regardé cette étoile. Aujourd'hui encore, il en est parmi ceux qui vont mourir là-bas qui la regardent comme nous.

La tête en ses mains, il murmura :

— Mary, je ne suis pas là-bas, parce que je ne sais ni tuer ni voir de laides choses. Je suis un enfant gâté, je suis un anormal et c'est parfois bien effrayant de n'être pas comme tout le monde. Si j'avais été un homme comme un autre, vous ne m'auriez pas aimé, Mary. Vous me pardonnez tout : ma femme, mes enfants, mes aventures et vous avez vingt ans et vous êtes vierge! Vous n'aimez que le sculpteur en moi. Vous m'avez dit que vous me suivriez partout. Dans nos relations, vous trouverez des hommes éminents : vous êtes charmante; parmi ces hommes il y en aura de plus grands que moi et qui seront plus près de vous parce que plus cérébraux. J'ai peur de l'avenir. Pourrai-je garder tout mon prestige à vos yeux?

Elle l'embrassa. Mais lui doutait de sa propre

force et songeait à « sa » femme qui l'aimait pour lui-même... et qu'il n'aimait plus.

VII

Les manches retroussées et les doigts blanchis par la glaise, Pierre feuilletait une revue, lorsque Debret entra. Le professeur avait l'air fort préoccupé. L'artiste s'en aperçut et, sans se lever, il s'informa :

— Que t'arrive-t-il ?

L'autre eut, par habitude, son sourire cynique, mais manqua ses gestes, si mécaniques toujours, en enlevant son chapeau et son manteau. Il souffla sur ses bagues et dit :

— Pierre, tu as une fois en ta vie et sans le vouloir commis une mauvaise action. Je l'aurais commise comme toi si tu n'étais pas arrivé entre Mary et moi. Sais-tu qu'elle ne dort plus, qu'elle ne mange plus, qu'elle ne suit plus les cours et qu'elle t'aime ?

Pierre répondit sourdement :

— Je le sais. Et moi aussi je l'aime. C'est effrayant ! J'userai cette femme comme les autres. Un jour viendra où elle ne me donnera plus rien. Moi-même lui donnerai-je toujours quelque chose ? J'ai ici environ deux cents lettres de femmes auxquelles je n'ai jamais répondu parce que j'avais peur de faire le mal. Nous sommes des anormaux : nous pouvons trouver quelques semaines de bonheur paroxyste chez une créature et puis nous constatons avec horreur que nous l'avons vidée.

Il ajouta avec douceur :

— Tu es un fier gredin, Debret. Tout ce qui arrive a été fait par toi. Je te pardonne.

L'autre murmura, la gorge voilée :

— Tu dois me pardonner, car moi aussi j'aime cette femme.

Pierre le regarda dans les yeux et il vit que l'autre disait la vérité.

— Je l'aimais avant de te la présenter : c'est une femme si exceptionnelle. J'ai voulu tenter une expérience : j'ai perdu la partie.

L'opinion publique — indulgente ou féroce — n'intéressait pas l'artiste. Mais il pensa qu'il pouvait perdre de son prestige d'homme aux yeux de ceux qui le regardaient vivre et qu'il aimait. La honte lui colora le visage, il se mit debout et marcha les mains dans les poches comme un soir qu'elle était là.

— Jean, dit-il, quand auras-tu terminé tes criminelles expériences ? Eu égard à ton cerveau rayonnant, je t'ai pardonné ta vie, et voici que tu as fait de moi ton complice. Te souviens-tu de cette lettre de défaillance que j'écrivais, un jour mauvais, au plus puissant des romanciers étrangers ? Te rappelles-tu sa réponse : « Votre billet m'a fortifié, car moi aussi je suis faible » ? Je ne suis pas coupable. Réagir ? Oui, moi. Et elle ? Je la croyais plus forte... et elle est restée pure malgré sa vie vagabonde parmi les hommes. Que m'importe qu'elle soit vierge ? On se donne, on se quitte, on se bénit. J'aurais pu la prendre un jour moi-même et l'épouser dix ans après. Peut-on exiger la pureté des femmes que tu as déflorées ?

Il lui prit les mains :

— Et tu l'aimes. Mon pauvre vieux, je te plains. Mais moi aussi je suis à plaindre. Le code — ce code que je hais — se dresse entre elle et moi. Elle ne pourra être longtemps encore que mon amante.

Il ricana en répétant : « Mon amante, elle ! cette femme exceptionnelle, comme tu dis. Ce serait un crime. Et pourtant, crois-moi, un homme vulgaire ne fera jamais son bonheur. Viens voir », ajouta-t-il après une pause, en entraînant Debret dans son atelier.

Le professeur eut un cri de surprise. Pierre n'avait jamais été si fécond et si maître de son

art. Deux merveilleuses petites joueuses de flûte, deux bouquets de grâce humaine, vivants et immatériels comme une musique, étaient sortis de ses doigts.

— Je suis consolé, fit Debret. A quelque chose malheur est bon.

— Non! Non! l'art n'est plus divin lorsqu'il a sacrifié un être humain pour prendre forme. Que ton expérience nous rende meilleurs, tous deux. Du reste, si les événements me sont hostiles, Mary rentrera dans la vie normale telle qu'elle est.

VIII

Ils allaient, sur les hauteurs de la ville. Elle s'étendait à leurs pieds, bruyante et pleine de lumière. On eût dit un ciel étoilé. Les artères formaient des constellations. Un large éclair vert fusait parfois d'un fil électrique et promenait son incendie furtif sur les toits luisants et dans le noir pluvieux. Une rangée de lampes, le long d'un boulevard, ressemblait à une procession de grues lumineuses. Le grondement d'un tram couvrait parfois les mille petits bruits de la cité.

Ils allaient, muets et las, rapprochés par le silence et la solitude. Des couples avaient fait comme eux; ils avaient cherché l'isolement où l'on s'aime mieux, où l'on est plus près l'un de l'autre, mais ces couples étaient joyeux et bavards.

Elle dit:

— Pierre, vous en souvient-il? nous vînmes à cette place, il y a quinze jours. Comme tout ce paysage nocturne et vivant était beau alors. Il ne l'est plus.

Il répondit sourdement:

— Il ne l'est plus. Et pourtant celui-ci est identique à l'autre. Il est composé des mêmes blocs d'ombre, des mêmes lumières, des mêmes bruits. Mais nous ne sommes plus les spectateurs d'il y a quinze jours.

— Quelque chose est changé en nous.

Il n'eut pas la force de mentir.

Un couple préoccupé par un long baiser les heurta. Les passants s'excusèrent en riant.

Pierre murmura:

— Mary, ces gens-là sont heureux.

Et elle répondit, la voix basse et voilée :

— C'est parce qu'ils sont plus simples que nous.

IX

Elle lui écrivait chaque jour. Un soir, elle vint. Elle était belle, un peu de fièvre lui brûlait les joues. Elle tendit sa bouche en déboutonnant son manteau bleu — vision chère!

— Pierre, dit-elle, nous allons nous quitter. Je m'en vais demain.

Tout le corps de l'homme trembla. Elle restait debout comme une étrangère.

— Pierre, vous me faites peur. Vous m'userez un jour, comme les autres. Celles-là ont réclamé leurs lettres peut-être. Gardez les miennes, Pierre, et voici ma photographie. J'ai la vôtre dans une revue. Puis-je garder vos lettres?

Il pleura doucement.

— Je vous les donne, Mary. Vous pouvez être fière de mon amour. Aux yeux des hommes, je passe pour « un mangeur de femmes »: ce n'est pas vrai. Soyez fière de mon amour: vous en étiez digne. Et je ne fais rien pour vous retenir (il tendit les bras dans le vide), rien, rien... parce que je me connais trop. Mais soyez fière de mon amour, je ne vous oublierai jamais. Vous entendez, Mary? Si je n'avais désiré que votre chair, je vous aurais violée et rejetée aussitôt... car je suis un égoïste intellectuel. Vous entendez, Mary, quel monstre je suis?

Elle devint pâle comme une morte et balbutia:

— Adieu, Pierre.

* * *

Aujourd'hui elle est professeur dans une cité étrangère. Pierre s'est installé dans une petite ville de province où son interminable silhouette mélancolique intrigue les passants. On voit au-dessus de la cheminée de son atelier une belle reproduction de la Mort de Thaïs du peintre tessinois Pietro Chiesa — le vieux Paphnuce crispe les mains sur le corps de l'agonisante: « Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres! » — et Pierre Smal a ajouté une inscription de sa grosse écriture carrée: « Le symbole de ma Vie qui fut un chancelant et viril voyage ».

Octobre 1918.

L'HOTE

« Je ne connais que deux peuples au monde : ceux qui souffrent et ceux qui font souffrir. »

Lettre de Romain Rolland à Emile Verhaeren, 14 Juin 1915.

(AVANT-PROPOS)

« Aimez-vous les uns les autres. »
Jésus le Crucifié, dont on a planté le gibet sur la tombe des douze millions d'assassinés de 1914-1918.

Ceci est une histoire de prison. Je ne l'ai pas inventée. Pour être tout à fait vrai, je dirai que le malheureux qui a voulu se suicider n'a pas réussi — les geôliers sont arrivés à temps : ils ont sauvé un homme de la mort totale pour le replonger dans la mort vivante! — et que ce malheureux était moins intéressant, je crois, que le héros de ma nouvelle.

L'Hôte est une vraie page de la vie de prison, brutale et laide, avant que Vandervelde n'intervînt. Ceux que les mots font rougir et que les mauvaises odeurs indisposent peuvent passer leur chemin.

Je veux placer un autre mot. J'ai été mis en prison pour avoir protesté de toute mon âme de meurt-de-faim et de socialiste contre la prolongation de la guerre. Je ne ferai pas ici de politique — je ne connais pas grand'chose dans toute cette histoire et, du reste, lorsque je me remémore la belle besogne que la politique européenne a accomplie en cinq ans, je suis heureux de ne pas avoir la moindre part de responsabilité dans la monstrueuse boucherie — bien que je conteste aux seuls hommes politiques le droit de disposer de la vie de millions de citoyens.

Est-ce que les penseurs, les savants, les écrivains sociaux — je ne parle pas des fabricants de bibelots littéraires qui sont des anachronismes — est-ce que ces intellectuels n'ont pas voix au chapitre?

Je suis navré de n'avoir pas été d'accord avec des hommes que je respecte. Je ne veux ménager personne : je ne m'incline que devant les gens que j'admire et je dédaigne la force dans ses diverses manifestations. L'avis des riches ne m'intéresse pas : ils ne sont pas de ma classe et c'est au nom de ma classe que j'ai crié ma réprobation. On a condamné en ces derniers temps de vils accapareurs, mais je connais des gens qui accaparent depuis un demi-siècle, et quelques-uns d'entre eux faisaient partie des jurys!

L'avis des imbéciles — ils sont légion! — ne m'intéresse pas : je serais effrayé de penser comme eux. Du reste je conteste à qui que ce soit le droit de parler de la guerre, s'il ne connaît pas dans tous ses détails l'histoire d'Europe depuis plus d'un siècle.

L'avis des poux de patrie de tous genres me met sur mes gardes.

Je demande à tous une dernière fois : « Avez-vous été dignes des Morts? Les avez-vous aidés? *Avez-vous fait la guerre*? » Que les vieillards, les manchots, les borgnes, les unijambistes ne se récusent pas : ils pouvaient devenir des morts tout aussi bien que la belle jeunesse qu'on nous a volée ou meurtrie. Qu'ils ne disent pas : « J'avais deux fils à l'armée ». Je n'ai jamais admiré le sacrifice d'Abraham : c'est Isaac que je consulte.

Que ceux qui héroïquement ont fait la guerre *dans les tranchées*, bon gré, mal gré, soient tolérants : qu'ils n'exigent pas qu'on aille se faire tuer pour défendre la maison qu'on loue. Du reste qu'a-t-on fait pour vous, soldats, depuis que vous nous êtes revenus?

J'ai connu un jusqu'auboutiste qui demandait la paix en juin 1918 et qui voulait aller jusqu'à

l'extermination complète en octobre suivant : en juin, il n'avait plus de pommes de terre; en octobre sa cave était pleine. Interrogez-vous.

Je vous le dis en vérité : « On n'a pas songé aux Morts ».

Je suis convaincu d'avoir exprimé, en demandant la *discussion de la paix*, après Stockholm — qui ne répugnait pas à Lloyd Georges — le désir des quatre-vingts pour cent de mes frères et sœurs — qui bêlent avec les autres aujourd'hui, parce que le peuple est ainsi fait — et dont, par surcroît, les fils et les époux composaient les quatre-vingts pour cent de notre armée.

Du reste, je suis un patriote, un vrai, un désintéressé, car la patrie ne m'a jamais donné que ma pitance durant quatre mois, à Saint-Léonard et à Forest. J'adore mon pays, je l'ai chanté : le nom de mes chers petits villages est connu et aimé en France, en Hollande, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, et je le chante encore dans la seconde partie de ce volume.

Est-ce que tous les pions de lettres, bourreurs de crânes, orateurs funèbres, valeureux embusqués ou gardes-civiques, pourraient en dire autant ?

Je me suis peut-être trompé avec tous les pauvres de Belgique. Les Allemands étaient de mauvaise foi. C'est bien possible : en tout cas, les hommes politiques de l'Entente se sont décerné un diplôme d'incapacité en n'osant pas discuter. Cela en valait la peine pourtant : on tuait nos frères par centaines chaque jour.

Les Allemands sont des barbares. Je le sais bien : j'étais à Andenne le 20 août 1914. Ces imbéciles enragés m'ont rappelé dans toute leur horreur les tragédies d'Isola, d'Irkoutsch et du Transvaal.

Mais j'ai eu pitié, je l'avoue, de ces imbéciles enragés qui imploraient la paix, parce que je les croyais mûrs pour la révolution. Je me suis donc trompé, puisqu'aujourd'hui le peuple allemand ne nous livre pas ses bourreaux qui sont aussi les

nôtres et nous vole l'occasion de guérir l'Europe du militarisme. Car si nous pouvions punir les bandits galonnés d'Outre-Rhin, les officiers de tous les pays seraient effrayés des responsabilités qu'ils encourent et dédaigneraient peut-être les galons... (1)

Du reste, des voix autorisées s'élevaient partout : en France, en Belgique, en Suisse, en Angleterre. Ces esprits se sont trompés comme moi. Pardonnez-moi, ô Morts que j'ai si souvent pleurés, c'est bien la première fois que je vous blasphème.

Je me confesse : je me suis trompé sur la virilité du prolétariat allemand, j'ai eu tort de demander la paix pour mes frères, la paix qui aurait épargné nos ennemis, mais il me plaît de dire que les silencieux qui n'ont pas fait la guerre n'ont pas le droit de pleurer les Morts, que les grandes idées du Pacifisme restent debout devant l'avenir, que les millions d'hommes qu'on a assassinés après Stockholm n'ont pas détruit le militarisme prussien ni amené, devant les cours d'assises belges, françaises et anglaises, les vrais coupables — et que seuls les prolétariats qui ont subi la guerre ont été punis.

J. T.

(1) Au moment où je corrige les épreuves de ce livre, le peuple allemand est en train de se réhabiliter : *il abat le militarisme prussien*, ce qu'une guerre de quatre ans et demi n'a pas fait, ce que l'Entente a empêché de faire après l'armistice, me semble-t-il. Pourvu qu'elle laisse, aujourd'hui, les Allemands laver leur linge sale en famille !

L'HOTE

(JOURNAL D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE)

A mes camarades Moreau, Simon, Thonet et Vienne.

I

Quelle heure est-il? Une demie vient de sonner à l'horloge et au carillon de St-Mort. La faim m'a éveillé : j'ai l'estomac vide et froid. Il ne reste rien à manger : j'ai dévoré ma dernière croûte vers huit heures, les moisissures flottaient sur ma soupe. Elles m'ont laissé un goût de bière fermentée dans la bouche. J'essaye vainement de me rendormir : il me semble que les pieds me gonflent. Si je pouvais fumer! mais le gaz est éteint. Je me retourne sur la paillasse : mes jambes rhumatisées m'arrachent une plainte et je sens que j'ai les reins tordus par la dureté de ma couchette. La faim! Je songe à un cachet que le docteur m'a prescrit la veille. Je me soulève et je fouille la poche de mon veston qui pend à un clou, à ma portée. Le voici : je le déchire d'un coup d'ongle, j'en verse le contenu dans le noir, et je suce le pain comme une pastille. Bragard se gratte ou ronfle. On dirait que Mougeot, la bouche ronde sans doute, souffle un breuvage chaud. Soudain

il crie: « Donne-moi ton panier, nom de Dieu! » Je le touche du pied : il grogne et se retourne. C'est la même histoire chaque nuit, il rêve à haute voix. Bragard s'éveille, envoie le rêveur à tous les diables, se gratte avec de petits cris voluptueux, se recouche et ronfle.

Quelle heure est-il? L'espion jaune m'hypnotise. Un peu de lumière filtre par la bouche d'air et dessine des tasses au plafond. L'eau gargouille de temps en temps dans les tuyaux. Une mauvaise odeur flotte dans la cellule : nos haleines sont fétides et puis Mougeot a pondu: il le fait chaque nuit. Le temps doit être au clair. Une étoile dessine une ligne lumineuse dans la fenestrelle mate. Nos hardes, au mur, ont l'air de pendus. Je me mets debout, je grimpe sur les tuyaux à eau chaude et je soulève le papier qui remplace la vitre cassée. Un goût de crème glacée me rafraîchit le palais. Il fait tout blanc : des étoiles brillent comme des perles, une lumière saigne dans une façade et un piano infirme, joue avec des hiatus un air stupide. De la neige! De la musique! Choses qui me manquent depuis trois mois et dont j'ai faim, faim! Décidément, la musique est affreuse. Qu'importe! c'est de la musique...

Quelle heure est-il? Une porte s'ouvre: Au premier? au second? on ne sait jamais, et des cris ricochent dans le cellulaire sonore : l'épileptique a sa crise. La voix du major bourdonne. Bon Dieu de bon Dieu! qu'il fait triste ici! Hier c'était l'aumônier qui m'éveillait en portant le saint sacrement. A qui? est-ce que l'homme est mort? On ne dort jamais tranquille.

Une voix appelle au dehors :

— Mathieu! Bonne nuit, vieux cul!

Mû comme par un ressort, Bragard est debout, enjambe la paillasse et colle la tête à la vitre :

— Bonne nuit, vieux cul!

La femme pleure au dehors dans le gel et l'ombre. Le guichet s'ouvre, la lampe à acétylène baigne la cellule d'une lumière d'or. Bragard est retombé à genoux près de ma tête : il

sent le camphre. Un juron. La porte s'ouvre. Deux surveillants sont là. Ils appellent :

— Bragard!

L'homme en chemise s'avance, inquiet.

— Ton pantalon! Vite! Une couverture et en route !

Bragard se trompe d'habits; Maugeot s'éveille et bêtement s'informe. Je me suis soulevé sur mes coudes. Le surveillant, celui que nous appelons Gueule-de-Mort applique un coup de matraque sur la bouche de Bragard qui perd la tête. Sans un mot, crachotant, débraillé, frileux, une couverture sur le bras, il sort. La porte se referme, puis le guichet. Une gifle.

Mougeot crie: « Vache! ». Est-ce au surveillant ou à Bragard qu'il s'adresse? L'horloge sonne. Deux coups. Enfin! Mougeot ronfle. La femme au dehors appelle de nouveau :

— Bonne nuit, vieux cul! N'avez-vous pas faim, m'fils.

A mon tour, je bondis à la fenêtre et, imitant la voix rauque de Bragard, je crie :

— Non, vieux cul, bonne nuit!

Et j'attends la matraque, la gifle et le cachot, debout, les rotules mobiles.

Mougeot bredouille : « Nom de Dieu ! pas moyen de dormir avec ce sale boyau! Qu'elle passe son chemin, elle revient du bordel! » Il ronfle. Drôle de type ce Mougeot. Il a fait un an de prison, il lui reste un an à faire. Il se trouve bien ici : Il connaît mille histoires de cellule, commente le code, coud merveilleusement, mange et dort. Il est intéressant pendant deux jours. Je suis sûr qu'un matin il cassera la tête à un geôlier. C'est à Bragard qu'il en voulait tout à l'heure, lorsque le délinquant s'est laissé donner une gifle.

On ne m'a pas entendu, je suis sauvé, je me recouche. Tiens! Voici ma petite fille. C'est l'école communale, c'est l'instituteur Berger, je croyais qu'il était mort depuis plusieurs années. Il m'offre quelques volumes de Selma Lagerlöf.

Puis j'entre dans une grande salle où se trouvent des tableaux, des bibelots, des jouets: une boutique de Saint-Nicolas. Des chie-en-lit passent. Je m'informe: « Qu'est-ce que le saint a apporté à l'enfant? » On n'a pas le temps de me répondre: je dois retourner à la prison au train de cinq heures, oui, de cinq heures...

Racc! la porte s'ouvre et se referme. La cellule s'est éclairée un instant. J'ai rêvé. Dans l'ombre maintenant une forme plus noire reste debout.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle enfin.

Et je réponds:

— Bonsoir, monsieur.

Mougeot s'est éveillé. Il est curieux et plein de sollicitude. Il crache un coup pour s'éclaircir la voix et nasille:

— Il y a une paillasse toute chaude à droite. Couchez-vous.

L'homme dit en se débarrassant d'un paquet:

— Vous n'auriez pas d'allumettes?

— Une allumette?... Pas plus qu'une fourchette, qu'une ficelle, que des bretelles... qu'une boîte de sardines... choses interdites par le règlement et la majorité (il veut dire le clique des « majors »).

— J'y vois un peu, fait l'homme et il se couche tout habillé.

Mougeot, dépité et couard, m'interpelle:

— Monsieur Jacques! (il m'appelle « Monsieur Jacques » parce que j'ai un faux col et que je lui écris sa lettre du dimanche) Monsieur Jacques! Bragard en aura pour trois jours de cachot.

— Je le crois aussi.

Le nouveau venu ne bouge pas et fait la sourde oreille. Qui est-il? Comment est-il?

— Monsieur Jacques!... Mougeot veut à tout prix lier conversation. Par discrétion, je l'envoie au diable: «J'ai sommeil Mougeot ». Il se console tout de suite et ronfle. L'inconnu ne fait pas un mouvement... Voilà papa — je le croyais mort. Nous n'avons qu'un minable mobilier:

cette maison m'est étrangère. Notre vieille voisine vit encore. Nous regardons un combat d'avions. Je roule en vélo: je vois passer dans l'air à une hauteur considérable d'immenses drapeaux... J'ai rêvé.

L'inconnu hoquète une fois, deux fois, puis éclate en sanglot. Sous lui, la paille a de petits bruits secs. Qui est-il? est-ce un espion certain d'être condamné à mort? Je dis, stupidement:

— Monsieur, il faut avoir du courage.

— Merci, fit-il.

La cloche sonne six heures. Des cris de bêtes fauves éclatent: cramponnés aux barreaux des fenêtres, les prisonniers se souhaitent le bonjour. Je me levai de mon lit, je chaussai mes pantoufles et dans l'aube qui verdissait les vitres, je me lavai. J'appelai Mougeot comme chaque matin:

— Eh là! Mougeot, il est l'heure!

Il me répondit sourdement, puis il se mit à chanter, toujours couché:

J'ai connu d'autres femmes
Et mon cœur tour à tour...

Je vociférai en m'arrêtant de m'essuyer:

— Vas-tu te faire ou je te casse la tête!

Il se leva en riant. Puis il songea à l'inconnu et s'approcha de lui. Dans le jour blême, nous nous examinâmes curieusement...

II

On déjeune en rompant son pain sec dans le café aux glands. L'inconnu ne mange pas : il inventorie la cellule avec des yeux de bête traquée qui cherche une issue. Il n'y en a pas. La porte est capitonnée de fer et la fenestelle grillagée se trouve à plus de neuf mètres au-dessus des préaux.

Mougeot se lève.

— Excusez, dit-il. Je vais faire mon poème du matin. Et il s'assied sur un pot. Ça pue

dans la pièce qui s'éclaire peu à peu. L'inconnu a la tête chauve d'un vautour, le nez long, le menton prohéminent, les lèvres rases. Ses yeux brillent, bleus ou verts. Quarante ans? Machinalement, il examine sa cuiller et essaye de garder son équilibre sur la planche à sachets qui lui sert de siège. Il est vêtu comme un monsieur et je constate qu'il regarde à la dérobée mon costume gris, mon faux col et ma cravate. Seules ma barbe de quinze jours et ma pâleur cellulaire doivent l'effrayer un peu.

Mougeot détache un feuillet du livre de prières tout neuf, que l'aumônier lui a donné hier, sur ses instances... et se relève. J'ouvre la porte de l'armoire triangulaire, je tiens mon chapeau derrière la vitre et je puis ainsi arranger ma cravate de l'autre main.

Le guichet s'ouvre. Mougeot se précipite et tend le pot à eau. On ne distingue par l'ouverture que le tuyau d'un seau, une main et une manche grise. Un bruit de serrure emplit le couloir. Le guichet se referme. L'inconnu a ouvert sa valise et y met un peu d'ordre. Je taille mon crayon avec un morceau de verre et je feuillette mon cahier : journal, copie de lettres, bloc-notes. Mougeot, à l'aide d'une loque balaye le pavé et, en s'accroupissant, lâche un vent. L'inconnu me regarde.

Le péteur l'a vu et s'excuse.

— Vous savez, ici, on n'a pas toujours l'occasion d'aller se dégonfler dans le vestibule...

Le guichet s'ouvre :

— Bragard, Bertrand, Mougeot, Radoux...

— Présent!... sent!... sent!...

Un visage rouge se colle au guichet :

— Et le quatrième?

— ... Cachot.

Le guichet se referme. La cloche sonne.

— Ah! oui, dis-je, dimanche, jour du Seigneur et des petits préaux. L'inconnu se lève, il est très grand, fait cinq pas, s'arrête, examine le

lit-table, les maigres paillasses, se remet à marcher comme une bête en cage et m'interpelle :

— Bertrand... Vous êtes Jacques Bertrand?...

— Oui.

Il me serre la main, ses paupières rougissent:

— Frère.

— Votre nom ne m'est pas connu, dis-je.

— Oh! je n'ai pas de nom... Vous êtes ici depuis décembre?

— Oui. Que se passe-t-il à l'extérieur?

— Liebknecht et Rosa Luxembourg sont assassinés.

— Oh!

Mougeot a détaché un nouveau feuillet du livre de prières. Il extrait une pincée de zostère d'une paillasse éventrée, roule une cigarette et nous examine avec la face ahurie de quelqu'un qui n'a jamais vu le bateau à vapeur. Je l'étranglerais volontiers. Une clef cogne la porte:

— Chapelle!... L'appel se répète et s'éloigne.

— Qu'est-ce? demande Radoux.

— On va à la messe : c'est très intéressant. L'aumônier est un brave homme.

Radoux veut attacher son pardessus au clou du règlement... Clou et règlement tombent.

— Laissez! fait Mougeot. On le connaît par cœur le règlement... Puis il se mit à chanter : « Pan pan timila... »

— Mougeot, tu m'embêtes.

— Il faut bien qu'on fasse quelque chose pour tuer le temps.

La porte s'ouvre. Mougeot se précipite et Radoux le suit. Racc! me voilà seul pour la première fois depuis dimanche dernier. Enfin! Ah! je la connais la chapelle! Merci! Mais on y va parfois pour entendre un peu de musique, voir un peu de lumière colorée, respirer un peu d'air. L'aumônier, un saint homme, se désarticule comme un coléoptère devant l'autel: il officie sur une scène de théâtre. On se croirait à Carthage dans le temple de Tanit. De temps en temps, les enfants de chœur en soutanelle rouge, jettent

un regard furtif sur les stalle en gradins. Elles doivent présenter l'aspect d'une ruche coupée en deux. Et partout des geôliers, pas pieux, en gants blancs, revolver en bandoulière, fouillent du regard les cercueils ouverts et numérotés. Est-ce qu'on peut prier là-dedans?

Il y a une inscription au plafond : « David dit à Nathan : J'ai péché contre le Seigneur. Le prophète répondit : Dieu vous a pardonné ». Dieu est donc meilleur que les hommes. Du reste le cahier que je tiens ouvert sur la table contient des phrases stupides : *Les jours donnés à Dieu ne sont jamais perdus*. Je lui donne volontiers les trois mois que j'ai vécus ici et les mois à venir; mais est-ce que ma bonne intention ne peut pas suppléer le nombre des jours? *On ne s'ennuie pas quand on emploie bien le temps*. Dites-moi, penseur qui avez pondu celle-là, ce que je dois faire de mes vingt doigts? *La misère marche derrière la paresse*. Pas le moins du monde : voilà trois mois qu'on me nourrit et qu'on m'oblige à ne rien faire. *Le travail est le devoir du pauvre et la félicité du riche*. Je choisis la félicité. *Dieu préfère les mains pures aux mains pleines* (1). Seigneur, emplissez-moi les mains, je les laverai avant de mourir.

J'entends les orgues. Je sanglote en songeant aux bonnes heures de ma petite enfance. Que la vie est laide lorsqu'on ne met pas des conserves pour la regarder! Je suis debout près de la porte et je fais le geste fou de l'ouvrir. Est-ce que je perdrais la tête? je saisis *Salammbô* que j'ai emporté le jour de mon arrestation :

« Le Gaulois les lèvres collées contre les trous de sa tente, râlait d'épuisement et de mélancolie. Il songeait à la senteur des pâturages par les matins d'automne, à des flocons de neige, au beuglement des aurochs perdus dans le brouillard, et fermant ses paupières, il croyait apercevoir les feux des longues cabanes couvertes de paille, trembler sur les marais, au fond des bois... »

(1) Cf. le cahier de l'Ecole de Bienfaisance de l'Etat à Gand (quartier de discipline et des jeunes condamnés).

Ah ! milliards de dieux ! Je croyais ne rien retrouver de chez moi dans le roman carthaginois : je l'avais emporté à dessein, — pour oublier. Je fais un geste dans le vide. Mon lorgnon tombe. Bah ! il peut se briser puisque mon horizon sera désormais les murs de ma cellule...

III

Les préaux. Nous marchons à la file indienne et nos pas essuyent la pluie. Un murmure confus monte des maçonneries à travers les barreaux: des numéros, — des appels : nous ne sommes plus que des numéros — circulent de bouche en bouche. Je grille ma dernière cigarette. Mougeot fume son puant zostère. Radoux marche la tête dans les épaules. Parfois une main fait signe là-haut par une vitre cassée. On sonne : c'est fini ! Nous attendons au grillage comme des bestiaux en pâture qui sentent l'heure du retour. La barrière s'ouvre : nous enlevons nos seaux, nous grimpons les escaliers en silence. Il y a des geôliers partout. Arrivés au second sur le palier, nous jetons un coup d'œil furtif dans le cellulaire : les majors, des « fatigues » vêtus et masqués de gris ; un avocat, des détenus, le visage tourné vers le mur : ils se rendent au palais ; cinq culs-de-prison qui, le baluchon à la main, attendent le transfert ; l'aumônier affairé au visage de vieille fille... Une odeur de cuisine monte et chatouille l'estomac.

— Nom de Dieu ! murmure Mougeot qui me précède, c'est des féveroles. Il a un flair prodigieux, ce Mougeot.

Il y a de nouveaux prisonniers. Un vieillard cassé en deux, un « monsieur », deux soldats. Le noir du 182 n'est plus là. Libéré ? transféré ? malade ? au palais ? mort ? On ne sait pas. La grande maison silencieuse est pleine d'hommes qui ne se connaissent pas. S'aiment-ils ?...

Nous rentrons. Mougeot se couche sur les paillasses pliées en deux dans un coin et, en se limant les ongles avec un morceau de verre, il dit, philosophiquement :

— Nous y voilà pour vingt-quatre heures.

Le gaillard vit ainsi dans l'attente de la messe et de la soupe aux haricots du dimanche, du quart d'heure de promenade du matin, de la soupe aux pois du mardi et du gaz qui lui permet chaque soir de fumer la paillasse et le paroissien romain.

La porte s'ouvre. Bragard rentre, hébété, grelottant. « J'ai froid », fait-il et il se colle contre le tuyau à eau chaude, en mangeant une croûte: on ne mange pas dans le cachot.

— Tu n'a pas de poux, questionne Mougeot.

— Je ne sais pas.

Bragard examine le nouveau venu, dépose son pain sur le parquet et se met à gratter sa gale des dix doigts. La nuit, il m'éveille parfois, parce qu'il se sert d'un morceau de zinc arraché au lavabo.

Il est ici pour assassinat. Depuis quatre mois, il attend l'ouverture des assises. C'est un souteneur. Sa pierreuse tient une table d'épiceries sur le quai le jour et fait l'amour la nuit. Il a tué un jeune fermier des environs qui avait réussi à faire râler l'insensible fille sous ses caresses. Bragard les surveillait par une fente de la porte. Lorsqu'il a vu la puissance miraculeuse du passant, il est entré dans la chambre, il l'a tué, sans dire mot, a jeté le cadavre sur le plancher et a étreint la fille sur le lit ensanglanté.

Mougeot a volé trois vaches... pour aller au cinéma, a-t-il dit au juge d'instruction: sans y penser, il a jeté à la face de la justice son droit au superflu. Mes co-détenus n'ont jamais eu beaucoup d'égards pour moi: j'ai succédé ici à un marchand de bestiaux, un illettré qui avait gagné un million pendant la guerre et auquel on apportait les vivres du dehors. Mougeot et Bragard vénéraient le vacher pour son pâté de foie, ses cigarettes et ses dattes.

Mougeot est bête, tout simplement. Bragard, beau garçon, moustaches blondes, plus petit et mieux à l'aise que Mougeot l'ahuri, est d'une méchanceté noire. N'a-t-il pas falsifié un jour

ma bouteille à base de quinquina que m'avait ordonnée le médecin et ne m'a-t-il pas raconté que le major m'avait défendu de manger le soir pour que la bouteille ait son plein effet! C'est ainsi qu'il a dévoré mon souper huit jours au long! Les hommes ne gagnent pas toujours à être vus de près. — Il attend dix ans de travaux forcés, l'amnistie ou la révolution. Sa pierreuse vient l'appeler chaque nuit: il l'a possédée pour la dernière fois, devant les prisonniers, dans la voiture cellulaire qui les ramenait de l'instruction. Il est rentré ici le cou marbré de morsures violettes. Elle a été libérée depuis...

Ils sont encore en train de se quereller. Le maquereau s'exclame:

— Les vaches! Ainsi, ils commencent à six heures du matin, ont une heure à midi pour manger, filent à six heures du soir, reviennent parfois à neuf heures pour toute la nuit. Allons! dis le vrai! les geôliers font un métier de cocu!

Mougeot se tord.

— Bête! mais tu fais plus d'heures qu'eux puisque tu ne sors jamais... Et tu es cocu chaque nuit!

Bragard défend sa femme: elle est belle, propre et honnête.

— Je lui dois beaucoup, conclut-il. En effet, bien qu'elle ne l'attende plus, l'incompréhensible fille lui envoie du pain tous les quinze jours.

— Tu lui dois une bonne grosse vérole...

— Cours enragé!... je voudrais fumer. (Depuis dix minutes, le souteneur suce un bout de cigarette).

— Tu en as encore pour sept heures, remarque l'autre implacable.

Des bruits montent de la rue: la marchande de poires cuites; un tramway qui sonne; le marchand de houille avec sa crécelle; la chiffonnière au cri musical — elle doit avoir le nez très long —; la marchande d'oranges qui appelle un détenu: « Ah! les belles oranges de Valence... Ugène... à trois pour un franc!... » C'est aussi une pierreuse, dit Bragard.

Radoux voyage. Mougeot et l'autre sont couchés. J'écris... On cogne les tuyaux à eau chaude. Mougeot se couche à terre, colle son oreille contre la fonte et répond dans sa main:

— Oui... 302... Mougeot... Namur... J'ai violé mon beau-père... Vingt ans de guillotine...

L'espion grince: Mougeot était debout!

Radoux s'arrête et les mains dans les poches, me regardant dans les yeux, il dit:

— Bertrand, je ne crois pas en Dieu. Il me semble que, contrairement à ce que disent les Ecritures, la nature, par ses innombrables et cruelles contradictions, proclame l'inexistence d'un dieu. Je ne regrette pas de n'être pas religieux: j'ai constaté souvent que les lois religieuses étaient pires que le petit code que je m'étais imposé moi-même... La science? Hélas! elle est vaine. Si elle était, comme pour Lucifer, une insurrection contre un dieu, si nous arrachions à celui-ci ses secrets un à un, la lutte serait belle. Mais vers quoi tendons-nous? Vers le mieux-être? La catastrophe européenne est la négation formelle de cette hypothèse. Je sais bien tout ce que nous avons fait. Fils des brutes préhistoriques, nous avons escaladé quelques sommets, mais à quoi bon? Dans quelques dizaines de millénaires, tout ce que nous avons fait depuis des centaines de millénaires sera anéanti. Nous ne travaillons pas même une seconde dans l'infini des temps et le mieux que nous avons trouvé ne dure non plus qu'une seconde. Est-ce que la lutte pour la vie est si belle? Nous ne vivons que de crimes commis sur des êtres que le hasard, contrariant peut-être leur évolution, a fait plus faibles que nous. Si j'avais été religieux, j'aurais disputé mon existence et ma tranquillité au dieu aveugle qui m'aurait fait. Sinon à quoi bon lutter quelques secondes? Où est le devoir d'ailleurs? Est-ce se défendre ou se laisser faire? En tant qu'animal c'est se défendre, mais en tant qu'homme?... Bertrand, je doute de tout, excepté de la nullité humaine. Pareils à la souris pourchassée, nous grimpons au mur et, à mi-hauteur, nous retombons sur le sol. C'est l'histoire de l'homme et de la nature toute entière...

Mougeot querelle le souteneur qui lessive ses bas dans le bassin.

Radoux regarda un instant l'œil qui venait de se coller à l'espion ouvert, puis il se hâta :

— La morale ? Je suis convaincu qu'on ne peut jamais faire de tort à quelqu'un et qu'il est dangereux de se laisser faire. La Pitié est plus grande que la Justice et la Pitié anéantirait le monde. Je hais la force quel que soit le nom dont elle s'affuble : Religion, Militarisme, Justice, Richesse...

Il alla vers la fenestrelle en faisant la boule :

— L'Art ? J'ai eu l'amour de l'Art égoïstement et j'ai réussi à faire partager mes jouissances à mes lecteurs. J'ai travaillé pour mon plaisir et pour celui de mes semblables avec ce cauchemar : « Où est la perfection ? » Mais l'art est inférieur à la morale. J'ai cru que ma morale n'était qu'un prétexte pour faire de l'art intéressant. J'ai fait mon examen de conscience chaque année : je suis convaincu que j'étais avant tout un moraliste, malade du mal qu'il avait vu et qui s'était ingénié à donner une belle forme à à ses révoltes et à ses conseils. Si j'avais vécu, on aurait peut-être cité mon nom un peu partout comme celui de Tolstoï. Je ne regrette en aucune façon le silence qui va étouffer mon souvenir. A quoi bon encore ? Dans mille ans notre langue sera étudiée comme l'hébreu et le grec et seuls quelques grands noms émergeront de la mer morte de nos Idées. Aurais-je pu acquérir un de ces grands noms ? Je ne crois pas, et du reste à quoi bon ? Dans dix mille ans, notre civilisation sera anéantie.

Il but un coup d'eau à même le pot, s'assit sur le coin de la table et sans me quitter des yeux poursuivit :

— L'amour... J'aurais voulu donner à celui-ci une autre orientation, plus religieuse à la fois et plus fraternelle. J'aurais voulu élever la femme au rang qu'elle mérite par sa sensibilité, par la beauté et la nature miraculeuse de son corps. J'aurais aussi voulu lui faire comprendre

qu'elle ne doit pas écouter si souvent la morale des eunuques et qu'elle ne doit jamais hésiter à sacrifier un peu de sa chair pour sauver un homme. Cette théorie m'a fait prendre pour un polisson (nous vivons dans un siècle de contraintes et de dissimulations).

Je puis cependant affirmer que, depuis mon mariage, je me suis soumis en amour aux codes européens et même à la morale du Christ. Je regrette qu'on n'examine pas cette question de plus près. On le fera plus tard, j'en suis sûr. La femme n'y perdrait rien et les crimes passionnels, les plus excusables et ceux qu'on condamne le plus, seraient supprimés...

— Qui êtes-vous? fis-je.

— Pierre Vidal.

Je me levai. Il ne remarqua point mon geste respectueux et continua :

— A quoi bon l'amour? Je sais bien que c'est un défi à l'anéantissement universel, que l'amour c'est la vie. Mais à quoi bon la vie?...

Je n'oublierai jamais l'expression de ses yeux ni le geste vague qu'il eût à ce moment!

— Bertrand, c'est mon testament philosophique que je vous donne ici... La Justice? La prison ne guérit rien, elle terrorise. La prison idéale serait une île, où le forçat, l'être malfaisant qu'on doit isoler, aurait femme, enfants, maison, outils, terres à cultiver, objets à fabriquer, moyennant un vrai salaire; un moraliste et une police, visible seulement en cas de révolte, qui ne le laisseraient partir qu'après complète guérison... Je n'aurais pas voulu être juge, parce que j'ai trop conscience de ma faiblesse d'homme. Du reste, le droit est impuissant : il y a des délits flagrants qu'il lui est impossible de punir, faute de textes qui ne seraient plus contenus en trois lignes de code mais en de volumineux traités de morale. Est-ce que, fit-il en s'animant, les juges espèrent détruire nos idées en nous enfermant entre quatre murs? Qu'ils nous prouvent, par la libre discussion, que nous avons tort! Lorsque l'infâme suspicion

qui pèse sur nous sera écartée, c'est-à-dire lorsqu'on reconnaîtra enfin que nous n'avons reçu aucun salaire pour condamner la prolongation de la guerre, les pays de l'Entente se trouveront en présence d'un grand problème : « Pourquoi des esprits d'élite n'ont-ils pas été d'accord avec tant d'autres à un pareil moment de l'histoire?... »

Bragard et Mougeot jouaient au cartes : c'étaient eux qui avaient raison.

IV

Le guichet s'ouvre. Nous nous précipitons et nous tendons notre vaisselle hétéroclite : le bol de Vidal est émaillé; Bragard possède une large tasse; Mougeot a une espèce d'assiette; ma gamelle est en zinc. C'est de la soupe aux féveroles : on y trouve des pierrettes, des grains d'avoine, des ramilles de balais... et de temps en temps une montre ou un bas, dit Mougeot qui a connu toutes les prisons de Belgique.

Vidal ne mange pas. Bragard nettoie son palais troué par la syphilis, je crache un fragment de houille. On en a assez de cette soupe aux féveroles : depuis trois mois, j'en ai mangé environ soixante-dix bols!

— Je donnerai mes souliers pour cent moules, dit le maquereau.

Vidal se remet à discourir :

— La Vérité est la Vérité, fille de la Raïson et non des sentiments. Elle ne change pas : elle n'a rien avoir avec le temps ni avec le milieu. N'est-ce pas le peuple qui fait la guerre pour les autres et qui la paye de ses sueurs. Les riches, les monarques qui font aussi la guerre sont tout au moins intéressés dans l'affaire. Le peuple des tranchées et le peuple de l'industrie après avoir risqué leur peau ou crevé de faim, iront travailler pour quelques francs par jour dans un ergastule quelconque.

Ah! si l'on n'avait envoyé là-bas que des mercenaires qui désiraient se battre, le spectacle eût été très intéressant... Mais le crime n'est-il

plus le crime lorsque le coupable porte un habit spécial? Est-il raisonnable de créer des services d'hygiène puis de tuer cinq millions d'hommes au bout de cinquante ans? de guérir les blessés pour en faire des morts? de dire : ce que Paul a fait est un crime et Pierre qui a fait la même chose est un héros? de dire : cet homme qui habite au delà du poteau est un brave garçon, mais vous devez le tuer pour bien mériter de la patrie et pour éviter votre propre mort? à partir de ce poteau, vous pouvez incendier les maisons, violer les femmes, assassiner les enfants, voler les fourrages et les bestiaux — plus gredins serez-vous, mieux aurez-vous mérité de la patrie? Mais lorsque le caprice de tel prince sera satisfait, n'en faites plus rien ou vous irez en prison! Est-il raisonnable d'enseigner la morale de Jésus et de renier Jésus lorsque les riches d'un pays veulent doubler leurs capitaux? de prêcher la guerre, de ne pas la faire soi-même et de la laisser faire par les autres? de crier : « Vive la Patrie! » et d'affamer ses compatriotes? (Quatre-vingts pour cent des nôtres ont le ventre calleux de s'être traînés devant l'ennemi!) — de faire des vœux pour les soldats des tranchées, pour les meurt-de-faim des pays occupés, pour les martyrs des camps de concentration et de souhaiter la continuation de la guerre? de sacrifier trois cent mille hommes pour chasser l'ennemi d'un territoire qu'il veut bien abandonner?... Voilà ce que j'ai écrit. Ai-je tort? ai-je raison? J'ai raison. On m'a mis en prison. On va me condamner. Il est donc dangereux et coupable d'avoir raison. J'ai donc tort d'avoir raison.

Mougeot dévore la soupe de Vidal. L'écrivain le regarde distraitement et continue :

— Hier au juge civil — qui a touché son traitement durant toute l'occupation et sans doute de la main des forçats et des proscrits des Ministères — à l'embusqué du Havre, couvert de médailles qui m'interrogeaient, j'ai posé cette question : « N'avez-vous pas de remords?... » Ils ne m'ont pas compris. Du reste, il se lèvera

demain des centaines d'intellectuels pour accuser la politique et le militarisme et pour bêler leur pacifisme sur tous les toits. Des millions de fantômes sanglants les accusent! Il est trop tard! C'est lorsqu'on tuait qu'il fallait crier.

Il fit cinq pas. Sans me lever, je dis :

— Vidal, je serais honteux de tenir encore une plume si je n'avais pas protesté contre la guerre. Et cependant, je regrette ma campagne pacifiste. Est-ce que le peuple allemand qui seul paye la faute de la politique européenne mérite vraiment notre compassion? Nous livrera-t-il lui-même les bandits impériaux et les assassins de Liebknecht et de Rosa Luxembourg?

— Naïf Bertrand! avons-nous la victoire vraiment! Ce sont ceux qui auront le moins sacrifié qui gagneront la partie. Est-ce que la France a vengé Jaurès? Du moins le peuple allemand a tenté de se débarrasser du gouvernement qui avait fait la guerre. Il nous a donné un grand exemple...

— Seriez-vous un germanophile, Vidal — comme on le dit?

— Pas le moins du monde, Frère: je suis un *homme*. Je ne connais pas de loi, je ne connais que ma conscience qui me défend de faire du tort à un autre homme et je suis fier d'avoir l'esprit assez élevé pour écarter toute idée de patrie lorsqu'il s'agit d'une idée éternelle. Nous sommes des invalides sociaux: tant pis... pour les autres. Du reste, si j'avais été un germanophile, c'était mon droit!

Je dis sourdement:

— Il y a des erreurs qui soutiennent le monde, comme il y a des mensonges qui soutiennent des religions miséricordieuses. Il y a des rites sociaux, comme il y a des rites judiciaires et des rites religieux. Nous sommes peut-être de dangereux personnages. La Bonté n'est pas la grande force comme je l'avais cru: c'est la Peur. La Peur équilibre la société: c'est la Peur de crever de faim, d'aller en prison ou en enfer qui asservit les peuples; c'est la peur d'une révolution ou de l'enfer qui entr'ouvre la bourse des riches. Ne discourons plus sur la montagne.

Que le peuple se délivre lui-même!... On vend ma bibliothèque pour me tirer des mains d'Hérode...

Je suis honteux de ce que je viens de dire et, machinalement, je veux ouvrir la porte. Mes co-détenus m'ennuient, je voudrais sortir quelques minutes et je cache ma honte dans mes mains.

Miracle! Bragard et Mougeot se sont intéressé à la conversation!

— Ah! les avocats, dit le voleur, ils s'enrichissent, eux, de l'argent boche des barons Zeep!

— Ma femme, ajoute Bragard, a été condamnée autrefois par le frère d'un professeur qui l'entretenait, parce qu'elle lui avait donné la maladie et qu'elle n'avait pas de carte.

— Et les geôliers, ici, renchérit Mougeot. Ils ont tendu la main pendant deux ans aux gens des ministères, puis les ont fourrés en prison. Moi je ne m'occupe pas de politique: c'est trop bête. Dans un an je serai dehors...

— Dans un an, nous aurons l'amnistie, fait le souteneur.

— Ce n'est pas pour les prisonniers politiques l'amnistie, ajoute encore Mougeot.

Nous échangeons un regard, Vidal et moi, et nous sommes honteux d'être si faibles... Bragard et Mougeot se disputent un instant les paillasses: le premier se gratte et le second ronfle. Je dis encore:

— Vidal, nous avons attaché trop d'importance à un incident de la vie humaine. Que signifie la guerre? Laissons-la passer. Est-ce que nous nous interposons entre les autres êtres? Laissons lutter: c'est la vie même. Nous aimons trop l'homme: nous oublions trop souvent qu'il n'est qu'une petite chose de vie tout comme le minéral, le végétal et l'animal.

Il y a toujours eu des dévorants et des dévorés. Les milliers d'hommes qui gémissent aujourd'hui dans les geôles du monde sont aussi un aspect de la vie: ils représentent les dévorés tout comme les cadavres des champs de bataille. Les êtres clament à toute heure un

grand cri de rut, de victoire ou d'angoisse. Nous rentrons dans les derniers, nous serons dans les autres demain. Il ne faut pas se soumettre: il faut lutter et vaincre! Le minéral affaibli par les oxydes dévore son voisin, l'insecte amputé d'un membre mange un insecte plus faible, la liane rampant au pied de l'arbre étouffera celui-ci un jour, l'esclave décapitera son maître demain. Et ceux qui disparaissent étaient destinés à disparaître...

— Vous blasphémez, dit Vidal. La guerre n'est pas naturelle. Qui est-ce qui choisit les victimes?

— Pardonnez-moi, Vidal! Il y a des abîmes et des sommets spirituels qui donnent le vertige... Nous parlerons d'art désormais.

Je fais cinq pas — la longueur de la cellule —, je monte sur le tuyau de fonte et me hisse jusqu'à la fenêtre; j'ai besoin d'air et de lumière. Par le petit trou du papier, je m'aperçois qu'il fait clair. Une femme apparaît à un balcon. Il y a trois mois que je n'ai vu une femme. Mon cœur bat et je dis: « Une femme! ».

L'un après l'autre, Bragard, Mougeot et moi, contemplons l'Eve à plusieurs reprises. L'espion grince : le souteneur qui s'attardait se laisse choir.

Je murmure : « Ça fait du bien! » Un signe d'elle et j'aurais défié le monde entier!

— Moi je m'en fous de la voir ainsi, fait Bragard. Une chienne qui se trouverait ici ferait bien mieux mon affaire. Qu'on me donne une chienne et je l'épouse.

Je répète comme à moi-même :

— Ça fait du bien de voir une femme.

Mougeot et Bragard parlent de leurs compagnes. Elles sont belles et généreuses... Ils finissent par se quereller. On se querelle vingt fois par jour ici, parce qu'on s'ennuie mutuellement.

V

Le soir tombe. On ne dit mot. Bragard se gratte. Mougeot, les jambes nues recoud une pièce à son pantalon. Vidal voyage. J'écris ma lettre quotidienne à ma femme. Je me souviens... J'embrasse ma petite fille dans son capuchon : c'est la dernière fois que je l'ai aperçue! Puis je nous revois tous les deux au Plat-Pays attendant le tram. Elle saute de joie. Hélas! Le tram est bondé : impossible d'y trouver place. Le visage navré de ma petiote hante souvent mes nuits. Je donnerais gros pour m'acquitter envers elle. C'est curieux comme l'esprit trotte ici entre quatre murs. J'ai peut-être dit des choses affreuses tout à l'heure. Quand aurai-je mon inexpugnable Credo? Je suis depuis quelques jours en pleine déroute : ceci me tue plus encore que la prison. Non! La guerre n'est pas une chose naturelle; elle est déchaînée par les hommes et les victimes sont choisies par eux. Les victimes sont les plus faibles et les plus forts. Les plus faibles, c'est-à-dire les plus ignorants: le peuple. Les plus forts, c'est-à-dire les Jésus, les Vanini, les Galilée, les Tolstoï. Les meilleurs hommes sont les demi-hommes: ils savent se défendre contre ceux qui les devancent dans le chemin des Idées, car parmi ceux-là se trouvent des bourreaux et des pontifes: la croix, la roue, l'excommunication... Bah!... Puisque le peuple est incurable, on luttera pour l'Idée. Les victimes des révolutions sont les cobayes du sociologue... On pense trop ici: on en perdrait la tête!

Le guichet s'ouvre et la cellule s'éclaire. Bragard se précipite, prend le rat de cave, allume le bec de gaz, remet le rat de cave — le guichet claque — et fume sa cigarette, la paume fermée. Il fait cinq pas vers la porte, la cigarette derrière le dos et près de la porte, d'un geste mécanique il la remet en bouche. Cette promenade compliquée va durer un quart d'heure. L'un de nous succèdera au souteneur.

Mougeot veut nous effrayer : « Ça sent! je vais couper le goût! » Et comme il craint d'at-

traper la syphilis, il renverse une chaise au-dessus du pot et s'assied sur les pieds horizontaux.

Vidal compte les lignes qu'a gravées un détenu avec un clou dans le mur.

— Deux cent quatre-vingt-huit, dit-il machinalement.

— Et moi trois cent cinquante-sept, fait Mougeot.

— Et moi cent dix-huit, fait Bragard.

— Et moi quatre-vingt-six. Et je conclus : « Nous sommes des bœufs! »

Vidal lit en allemand: « Fritz Bauer, cinq jours sans manger » puis en français : «Charles Garin, accusé innocent du crime de Huy »...

— Il avait coupé la tête à un homme avec un rasoir, explique Mougeot.

Le guichet s'ouvre. C'est le souper. Bragard a mis sa cigarette allumée dans la poche de son gilet. Nous nous présentons, la gamelle en main. Betteraves et rutabagas. On mange en silence. Mougeot dévore le souper de Vidal qui se promène, puis, réconforté, tire deux coups à ma cigarette, se lève et imite dans ses paumes une musique de phonographe. Bragard se tord :

— Cours enragé!

— Y a-t-il des livres? demande Vidal.

Mougeot s'empresse :

— Voici un *Exposé de la Doctrine chrétienne, Histoires vraies et Voyages dans ma maison.*

Vidal me regarde et ne dit mot.

La nuit est venue. L'espion grince. Mécaniquement, nous tournons la tête et nous examinons le rond de verre derrière lequel un œil est collé. Racc! nous sommes enfermés à double tour.

Mougeot, goguenard, crie :

— Pas de danger, chef!

Le silence. Vidal griffonne quelques lignes. L'espion grince. Mougeot qui fume une cigarette de zostère va boire un coup. Bragard se déshabille et s'enduit de pommade. Les appels montent de l'extérieur. Chose singulière! les gens du dehors savent qu'à cette heure-ci les sur-

veillants sont occupés à distribuer le souper : coups de sifflet, lambeaux de chansons, abois de chien, « Germaine!... » Puis une voix d'enfant crie : « Bonsoir, p'tit père!... » et de la cellule voisine on répond : « Bonsoir Simonne! » Milliards de dieux! Une autre voix dit : « Tu diras à mon frère que je le tuerai lorsque je sortirai... ». Une autre voix, à côté de nous, dit encore : « Un pot de miel mercredi... »

La cloche sonne. J'ouvre mon lit : il me semble que les autres cellules sont plus tristes que la mienne. Mougeot est déjà installé. Vidal et Bragard se partagent paillasses et couvertures. On crie :

— Mathieu!... Mathieu Bragard!...

Le souteneur n'a pas oublié ses quinze heures de cachot. Il se tait.

— Mathieu!... Bonne nuit, vieux cul!...

— Elle se rend au bordel, dit Mougeot. Bragard ne répond pas.

J'éteins le gaz et je me couche. L'espion grince : un rond jaune troue la porte et s'efface. Bragard se gratte. Mougeot lâche une théorie de vents : il sait jouer ainsi des airs. Je dis :

« Il y avait une fois à la prison de Louvain un condamné à vingt ans de travaux forcés. A l'aide de menus morceaux de bois, il fabriquait une horloge. Lorsque l'horloge sera finie, songeait-il, je sortirai et je me vengerai de la femme qui m'a trahie. — Or, il arriva que d'un spermatozoïde royal naquit un enfant légitime atteint d'adénologadite. Le forçat sortit sans achever son horloge, alla trouver la femme, la vit si vieillie et si malheureuse, qu'il ne se vengea point. Ils se réconcilièrent... »

Je m'endormis...

Soudain, j'entendis murmurer : « Mon Dieu, je suis triste et repentant de vous avoir offensé... » Je songe à la faiblesse physique qui m'a subitement terrassé il y a quelques jours! Serais-je à l'agonie? Le brave aumônier m'assisterait-il dans mon départ? Je fais un geste dans l'obscurité pour le remercier et le

prier de se retirer. Mais j'entends la voix de Mougeot qui répète: « Mon Dieu, je suis triste de vous avoir offensé... » Et Bragard se fâche: « Cours enragé! Cours enragé! Et repentant, bête!... » Je comprends! le souteneur serine l'acte de contrition à l'autre: ils iront à confesse samedi pour que l'aumônier leur obtienne une place de « fatigue ».

VI

Racc! Racc! La cellule s'éclaire, une ombre enjambe mon lit. Crac! Quelque chose de lourd tombe et une main molle me soufflette.

Mes yeux me font mal. L'ombre va appeler: « Major! » La lumière disparaît. Racc! obscurité profonde.

— Qu'est-ce?

— Hein?

— Eh bien!

Nous sommes quatre: avons-nous parlé tous les quatre?

— Monsieur Jacques? C'est Mougeot: il sait que je m'éveille au moindre bruit.

— Quoi?

— Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas.

Et à ce moment un râle gronde dans la cellule. Nous nous sommes levés brusquement, la peau du crâne chatouillée, pris d'un coup par le froid! Mes doigts griffent le mur: j'entends que mes co-détenus font les mêmes gestes. Roooo!... Il y a de l'eau là-dedans, un sifflet...

Bragard dit:

— Oh! je m'en vais, moi!... Il cogne la porte à coups de sabot.

Mougeot sanglote:

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

Je tâtonne et j'appelle:

— Vidal!... Pierre Vidal!...

— Roooo!...

Les deux autres beuglent. Ils ont trouvé la sonnette, ils s'y cramponnent. La porte s'ouvre — ô bonheur! —, la lumière fait mal: nous

fermons les yeux. Les geôliers se penchent sur le corps qui gît sous la fenêtre, et le major qui ressemble à Mahomet, dit: « Foutez le camp! »

Nous prenons nos hardes. Le corps reste dans l'ombre et fait un « Roooo » plus prolongé. En caleçon, les pieds nus dans mes pantoufles, je sors, suivi des deux autres. Le cellulaire est éclairé, mais la maison dort, ses trois cent dix-huit portes closes.

Le surveillant de la troisième section nous rejoint, ouvre une de ces portes, dirige un flot de lumière dans la cellule et nous restons debout, derrière l'huis refermé.

Une voix sèche monte du parquet:

— S'il vous plaît, chef?

Je demande:

— Où sommes-nous?

Une deuxième voix dit:

— Hein?... 224... Qui êtes-vous?

— Nous venons du 302, fait Mougeot.

— Il y a un pendu, précise Bragard qui claque des dents. Des ombres remuent dans l'obscurité.

— Asseyez-vous. On me tire par la jambe et je tombe sur un lit tout chaud. Il pue ici comme ailleurs, mais c'est un autre goût que chez nous.

Mougeot se ressaisit et fulmine:

— Le cochon... venir se pendre chez nous! Quelle blague! Nom de nom de Dieu! Il faisait: « Roooo! Roooo!... » Ils sont venus à temps.

— Je ne sais pas, dit Bragard qui espère, sans méchanceté, que l'homme mourra.

— Ce n'est pas pour le sauver qu'ils sont venus, mais ils seront punis s'il meurt.

— Il mourra, confirme le souteneur.

— C'était un espion, dit Mougeot.

— Tais-toi, fis-je, tu mens. La société vient de perdre un Homme.

— Quelle société? demanda l'un du 224.

Désolé, je me tais.

— Oh! ces prisonniers politiques, fait Bragard, ils se croient au-dessus de nous. C'est qu'ils ont fait le mal, puisqu'on les met en prison.

— Il n'aurait peut-être pas fallu battre les « Boches ».

Bragard a tourné des obus à Essen et Mougeot a conduit des trains de troupes allemandes à Saint-Quentin.

Un « Roooo » assourdi nous arrive. Nous écoutons, ce pendant que nos boyaux grondent.

Mourir!... Ne plus revoir les miens, ma chère petite petiote — et surtout ne plus revoir le soleil, ne plus entendre les oiseaux, et Grieg, et Beethoven —, ne plus respirer les fleurs, ne plus caresser de chairs! Mourir!... Que je suis faible! Quelle sera ma peine? Quand sortirai-je? Jamais? Je me suis sacrifié pour les meurt-de-faim de mon pays et je songe en cette nuit funèbre aux paroles de Paphnuce d'Antinoé agenouillé auprès de Thaïs mourante: « Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres ». Quand sortirai-je d'ici?

— Roooo!

Quelqu'un dans l'ombre murmure une prière.

VIII

La cellule est presque gaïe. Un rayon rose caresse le christ appendu au-dessus de la table. Tu t'es trompé de porte, pauvre Galiléen! C'est le printemps — au dehors. Un merle siffle: si je le tenais, je lui tordrais le cou. Bragard et Mougeot reconstituent le suicide. Ils ont des yeux énormes: nous n'avons pas dormi.

— Je l'avais vu dans mon café qu'il arriverait quelque chose, dit le souteneur. — Ces gens-là sont bien heureux d'être superstitieux.

— Est-il mort? fait Mougeot en roulant des yeux effarés.

Puis ils n'y pensent plus. Soudain le voleur querelle l'autre qui lave la vaisselle avec le torchon dont il s'est servi pour essuyer son corps pommadé de galeux.

Le surveillant. Il a l'air fort préoccupé. Un tic lui plisse la joue gauche de temps à autre. Il mordille sa moustache d'ordinaire si soignée. Lui non plus n'a pas dormi.

— Les effets de l'Autre, dit-il.

Mougeot et Bragard se précipitent. Je lui demande :

— Chef, est-il mort ?

— Oui, fait-il à voix basse pour que mes co-détenus n'entendent point.

Machinalement, moi aussi je cherche les effets de l'Autre. Le surveillant sort.

— Tiens ! c'est à lui, dit Bragard. Il me tend une feuille de papier.

« Femme, je suis trop fier pour servir de jouet aux hommes. Sois honnête si tu le puis. Sinon, crache au visage de celui qui te jettera la pierre... » C'est tout. « Je suis trop fier pour servir de jouet aux hommes... » Je songe à celui qui fut notre hôte, qui a eu un geste viril, qui n'était pas un bœuf comme nous. Je songe au soufflet posthume qu'il m'a donné. Je suis honteux de mes trois mois d'obéissance canine. Les demi-hommes choisissent leurs victimes, les plus faibles, le peuple ; les plus forts : Jésus, Vanini, Galilée, Tolstoï...

— Est-il mort ? demanda Mougeot.

— Oui, fis-je.

Alors, ils se disputèrent son pain. Et comme je dirigeais vers eux un regard assassin, Mougeot se méprit et dit :

— A votre service, Monsieur Jacques.

L'estomac vide, je murmurai :

— Deux doigts seulement, Mougeot.

Avril 1919.

ROOH

Semblables aux bêtes, ils rampèrent d'abord sur le sol...

HORACE. SATIRES.

ROOH

A Raoul Ruttiens, à l'Ami très cher que me donna mon bon Maître Georges Eekhoud.

Le coq des bois sonna l'approche de l'aube. Elle vint. Elle fondit les ombres et les brumes inquiétantes de la nuit, fit fumer les eaux et rosit le ciel. Parfois, entre les arbres, on apercevait la boule rouge du soleil de l'autre côté de la Forêt noire. Les Knorrs la nommaient ainsi parce que les peupliers y dominaient. Les bruits de la nuit effrayante et meurtrière s'évanouirent comme par magie et le paysage s'élargit.

Au pied du roc, vers le soleil levant, le fleuve roulait ses eaux jaunes; la clameur d'une cataracte indiquait son cours lointain sous les saules pleins de tétras et les frênes gonflés de sève. Des voix moins rudes que celles de la nuit emplirent les arbres. Il y en avait de musicales, mais elles se perdaient dans l'immense rumeur de l'éveil. Les trilles, les strettes, les perles, les gazouillements, les sifflets, les flûtes enflèrent la gorge des passereaux. Les sommets des chênes, des bouleaux, des sycomores, des érables remuèrent nerveusement; des corbeaux chenus, des geais bavards passèrent de branche en branche. La tête effarée d'un homme sylvestre surgit dans une fourche. Les eaux s'animèrent: de chauves poules d'eau, des pluviers à collier, des vanneaux, des sarcelles, des pélicans, oiseaux lourds à capuchon ou à bec en cuiller, nageaient, volaient, sautillaient, criaient entre les îlots,

les arbustes grêles, les algues mouvantes, les mousses vénéneuses, les champignons géants, les nymphéas et les sagittaires, végétaux dont plusieurs espèces mouraient, derniers vestiges de la flore des anciennes atmosphères, opaques et humides. Les eaux étaient basses. Une monstrueuse carcasse, métallique et sonore, émergeait des joncs mouchetés: un corps gigantesque pourrissait dans la boue d'ocre.

La forêt restait impénétrable et sournoise. Aux lisières bourbeuses se mouraient de rachitiques arbres d'herbe ou de canne, de minables fougères qui, autrefois, formaient de splendides massifs. Les dentelles des aspérophyllites grelottaient au-dessus des limons. Le vent remuait et moirait les panaches, les éventails, les cierges, les couronnes des géants sylvestres qui faisaient une rumeur pareille à celle de la cataracte.

Les Knorrs adoraient et craignaient la forêt. Elle leur donnait la nourriture, chair ou fruit, les armes, le feu et l'abri. Mais, la nuit, des faims claquantes, glissantes et glapissantes la peuplaient et elle devenait vorace comme un cataclysme: l'homme qui s'y aventurait seul n'en sortait point.

Le soleil montait, illuminait les chevelures mousseuses des bouleaux et buvait le fleuve fumant. De nouvelles musiques s'éveillaient : des coléoptères de verre et de métal bruissaient au-dessus des eaux.

De l'entrée de la caverne, l'Homme, la bête sans poils et qui marchait comme les oiseaux, regardait venir le jour. Il était beau, il était grand sous sa peau d'ours cousue avec des crins de cheval. Il avait le front droit, les yeux bruns, les mâchoires fortes. Il s'appuyait sur son épieu noueux et noirci au feu. Une lance à pointe de néphrite s'insérait dans sa ceinture et des coquilles enfilées dans un poil de mammouth lui garnissaient le cou. Un échassier svelte et rose passa. L'homme tendit son arc de frêne: la flèche siffla, l'oiseau s'alourdit et chut. Le chasseur descendit l'escalier de posphyre. Mais un chat sauvage le prévint et, dans un miaulement, tomba

sur l'oiseau et fila. Il ne rentra pas dans la forêt hospitalière: une flèche de bois dur l'emmancha. L'homme eut un sourire qui montra ses dents longues et continua sa descente; il ramassa l'oiseau et essaya de retirer la flèche du ventre du carnivore. Mais de minces boyaux sortirent avec la pointe: le nomade, avec une moue de dégoût ou de mépris, lâcha la bête, qui eut un bâillement rouge, et remonta l'escalier droit. La tribu ronflait encore dans la caverne.

Trente-huit fois, Rooh avait vu les eaux couvrir le continent vert d'où il était venu, où l'on était plus près du soleil, où vivaient des reptiles musqués et des oiseaux multicolores, et Famah-la-Brune, la petite fille du vieux chef. Deux fois Rooh avait vu les limons tumultueux des terres inconnues déferler sur les monts de porphyre et de grès rouge d'ici en charriant des arbres, des fruits et des cadavres pelés d'oiseaux et de mammifères. Famah-la-Brune aux yeux de silex noir et au sourire rose pourrissait sur la plus haute fourche de l'Arbre-des-Morts: un reptile l'avait piquée à la jambe et son corps gonfla démesurément.

La poitrine de l'homme s'élargit sous la peau d'ours et ses yeux se couvrirent de brume.

Les bêtes, véloces ou lentes, venaient boire par groupes: des chevaux aux joues lourdes, après dix gorgées, contournèrent le rocher en un galop fou; puis vinrent des bœufs aux jambes grêles et au front rond. Un rhinocéros à cloison osseuse mit en fuite une tribu de cerfs inquiets qui n'avaient fait que mouiller leur bouche blanche; des loups roux, affairés, aux yeux lumineux en dépit de la clarté du jour, accouraient... Ils restèrent maîtres de la place et burent leur saoul. Ils aperçurent l'homme qui les nargua du geste et leur jeta des pierres. Il dédaignait leur chair puante. Les loups s'éloignèrent au trot et les déshérités leur succédèrent: les saïgas et les chevreuils.

A l'intérieur de la caverne, la horde s'éveillait. Les prunelliers en fleurs qui garnissaient l'entrée de la grotte s'écartèrent et un homme

apparut sous la corniche ornée de sédums aux tétins roses. D'un grognement amical, il salua Rooh: celui-ci lui répondit par un long sourire. Ils se taisaient. L'arrivant était presque nu sous sa peau de léopard et plus petit que Rooh: la tête massive, les yeux clairs, le nez large, le teint blanc, les poils roux. Les deux hommes n'appartenaient pas à la même race.

Les Knorrs sortaient un à un: ils se ressemblaient comme des frères. Ils étaient musculeux et trapus. L'homme qui venait des contrées où le soleil se lève les dominait tous de la tête et des épaules. Un vieillard apporta le feu dans la pierre cornée où on le gardait nuit et jour, précautionneusement, car on le savait faible comme un insecte lumineux et fugace comme la fumée qui montait des eaux, le matin. Des herbes sèches et crépitantes flambèrent, des bois humides et parfumés sifflotèrent comme des passereaux. La viande saignante de l'élaphe grilla sur les broches d'os. Les femmes lasses mais gourmandes, sentirent l'odeur de la cuisson et s'éveillèrent, les yeux gonflés, en rajustant leurs chevelures claires, les bras blancs en anses, la peau plissée par huit heures d'immobilité, les aisselles humides et acides. On entendit rire un enfant, en rêve. Transfigurée, la mère se pencha à l'entrée de la caverne. Les Knorrs échangeaient des monosyllables — gutturaux chez les hommes, aigres ou musicaux chez les femmes.

Soudain Rooh tressaillit. Heef-aux-yeux-d'ambre venait d'apparaître, son enfant blanc dans les bras. C'était la plus belle femme de la horde. Une peau de léopard lui ceignait le ventre et l'habillait jusqu'aux genoux polis. Elle avait la bouche rouge comme un fruit, les seins durs au bout violet, la taille flexible comme un jeune frêne, les jambes cambrées, la démarche harmonieuse et dansante. La femme et l'homme se dévorèrent des yeux. Maah le chef surprit leurs regards et sa bouche eut une moue ennuyée.

Le repas s'achevait. Un à un, les enfants étaient venus. Ils détissaient les muscles ou suçaient les os moelleux. On grignotait un

gland ou une châtaigne — les furtifs écureuils avaient appris aux hommes à faire des provisions — on suçait un fruit aigrelet, on mâchait une racine sucrée, on buvait un œuf fade. Les monosyllables s'échappaient des bouches gonflées et huileuses.

Un parfum vireux montait de la forêt: fleurs printanières, bois résineux, humus pourris, carnivores puants, eaux stagnantes. L'ombre des arbres s'allongeait sur la savane de sveltes graminées et les insectes vibraient à la pointe des herbes ou dans le cœur des fleurs.

Rooh prit son arc et sa sagaie et descendit l'escalier de porphyre: ses pieds calleux claquaient sur la pierre.

II

La tribu, cinq hommes, six femmes et vingt-trois enfants, habitait la caverne depuis de longs mois. Elle venait de la rousse savane, la mer d'herbes et d'insectes qui avait abrité leur exode, après le Désastre. Car les Knorrs arrivaient de plus loin encore: des bords du fleuve bleu où étaient venus boire les Grands-Singes. Ceux-ci étaient féroces comme les chiens. Chassée de la forêt par le feu, leur horde avait cherché les lisières humides et attaqué la tribu des Knorrs qui, depuis vingt inondations, obéissait à Maah, fils de Gamoh, fils de Norr. Les Knorrs furent décimés : quarante-deux hommes et adolescents furent étranglés ou tués à coups de massue, trente-trois femmes enlevées ou étranglées et quinze enfants noyés. Les survivants avaient trouvé leur salut en fuyant dans la brousse qui répugnait aux hommes aériens des bois. Puis Bel, l'époux de Heef-aux-yeux-d'ambre, était parti avec cinq jeunes guerriers vers le fleuve rouge, à la recherche de la tribu d'Agar, frère de Maah, pour lui demander quelques femmes..

Après le départ de Bel et des cinq jeunes chasseurs, le destin pesa lourdement sur la horde. Une femme avait été dévorée par l'ours

des cavernes et un enfant était mort d'une si étrange maladie qu'il devint tout vert entre le lever et le coucher du soleil. Les hyènes n'avaient pas touché à son cadavre! Puis — malédiction! — le feu s'était éteint, le feu divin, le feu bon, le feu terrible, le feu qui réchauffe, qui cuit la viande, qui éclaire l'immense grotte nocturne, qui éloigne les fauves, le feu était mort dans sa pierre noire! Le vieux gardien dont on ne disait plus le nom avait été chassé à coups d'épieu dans la forêt vorace. Or, le froid allait venir : les étoiles changeaient de place, les échassiers partaient en longues théories, la forêt devenait rousse, le vent apportait de la neige sur ses ailes, le fleuve se pétrifierait dans les criques, le gel mordrait la chair comme un carnassier. Les Knorrs avaient peur des journées courtes.

Puis Rooh, l'homme qui arrivait du continent vert, était venu vers eux, seul, avec ses armes savantes et son cerveau effrayant. Rooh avait dérobé le feu aux flèches infernales qui déchiraient le ciel par une nuit devenue subitement chaude. Il savait tendre un arc de frêne dont les sagettes perçaient les oiseaux et crevaient les yeux des mammifères à de longues distances. Il savait dénombrer les grosses étoiles avec ses doigts, il connaissait leurs noms : Nâ, Rô, Vû, Bô... Avec de la terre ou des pierres pulvérisées, il rehaussait de rouge, de jaune et de noir les gravures qu'il grattait sur des bois d'élaphe: fleurs, oiseaux, hommes au membre viril, femmes aux mamelles rondes. Avec une phalange de pied de renne ou un tibia de chèvre, il imitait le chant des passereaux et le hululement des hiboux qui lui répondaient. Rooh était le Bienfaiteur des Knorrs, il était effrayant comme un dieu.

Maah songeait à toutes ces choses en regardant la horde se baigner dans le fleuve parmi le vol bruyant des chevaliers et des tétras. Le corps rose de Heef-aux-yeux-d'ambre surgit à la pointe de l'îlot. Rooh aimait Heef et peut-être l'épouse de Bel aimait-elle l'étranger? C'était le plus grand crime que pût commettre un Knorr.

Tuer un homme en combat régulier n'était rien aux yeux des vieillards, mais voler l'épouse de son frère exposait le coupable à être ligoté avec des branches et abandonné dans la savane ou la forêt, à la merci des fauves, des rapaces ou des fourmis. Pareil fait s'était-il jamais produit au sein de la tribu? Il n'en était plus mémoire. Rooh n'était pas punissable : il n'appartenait pas à la horde. Heef avait péché : n'était-elle pas l'épouse de Bel, fils de Maah et futur chef des Knorrs? Aveuli par l'âge et trois hivers de quiète immobilité, Maah pardonnait à Rooh-le-Bienfaiteur en souvenir du feu, des arcs de frêne et de l'inaccessible caverne de porphyre qui dominait le fleuve et la forêt et où l'étranger avait conduit la horde décimée...

III

Vautré dans l'herbe, à l'ombre d'une aubépine neigeuse et odorante, Rooh songeait...

D'un œil distrait, il suivait les vols musicaux des libellules et des abeilles, et les vols colorés des papillons. Un coléoptère de cuivre rouge, bijou vivant, lui chatouillait la main : il souffla dessus et la petite bête fila. Rooh songeait aux vertus des plantes : cette racine, ce fruit, cette écorce, cette feuille, cette fleur étaient comestibles; la camomille et le noyer guérissaient les plaies; la centaurée et le trèfle d'eau, la fièvre; l'euphorbe, les ulcères dus aux morsures des mangeurs de cadavres. Mais Rooh savait aussi que le colchique tordait les boyaux et que le sumac brûlait comme le feu.

Cette science était déjà vieille. On l'avait acquise au prix de mille essais mortels.

Rooh était bon : il ne tuait que lorsqu'il avait faim ou qu'il était menacé. Son acte du matin l'étonnait — Rooh ignorait que ce geste fût spontané, instinctif, mécanique, qu'il l'eût hérité de la pauvre bête humaine perdue autrefois dans l'universelle hostilité. L'homme était le plus cruel des animaux et, du reste, ce n'était que grâce à sa férocité et à sa ruse qu'il vivrait.

Rooh comprit confusément que celui qui subsistait était le meurtrier des espèces mourantes. Il se rappelait ce que racontait le vieux chef, là-bas, au continent vert. Il avait rencontré dans les forêts orientales des hommes aux jambes grêles et aux bras musculeux qui, par troupes innombrables, s'essayaient à la marche en se suspendant aux branches basses; de grands singes aux oreilles pointues et mobiles qui parlaient tout aussi bien que les Knorrs; quelques rares hommes, jaunes et maigres, qui firent les gestes de la paix, s'établirent non loin de la horde et moururent de froid lorsque les nuits s'allongèrent.

Et ces hommes disaient que leurs ancêtres avaient vu des monstres aux yeux gros comme la lune, qui faisaient trembler la terre sous leurs pieds griffus; leur montagne mouvante obscurcissait le soleil couchant lorsqu'ils regagnaient l'eau hospitalière; leurs combats effroyables emplissaient les vallées fluviales de clameurs et de broiements d'écailles et de vertèbres.

Un travail prodigieux s'opérait dans la petite masse gélatineuse que contenait le crâne de Rooh. Des races disparaissaient pour jamais; de nouvelles espèces surgissaient; l'homme des arbres essayait de marcher sur le sol... Le nomade écarta ces pensées trop lourdes pour son jeune cerveau.

Il avait adoré la montagne parce qu'elle crachait du feu : la montagne s'était refermée et Rooh l'avait oubliée. Il avait adoré le mammouth tout-puissant et magnanime : le petit arc de frêne était plus fort que le mammouth et Rooh l'avait oublié. Il avait adoré le fleuve qui noie et brise tout : le gel était plus fort que le fleuve et Rooh l'avait oublié. Il avait adoré le vent qui hurle dans la forêt, la courbe et la tord: la caverne était plus forte que le vent et Rooh l'avait oublié. Il avait adoré le soleil qui réchauffe et éclaire: mais le soleil n'était qu'une boule de feu trop obéissante pour être maîtresse d'elle-même et Rooh l'avait oublié. Il avait adoré le feu qui réchauffe, nourrit, éclaire et

protège: Rooh avait vaincu le feu, il l'avait tué et ressuscité.

Rooh, la bête droite ,se sentit le plus grand de la terre. Puis il songea à un Dieu à visage humain, beaucoup plus grand que les monstres d'autrefois et meilleur que le mammouth. La face de ce Dieu surgissant au zénith anéantirait la peureuse race humaine!

Ah! si ce Dieu se fût contenté de semer les herbes et les fleurs, de faire croître les arbres, s'il eût dompté le vent, l'eau, les fauves, s'il n'eût plus créé de races misérables, destinées à mourir après des millénaires de tortures et d'inutile fécondité!...

IV

L'atelier de Roch se trouvait au seuil de la caverne du côté du fleuve. L'étranger aimait la lumière qui ne quittait pas le porphyre de toute la journée. Des fibres d'écorces tressées dans des branches protégeaient l'artiste contre les rayons dévorateurs.

Un crâne de chat sauvage contenait de l'ocre, un os d'échassier de l'oligiste, et des fragments de manganèse noir, recueillis un à un au cours d'expéditions lointaines luisaient dans l'ombre. Des essais sur des bois de renne, des plaques d'ardoise, des lames d'ivoire historiaient le sol: un chasseur terrassant un auroch, un étaphe surpris par l'artiste en pleine course, une lutte de rennes, puis la reconstitution idéale d'un horrible lézard dont Grinn, le vieux chef oriental, avait exhumé, un jour, la carapace, des marnes irisées.

Rooh, laborieusement, front plissé, langue saillante, de son burin de silex gravait un portrait de femme sur un bois de renne. Il avait ôté sa peau d'ours et toute sa musculature de géant tressaillait dans son menu labeur. L'os se pulvérisait sous les chocs répétés et les grattages patients de l'outil.

Les enfants nus vinrent voir. L'homme les chassa d'un geste. Soudain il rit: enfin! il avait

gravé des yeux, des yeux lumineux qui faisaient vivre le visage de la femme! Il poussa de petits cris, se redressa, triomphant, tenant à bras tendus la mince lame sur quoi son poing désarticulé et son cerveau volontaire travaillaient depuis trois jours. Puis un son très doux s'échappa de sa barbe noire. Heef-aux-yeux-d'ambre vint en rajustant sa ceinture. L'homme et la femme se mangèrent des yeux, un instant, car Maah rôdait autour d'eux, nonchalant et sournois, les paupières rouges d'avoir soufflé sur le feu.

Rooh, maintenant, regardait les reflets glauques du fleuve, les vols multicolores des oiseaux, les ronds dessinés par la gueule d'un poisson ou le plongeon d'un batracien obèse; les feuilles harmonieuses, les hampes et les dentelles des plantes; les fleurs d'or ou de nacre qui remuaient sur l'eau. Puis il contempla la forêt massive comme un bloc de verdure d'où sortait parfois un carnassier à langue rose. La savane sans fin frémissait et par-dessus tout cela, le ciel prenait des couleurs innommables, aux tons ambrés là où le soleil venait de descendre, lentement, gros œil de fauve en furie. Rooh pleura de ne pouvoir inscrire ces magnificences sur l'ivoire ou le schiste...

Soudain la terre trembla, une tache noire pointa, s'élargit et ondula sur l'horizon. L'homme colla son oreille contre terre. Des barrissements déchirèrent le crépuscule et les petits carnassiers au museau fureteur réintégrèrent la forêt. Un troupeau de mammouths arrivait, le front bas, la trompe haute. L'amas de leurs dos laineux ressemblait à une brousse battue par le vent. Ils étaient une soixantaine et ils avaient été attaqués sans doute, car leurs petits yeux, d'ordinaire si tranquilles et si rusés, étaient sanglants et fous. Derrière eux, les herbes de la savane étaient couchées à terre comme si on les eût fauchées.

Les Knorrs regardaient venir le gigantesque bataillon. Tout à coup un petit être blanc, enlacé dans une trompe, fut balancé dans le vide comme une plume, tomba dans les vagues lai-

neuses, s'y agita deux secondes et disparut. Une femme aux jambes grêles, aux mamelles vides et pendantes, poussa des cris de louve: c'était son enfant.

Les Knorrs respectaient le mammouth, mais cet acte les révoltait; du regard ils consultèrent Maah qui leur fit signe de s'armer. Les cinq hommes ramassèrent leurs épieux et leurs sagaies. Déjà Rooh avait tendu son arc et le chef des mammouths, une flèche dans l'œil droit, secouait en barrissant sa grosse tête allongée et ses larges oreilles. Puis il se dressa sur ses jambes de derrière, massives et rondes comme des colonnes. Une femelle, délicatement, en dépit des bonds gigantesques du monstre, retira la flèche avec sa trompe. Le troupeau, les défenses luisantes dans le crépuscule, sembla vouloir prendre le rocher d'assaut. Les trompes annelées allaient et venaient en un mouvement régulier.

Hommes et femmes étaient prêts à se défendre. Les pierres tombaient dru sur le front des herbivores et sonnaient sur leurs dents. Rooh prit un enfant dans ses bras et fit le signe des négociations. Un vieux mâle comprit, les mammouths s'apaisèrent et se turent, et l'homme dit, avec force gestes:

— Pourquoi les géants des prairies ont-ils tué l'enfant des Knorrs qui avaient fait la paix avec eux? Vous étiez la force, nous étions la ruse et nous nous partagions la maîtrise de la savane. Les Knorrs ont vengé leur fils, car ils sont plus forts que le plus fort des mammouths.

Rooh déposa l'enfant terrorisé et réarma son arc. Le chef borgne barrit et les plus proches des herbivores dévêtirent le roc des prunelliers qui le fleurissaient. Des profils monstrueux se dessinèrent sur l'eau du couchant. Rooh crut que les mammouths allaient faire une pyramide; mais les animaux ignoraient cette manœuvre qui les auraient rendus maîtres de la caverne. Le nomade eut peur, un instant, les veines du cou fébriles, le cœur fou. Puis il se ressaisit et sa seconde flèche creva l'autre œil du chef qui se

mit à crier de plus belle, hébété par la nuit subite et la pointe de bois dur qui lui vrillait toute la tête. Maah avait aussi crevé un œil.

Le chef aveugle errait aux entours du roc, cognait son front contre la pierre, frôlait ses yeux d'une trompe hésitante et enlevait un buisson d'aubépine qu'il piétinait avec rage, par sauts, les quatre pieds rapprochés. Les barrissements emplissaient la vallée, les trompes, comme des serpents noirs, fendaient l'air et la danse impuissante des monstres faisait trembler les assises du monolithe.

Les Knorrs avaient peur de cette masse en démence. Rooh creva un quatrième œil et Maah un cinquième. Une femme d'un coup de hache trancha une trompe, sur la pierre. La danse cessa: les herbivores s'éloignèrent. Un travail compact s'opérait sous leur crâne. Deux vieux mâles vinrent encadrer le chef et à petits coups de trompe le dirigèrent vers le fleuve. Les autres suivirent. Ils avaient compris que l'homme, la bestiole sans poils et qui marchait debout, était le plus fort de la terre. Le chef aveugle ne cessait de baréter, en roulant obstinément ses globes meurtris — croyant revoir la Lumière, la Prairie et le Fleuve.

Durant deux jours, les mammouths firent le siège de l'inexpugnable caverne. La vallée était pleine du barrissement des blessés errants et peureux. Les Knorrs avaient crevé sept yeux, mais ils allaient connaître les coliques stomacales de la faim. Puis les flèches diminuaient... Le matin du second jour, un mammouth alla au fleuve, pompa de l'eau plein sa trompe et d'un jet puissant aplatit une femme contre la paroi du roc. Son geste fut imité par tous les géants valides; les Knorrs n'eurent que le temps de réintégrer la grotte.

Soudain Rooh eut un cri de victoire: il attisa le feu, fit brûler une branche de bouleau et la lança dans le troupeau laineux. Les mammouths avaient vu venir la branche infernale et, leur grosse cervelle travaillée par des images de forêts incendiées, s'étaient séparés par bonds.

Un herbivore brûlait et en allumait deux autres dans sa fuite vers le fleuve. Les trois gigantesques torches, âcres, crépitantes et barrissantes, s'ébattaient dans l'eau et le limon. Leurs jambes mouvantes émergeaient des vagues comme des arbres décapités battus par la tempête. Ils en sortirent pelés, borgnes ou aveugles. Le troupeau donnait des signes de lassitude et d'impuissance. Il s'éloigna jusqu'au fleuve. Maah tua deux échassiers qui étourdirent la grosse faim des Knorrs.

Le matin du second jour, le troupeau affairé attendait. Rooh crut la situation désespérée. Mais, le soir, perché sur la crête du monolithe, il lança adroitement, avec des lianes, des tisons qui allumèrent deux des ennemis. Bolides énormes, ils coururent vers le fleuve; une odeur de roussi monta... La forêt frémit; les carnassiers refluaient vers les fourrés impénétrables. Quelques oiseaux pépièrent.

Un dernier tison — qui manqua d'ailleurs son but — traversa la nuit moite. Ce fut le signal de la retraite. En toute hâte, le troupeau passa le fleuve qui déborda.

Les Knorrs sentirent plier leurs genoux lorsque Rooh descendit de la crête. Et la mère courait vers la savane à la recherche du petit cadavre.

V

L'homme était seul. Le soleil lui permettait de laisser sa peau d'ours dans la caverne. Rooh le frileux rêvait dans les herbes. Le printemps magnifiait la prairie, les rochers et la lisière de la forêt. Des milliers de fleurs de toutes formes et de toutes nuances attestaient la résurrection périodique de la terre, après la fonte des neiges et l'apparition des Sept Etoiles au-dessus du mont pelé: rumex rouillés, trèfles incarnat, potentilles argentées, cardamines déteintes, linaires violettes ,géraniums bleus ou pourpres; ancolies roses et violacées; bouquets blancs des passerages; baies noires des parisettes; yeux d'enfant des véroniques; chenilles

jaunes des gaillets ; grelots des thlaspis ; peignes des scandix. D'autres ressemblaient aux étoiles — il y avait des vagues de renoncules et de marguerites — d'autres à des becs d'oiseau, d'autres à des papillons, d'autres à des coquillages... Elles avaient l'éclat des métaux et la transparence des fluorines. Des effluves subtils embaumaient les ailes du vent : odeur pharmaceutique des sureaux, senteur ambrée des aubépines, arome acide des thuyas, goût sucré des arbres roses, buées grisantes de la prairie.

Le vent moirait la mer de graminées. Elle devenait fauve, verte, violette, blanche, soyeuse, selon que le vent courbait ou laissait se redresser les houlques, les dactyles, les amourettes, les paturins, les fétuques et les baldingères.

Une alouette monta en chantant son récital d'ondes et de perles.

Des libellules d'émeraude, de topaze et de diamant bleu bruissaient au-dessus de la mer végétale.

Rooh ignorait les noces miraculeuses des plantes et les noces héroïques des insectes ; il songea de nouveau à un Dieu puissant et terrible. Il ne se pouvait pas qu'il fût bon ce Dieu, puisque l'existence n'était qu'une perpétuelle alerte et que la vie n'était assurée qu'aux plus méchants. Rooh pressentait vaguement qu'un jour les hommes savants mangeraient les Dieux.

Puis ses pensées dévièrent. Il revit Heef-aux-yeux-d'ambre ; les veines de ses tempes battirent et son cœur, si calme tout à l'heure, sembla gonfler démesurément. L'homme porta la main à sa poitrine. Pourquoi ont-ils le cœur si faible ces hommes qui ont les yeux si sensibles et le cerveau si laborieux ? Pour Rooh, Heef était devenue le centre du monde : les terres, les eaux, l'air et le feu servaient de cadre à la femme.

Rooh avait oublié Famah, il oublierait Heef. Mais, dans l'entretemps, il allait souffrir, il aurait la fièvre, des années peut-être — Rooh n'attendait plus Bel — parce que l'épouse lui refusait cette caresse qui ne laisse aucune souil-

lure, qui aurait fait le bonheur de l'étranger, mais que défendait une tradition antifraternelle. Cette loi qui atteignait surtout les élus engendrerait, au cours des âges, des crimes, des catastrophes et des retards dans la civilisation. Les hommes comprendraient un jour, après des dizaines de millénaires, la miséricorde du sacrifice charnel.

Un échassier mit une tache noire, très haut, sur les splendeurs du couchant. Rooh s'endormit, malheureux et las...

Lorsqu'il s'éveilla, les étoiles brillaient, cousues à la grande voûte. Elles étaient jaunes comme les yeux des loups, furtivement vertes comme ceux des reptiles. Rooh songea aux papillons qui pondaient en mourant, à l'arbre qui se tord pour ravoir un peu de lumière. L'homme se jura de vivre.

Un jeune Knorr jouait des airs mélancoliques et monotones dans un os. Un hibou hululait à la crête du roc qui profilait son crâne humain sur l'horizon vert. Une gigantesque chauve-souris circulait avec un froissement de feuille sèche et rebondissait aux approches d'un obstacle. Un rossignol domina un instant le prélude de l'infernal concert nocturne de la forêt.

Rooh grimpa l'escalier droit. La caverne était pleine du souffle membraneux des enfants. Le feu, insecte lumineux, s'enflait parfois dans l'ombre, sous l'haleine de Pâ-sans-nez.

VI

La nuit vidait ses urnes d'ombre sur la forêt, la savane et le fleuve. La forêt devint bruyante, la savane sournoise et le fleuve se pailleta d'étoiles.

Un ours grognait, des chacals glapissaient, un cerf traqué râlait à petits coups, un lion rugissait, des branches craquaient, des oiseaux dénichés pépiaient, des hyènes riaient, des insectes nocturnes jouaient des airs très doux sur l'eau, une orfraie s'abattit bruyamment dans la crique. Un grand félin brisait tout sur son

passage en apportant une forte odeur d'amour et de pissat. Des chiens aboyèrent vers le sud. La forêt grouillait de vies menues ou gigantesques: elle était le symbole de la Vie cruelle et pleine d'embûches.

Un homme sylvestre jeta un cri désespéré dans la nuit. Rooh qui veillait sentit son cœur se serrer. Il aimait cette bête par-dessus tout, fraternellement. Est-ce parce qu'elle lui ressemblait?...

Des lampyres promenaient leur pierre verte sur les herbes et l'éteignaient. Des reptiles émergeaient du fleuve, effaçaient les étoiles et musquaient l'air. Depuis une heure, le nez et l'oreille avaient remplacé chez l'homme l'œil et la main.

Soudain la vigie ouvrit démesurément les yeux. Une lueur palpitait là-bas, très loin, vers le Nord, de l'autre côté du fleuve. Le feu! Cependant les surpents lumineux n'avaient pas déchiré l'outre céleste: il n'avait pas plu depuis une lune. Etait-ce un rare météore comme celui dont parlait Maah? Le feu ne bougeait pas. La lune se lèverait là à la pointe de ce peuplier. Il y avait donc des hommes là-bas, car seuls les hommes savaient dompter le feu: les mammouths — les plus intelligents des animaux — avaient peur de sa traîtrise et de sa vélocité.

Des hommes! les Knorrs craignaient plus les hommes que les bêtes. L'homme était un loup pour l'homme. Les armes et les abris arrêtaient le lion-tigre. La bête humaine avait des armes, pénétrait dans les grottes les plus étroites et grimpait les rochers les plus abrupts.

La vigie siffla en paume: la horde entière fut sur pied, des images de bêtes sous le crâne chaud et las. Des monosyllables étouffés emplissaient la caverne sonore aux voix. Rooh et les Knorrs regardèrent longtemps cette inquiétante lueur qui vivait dans la nuit...

Maah donna des ordres. Malgré le voisinage des fauves, femmes et hommes descendirent et travaillèrent dans l'obscurité. L'heure lumineuse de l'aube les surprit qui ramassaient des pierres au bord du fleuve. Les hommes, perchés sur les anfractuosités du roc, recevaient les galets

et, les bras verticaux, se les passaient d'étage à étage. Lorsque les bêtes eurent bu, les femmes continuèrent la besogne en dépit de la fatigue qui leur brisait les membres et l'échine, et du sang qui perlait sur leurs paumes râpées.

Maah s'assit à la crête du roc, les yeux fixés sur un lointain flocon de fumée et Rooh traversa le fleuve à la nage avec les quatre hommes.

Bel arriva vers la moitié de la journée avec ses cinq jeunes guerriers et leurs femmes. Ce n'étaient pas des filles d'Agar: Bel n'avait pas retrouvé les frères de Maah. Celles-ci avaient les jambes grêles et les orteils longs et préhensiles — leur race avait habité les arbres au temps des inondations. — Leur visage vieillot se crispait parfois en lignes régulières. Les jeunes Knorrs n'étaient pas très fiers de leurs épouses qu'ils avaient volées à une tribu errante, mais elles pouvaient encore faire des enfants.

Ils apportaient des bijoux de fluorine violette et de jais.

Maah présenta à Bel, l'Oriental silencieux. L'époux de Heef plaça ses mains sur les épaules de Rooh.

On mangea la moitié d'un élaphe. Puis la horde s'assit en cercle, les mains sur les rotules et Bel parla...

Ce soir-là, Rooh montra aux Knorrs terrorisés, comment on faisait sourdre le feu des pierres ambrées et noires dont on garnissait la pointe des sagaies.

Ce pendant que, au bout du roc, désemparée, docile et résignée, Heef râlait sous les caresses du revenant, Rooh s'éloigna sans bruit et passa le fleuve sur un tronc d'arbre. Le continent vert ne le revit jamais, car l'Homme fut dévoré la nuit du troisième jour par un félis spelaea. La mort de Rooh retarda de cinq mille ans l'ascension de la civilisation occidentale.

VII

C'était, il y a des dizaines de millénaires, en Europe, du temps que Sirius était rouge comme un rubis.

JUILLET 1918.

La Parabole du bon Forçat

La Parabole du bon Forçat

La Parabole du bon Forçat

Pierre Bertrand, accusé d'avoir commis un assassinat, avec préméditation et intention de donner la mort, sur la personne de Jacques Polet, bénéficiant de circonstances atténuantes, fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Les robes rouges, les robes noires, la foule, le réquisitoire, les plaidoiries — chose qu'on apprend à l'Université où Pierre n'avait jamais mis les pieds — les gendarmes dont l'un avait séduit une pauvre fille un peu bête du village voisin — tout le rite judiciaire, la façade de l'organisme orgueilleux et vacillant, lui fit une très grande impression. Certes, il ignorait que le juré de gauche caressait sa servante, que le grand barbu ruinerait trois mois après les paysans de la province, que celui qui roulait de gros yeux méchants n'était qu'un vulgaire boutiquier, à l'échine flexible et au sourire servile, de la rue de la Montagne. Il ne songea même pas trop aux vices des témoins enragés qui se ruèrent sur son passé irréprochable d'ouvrier timide et doux, avec l'ardeur carnassière des innocents qui n'ont jamais eu l'occasion de commettre un délit, des sans-cœur incapables d'aimer jusqu'au crime, des riches qui pouvaient se payer de multiples amours. Il ne songea qu'à la grande femme brune, à la démarche rythmée, qu'il déshabillait des yeux et qui, le regard mauvais, la bouche frémissante, les gestes brefs, déposa contre lui avec une passion tragique. Elle seule pouvait le sauver: elle le perdit. Pierre Bertrand fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

La nuit qui suivit cette journée mémorable, il baigna sa couche de larmes, déchira avec ses dents la toile poussiéreuse, mâcha le zostère et reçut un habile coup de matraque qui lui fit sauter trois dents de la mâchoire supérieure. Il faillit étrangler le geôlier. Puis une pensée rafraîchit son cerveau congestionné. Il vivrait... pour tuer la femme. Il ferait ses vingt ans puisque la suprême joie était au bout de ce pèlerinage immobile. Il vivrait! et dans l'aube qui verdissait la vitre mate, il s'entretint avec lui-même: « Je l'aimais; elle m'aimait. M. Polet l'a prise grâce à son argent et à ses mains blanches de rien à faire: je n'aurais pu payer une robe à Marie lorsque ma vieille mère avait besoin de pain. J'ai prévenu M. Polet; il a ri de moi. Marie a mal tourné; elle ne m'aimait plus. J'ai tué l'autre: j'ai mérité ma peine puisqu'on ne peut tuer personne. Je la ferai... mais je me vengerai ». Et il se sentit très fort.

Il vécut ainsi dans l'attente du pain sec et du café, du préau du matin, de la soupe de midi, du gaz lorsque la nuit hâtive emplissait sa cellule, de la cloche qui sonnait les neuf heures et lui permettait d'étendre ses membres recrus. Puis ce fut la soupe aux haricots et la messe du dimanche qu'il attendit. Au bout du mois, il écrivit à son frère: « Comment vont maman et Marie? Ne pensez plus à moi, je ne suis pas trop mal ». Et son frère répondit: « Maman est malade et Marie se porte bien ».

Le second mois, il fit des sachets, tria du café et travailla du tabac qu'il fumait dans du papier gris ou dans les feuillets du livre de prières. Il connut aussi tous les bruits de la prison: les borborygmes des tuyaux à eau chaude, les rats qui couraient sous le toit, les appels de la rue, la voix nasillarde du major, la toux musicale du maigre surveillant de nuit, le carillon lointain d'une église... A l'aide d'un morceau de verre, dans une planchette du « lavabo », il tailla un peigne. Sa lettre partit le quatrième dimanche et son frère répondit: « Maman est morte et Marie se porte bien ».

Le sixième mois, l'oreille collée contre les tuyaux à eau chaude, il communiqua avec un voisin par phrases télégraphiques: « Vingt ans... Et vous dix?... D'où êtes-vous?... » On ne lui répondit pas et on ne l'appela plus jamais. La lettre vint encore: « Marie se porte bien... »

Le huitième mois, le geôlier disparut. Gradé? pensionné? mort? En tout cas, Marie se portait bien.

Le dixième mois, il trouva le moyen d'obtenir du feu en faisant tourner rapidement une tige de bois dans la fente de son escabeau. Le tabac manquait: il fuma sa paillasse. Il s'amusa durant quelques jours à regarder voler une mouche dans le jour gris de sa cage. Mais le surveillant, sentant la mauvaise odeur de la cellule, lui fit ouvrir la fenestrelle. La mouche s'échappa, et Pierre, qui la cherchait chaque matin à son réveil, se sentit bien seul. Marie se portait bien: il en éprouva une grande joie.

La deuxième année, le surveillant le surprit accroché aux barreaux, les yeux fouillant une fissure de la fenêtre, et il lui donna des coups de pied. Pierre cracha au visage du geôlier, qui le fit condamner à vingt-sept jours de cachot. Marie se portait toujours bien.

La troisième année, il attrapa l'influenza. Il eut une peur atroce de mourir. L'infirmerie était pleine de paille, on le soigna en cellule. Durant sa fièvre, il ne songea qu'à Elle, il ne parla que d'Elle, et il se remit sur pied. Un matin, une main, par le guichet, lui présenta la lettre de tous les mois. Ce n'était plus l'écriture de son frère. « Mon cher oncle, papa est mort, mais il m'a recommandé de vous écrire: je suis déjà dans la classe des grands... Marie vit toujours. »

Or, il arriva que d'un spermatozoïde royal naquit un enfant légitime atteint d'adénologadite. Pierre Bertrand obtint une grâce de cinq ans. Un espoir criminel lui gonfla le cœur.

La septième année, ayant appris par l'aumônier qu'on était à la Saint-Sylvestre, il marqua les jours, avec un clou, dans l'armoire triangulaire. Il se réjouissait d'être le matin pour graver le

trait béni. Marie vivait encore, mais elle était mariée. Il eut de mauvais rêves.

Un matin de la neuvième année, il constata qu'il avait vécu deux mille neuf cent trois jours en prison. Son filleul était mort d'une méningite, mais Marie vivait toujours.

Or, il arriva que d'un spermatozoïde royal naquit un enfant légitime atteint de conjonctivite purulente. Pierre Bertrand obtint une grâce de cinq ans. Il sauta de joie, saisit sa cuiller et fit dans le vide le geste d'empoigner quelqu'un et de le poignarder entre les deux seins.

Un matin, le surveillant haineusement lui dit: « Cent cinquante-huit, libéré... » et il lui jeta un paquet de hardes d'honnête homme. Pierre se vêtit gauchement. Sa solde s'élevait à quatre-vingt-huit francs vingt-deux centimes.

En passant devant la vitrine d'un magasin, il se regarda. Il ne se reconnaissait pas, tant il avait vieilli! Au faubourg voisin, il acheta un long couteau de cuisine, pour sa brave femme, dit-il, avec un sourire qui montra ses dents jaunies par le tabac du bagne. Au village, il acheta deux pistolets chez un boulanger. Il dormit dans du foin jusqu'à l'aube en rêvant à haute voix: « Ah! je te tiens! ah! tu as peur! Ah! j'ai vécu pour te tuer! J'ai pleuré dix ans pour te voir à mes genoux! Je te tiens!. » Puis une volupté sénile le tordait, et il enfonçait ses bras dans le foin mou.

Il arriva le matin, les pieds saigneux dans ses sabots, les jambes pliées comme celles d'une bête, les bras ballants, le dos tout rond, un peu d'écume acide aux coins de la bouche. En revoyant son village, sa gorge se serra, ses yeux s'emplirent d'eau, et il but un grand coup à la pompe: du temps qu'il était tout petit, il venait laver ici des carottes maraudées au jardin des vieilles demoiselles Lignon.

Il s'assit sur la pierre du puits, le regard dirigé vers la maison aux volets verts. C'était là! Il revoyait « ses » yeux noirs, « sa » démarche rythmée, « sa » bouche rouge... Il tira le couteau de sa poche, interrogea les entours et il

« la » fit venir, la tête basse, le dos déjeté dans sa blouse déchirée...

Il l'appela !

— Marie !...

Elle tourna vers lui son regard fatigué et triste. C'était elle ! Mais il eut un juron de surprise déçue : « ce n'était pas cette femme-là qu'il voulait tuer » et il s'en alla.

On ne sut jamais où tourna Pierre Bertrand lorsqu'il sortit du bagne.

PATRIE

Le paysage est le visage aimé de la patrie. Lui garder son caractère et sa beauté doit être la grande préoccupation du vrai patriote. Ce n'est pas en semant des statues qu'on récolte des hommes, c'est en respectant les pierres du pays natal. JOHN RUSKIN.

A mon très cher Armand LONNAY

cette expression fervente de mon Patriotisme naturel.

J. T.

PATRIE

Au grand Belge Edmond PICARD.

J'ai voulu être **seul.** J'ai attendu longtemps, mais, à cette heure, les chers miens reposent et je suis fier : je leur ai donné aujourd'hui encore le Pain et l'Abri. C'est là tout mon rêve — pourvu qu'il dure longtemps, longtemps! Je ne suis pas trop malheureux ce soir. Que sera demain? Bah! Qu'importe? Si l'on ne doit pas vivre avec le passé, il ne faut pas non plus souffrir à l'avance des maux qui nous attendent. J'ai un bon feu, j'ai une bonne pipe, la lampe va bien, il fait tranquille : je suis heureux! J'ai pris des livres — de nouveaux livres qui sont entrés chez moi munis des meilleures références. Mais je sens bien que je ne saurais lire — il y a, du reste, si peu d'Hommes qui ont écrit. Je ne parle pas avec tout le monde — je suis un peu intolérant — et je ne lis pas tout le monde. Je sens que je vais vivre quelques heures avec moi-même. C'est si bon quand on a fait son devoir.

Eh bien! laissons-nous vivre un peu : la lampe crépite, l'horloge marche au pas dans sa caisse et dans le temps, il fait tranquille.

Je repasse dans mon esprit les heures tour à tour grises et claires d'autrefois, je revois mon pays à travers le cristal de mon cerveau d'enfant et je sens que je l'aime éperdument ce petit pays de chez nous — à ma façon. Je revois la charrette bâchée de blanc qui roulait un matin d'hiver dans la rue blanche, un chien noir trépidant dans ses roues; un pont en dos d'âne dans un sous-bois ombreux et schisteux grouillant de salamandres; les circulations à cheval sur un

râteau dans les éteules, parmi la gloire rouge du couchant; une aube inoubliable et indescriptible — souvenir de souvenir! — que j'entrevis dans le brouillard un matin où je cueillais des champignons mouillés de rosée; la neige sur les toits fumants et garnis de joubarbes; les bois mystérieux et sonores où les insectes vibraient sur les ruisseaux pleins de truites; des éclairs de chaleur qui m'évoquèrent, un soir, les magies nocturnes des pôles; les arbres de la drève, dans lesquels, en décembre, le soleil s'empêtrait avant de disparaître; le vivant poème des fleurs condruziennes, colorées, vertueuses, odorantes, symboliques; le vivant poème des insectes, bijoux qui remuent et lutteurs homériques; le vivant poème des eaux qui scintillent, chantent, grondent; le vivant poème des terres rousses et généreuses; des pierres des maisons; des minerais des outils; les arbres de légendes de Franc-Warêt; les moulins à vent de Hesbaye; la Meuse et ses îles, et ses ajoncs, et ses nénuphars; la grotte de Goyet; les rochers de Marche-les-Dames; les ruines de Beaufort; le château de Modave et celui de Landenne-sur-Meuse, et leurs jets d'eau, bouquets vivants comme dans les féeries; le bois sournois — délicieusement — avec ses bruits insolites au printemps; le bois somptueux, musical et chaudement parfumé en été; le bois tragique et pensif en automne; le bois minéral : marbre, métaux et pierres précieuses en hiver... Toutes les images qu'il m'a été donné de voir et qui composent le visage de mon pays...

J'entends encore la chanson suave qui berça mes jeunes années et dont je berçai plus tard ma petiote : « Naunez, naunez, popo loget... » (Dormez, dormez, mon poupon); le rossignol qui modula les détresses de mon adolescence; un cor — sur une barquette filant au fil de l'eau, entre les ajoncs; l'air qu'un vieux joueur de cornemuse souffla mélancoliquement devant ma porte un matin pluvieux (je le suivis jusqu'au village voisin, sans manger, sans m'inquiéter de la bruine qui à la longue me mouilla jusqu'aux

os!); les concerts des oiseaux de Siroux, de Foresse et de tous les bois de chez nous; les appels narquois ou angoissants des hiboux; les rainettes dans l'étang, derrière notre maison; les cris étranges d'oies sauvages qui passèrent, invisibles, par-dessus le village, une nuit de Toussaint; la pomme qui sifflotte en bavant sur le couvercle du poêle; la chanson de la bouilloire et celle du vent — sous la porte; les airs inédits que j'ai murmurés aux jours mauvais; les chants appris à l'école : « Du haut du beffroi dominant la Flandre... »; les cloches mélancoliques ou gaies des églises de la Meuse; la musique naïve que j'adaptai à des vers de Van Hasselt; la musique de mes vieux vers que j'écrivais en chantant; tous les airs, tous les accords qui, pour moi, composent le chant national de mon Pays...

Les beaux livres que j'ai lus étant tout petit! Mes prix dorés : X. de Maistre, Andersen... J'ai oublié bien des titres et bien des auteurs, mais les narrations et les images sont toujours dans ma mémoire. Mes livres de lecture et tous mes livres scolaires, du reste : je trouvais dans l'un des vers de Hugo ou une description de Theuriet; dans l'autre, on me disait que la terre était ronde et qu'elle roulait dans l'espace, que les étoiles étaient des soleils et qu'il y avait ainsi des millions de mondes dans le bleu de l'infini — bon Dieu! j'en ai encore le vertige! L'autre me conseillait de rester bon parmi les méchants... Les paysages suisses du « Magasin pittoresque »; l'image d'un volcan dans un volume de géologie; je restais là, le nez sur les piteuses gravures, évoquant la neige, les aubes, les crépuscules — les lueurs palpitantes et les laves roses. Mon petit cerveau devint insatiable: il fut à lui seul le meilleur des mondes que je connus, un monde ambulant et vaste comme un astre, malgré sa boîte d'os, puisque ses rayons me permettaient de sonder l'infini... Vous faites partie de mon pays, livres de chez nous, de France et d'ailleurs — et du Nord surtout! — livres bien-aimés que j'ai lus avec mysticisme lorsque tout m'était surprise et miracle...

Je sens encore le parfum de cette rose de Dijon que je cueillis au jardin de mon ami! Et la lavande qui embaumait les armoires de grand' mère; le bouquet de violettes de cette chère âme qui passa; les reines des prés, les résédas, les giroflées, les bouillons blancs, les aspérules, les muguets, fleurs des jardins, des champs, des bois, des eaux, fleurs qu'on met à sa boutonnière dont on couronne les communiantes et les petites filles qui font les princesses les jours de distribution des prix; fleurs dont on couvre les morts, vous sentez bon, vous êtes l'âme odorante de mon Pays...

Et puis j'ai mangé la sève de sa terre : la laitue que j'avais semée moi-même, les alises, les mûres, les prunelles; les nèfles, les fraises, tous les fruits de chez nous; des feuilles, des écorces, des bourgeons, des fleurs, des tiges... Nos appétits d'enfants trouvaient des délices nouvelles à chaque coin du bois! Nous sommes des dévorants insatiables et ingrats. Nos vieux pères des forêts étaient plus respectueux que nous : ils adoraient la terre nourricière et magnifique. Nous sommes punis, du reste : la science découvre chaque jour un crime nouveau — que nous commettons depuis des millénaires.

Oui, vous me fûtes maternelle, terre de chez nous. Jamais aucun être humain ne m'a laissé le bonheur total que vous m'avez donné de tout temps — parce que les hommes n'ont pas votre désintéressement et votre pérennité.

Je vous aime, ô, mon Pays. Est-ce que parmi ceux qui m'ont jugé se trouve un homme qui vous ait aimé comme moi? Mais je sens aussi que je pourrais m'en aller un jour, mes hardes et mes livres à mon dos, vers un autre coin de la terre, chercher des images, des musiques, des merveilles, des parfums, des fruits — sans regret, parce que, petit coin qui m'avez vu naître, je ne vous ai jamais demandé autre chose et que je pourrais retrouver ailleurs tout ce que vous m'avez donné.

AU JARDIN

Je jardine un peu, à la douce, non pas que le travai manuel me répugne, mais mon cerveau est plus actif que mes mains. Et, ce matin encore, tout m'émerveille : cette coccinelle incrustée dans l'écorce d'un cerisier, les va-et-vient affairés des fourmis, cette abeille qui agite l'ombrelle d'un liseron, ce crapaud aux yeux stupides que je découvre sous un tabac, les notes de l'après-pluie dans le crépuscule vert du sureau, la rhubarbe qui, il y a un mois encore, croissait et se dépliait à vue d'œil sous l'ondée, ce limaçon qui ressemble à un bonbon. Il paraît que chaque plante a son insecte et que, chose miraculeuse! la nature a habillé la bête de la couleur du végétal. On explique cela par l'influence des milieux, je crois. Je suis un ignorant, je n'ai pas beaucoup lu et je m'effraie souvent d'avoir délaissé mes outils pour prendre une plume. Je suis resté près de la nature et je crois qu'un philosophe me classerait dans les panthéistes. Je ne sais pas trop bien ce que tout cela veut dire. Est-ce que la nature, en habillant ainsi l'insecte, n'a pas voulu signifier aux hommes qu'ils ne pouvaient pas le détruire puisqu'elle le soustrait aux yeux des méchants « rois de la création » ?

La terre est le plus beau des livres, le plus beau des musées, la plus belle des conférences, le plus beau des théâtres. Je ne conçois pas qu'on puisse être inattentif aux mille petits miracles, aux mille petites tragédies qui se passent dans une laitue, sous une motte de terre,

dans une toile d'araignée. Des vies innombrables et insoupçonnées ont choisi un jardin comme univers. La fourmi qui trotte jusqu'au sommet d'un arbre a fait un long voyage. L'éphémère, qui meurt quarante-huit ou septante-deux heures après sa naissance, a vécu toute une existence et, courageusement, pond avant de rentrer dans l'inconnu éternellement fécond ou d'entrer dans le néant. La phalène, qui vient de se brûler à la flamme magnétique de la lampe songe aussi à faire de la vie dans les tortures de l'agonie. Une petite langue verte sort de cette tige de tabac dévorée jusqu'au cœur par les limaces. J'ai vu, au cours de mes excursions religieuses au pays wallon des miracles de végétation. Un arbre croissait au flanc d'un rocher tout à fait nu, des graminées entre les pierres d'une écluse! L'autre jour, dans le Condroz, je rencontre, à deux kilomètres de tout ruisseau et de tout puits, la bouche d'un drain. Des joncs avaient crû là! Hasard, me direz-vous. Les semences portées sur les ailes du vent sont tombées sur la campagne et quelques-unes dans l'eau. Instinct, dis-je. Est-ce que la biologie végétale ne nous prouvera pas plus tard que la plante a des sens que nous ignorons aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit, la nature nous donne une belle leçon d'héroïsme et d'optimisme. Tout veut vivre: plante, animal. Le minéral aussi, sans doute. L'homme seul, celui qui a asservi les autres êtres, l'homme seul songe au suicide. Et cependant le bonheur est en nous; il nous suffit de darder nos sens vers lui pour le percevoir. La taupe, qui est à nos yeux un des être les plus déshérités de la terre, doit le connaître lorsqu'elle sombre dans les voluptés de l'amour.

Ce matin encore, je suis heureux parce que j'ai des yeux, un nez, une bouche, des oreilles. La plus belle des toiles ne vaudra jamais le plus minable des coins de la nature emprisonné dans le cadre d'une fenêtre. (Car nos yeux sont imparfaits: nous devons encadrer ce que nous voulons bien voir.)

Qui dira le poème des parfums? La lavande évoque le linge frais et les vieilles mamans; la violette, les printemps d'amour de l'adolescence; la reine des prés, les sous-bois humides; la marjolaine, les dîners mémorables qu'on dégustait tout une après-midi, en manches de chemise, sous une tonnelle; la verveine, le réséda, l'héliotrope, une femme aimée. Je me souviens d'avoir respiré un jour une gloire de Dijon; mon nez ne s'était jamais trouvé à une pareille fête!

Qui dira le goût paradisiaque de la framboise, de la fraise, de la pêche et du champignon?

Seuls, les grands artistes ont atteint à la suavité de la chanson des oiseaux, des cloches, du vent dans les arbres et des mille petits riens musicaux qui chantent dans ce matin clair et qui sont faits du claquement des sabots de cette vieille, du béguètement d'une chèvre, du sifflet d'un merle, de la sixième heure qui sonne au clocher, du bourdonnement d'une abeille, du fruit gâté qui tombe, d'une barrière qui grince, du tic-tac de ma pendule, de la sonnette du voisin, du bourdonnement d'une batteuse...

Et c'est pourquoi je me surprends parfois à pleurer comme une grande bête en remuant la terre de chez nous, qui chante, qui est belle, qui est bonne et qui sent bon.

LA GROTTE DE GOYET

Samson: un pays d'arbres, de ponticules — en dos d'âne ou horizontaux — de maisons roses, de calcaires bleus, de ruines lichennées. Là-haut se trouvait le château fort bâti autrefois par Auberon, fils de Clodion-le-Chevelu. Quarante-quatre tonneaux et deux cent cinquante sacs de poudre le brisèrent. Il chut par pans dans la vallée. Fragilité des choses humaines!

Mais ce n'est pas lui que je viens de voir. Le Samson bavarde contre les vannes et coule sous les tapisseries de renoncules, les chevelures des algues, sous les bouleaux, les maisons, les chemins, les moulins, les scieries, la fabrique de couleurs. Il est l'âme et le pain du pays. Des femmes rincent leur linge sur la dernière marche d'un escalier, au pignon de la maison. On a crucifié un épouvantail dans un champ de blé. Des hirondelles qui nichent au flanc des rochers mosans rasent l'eau pleine de truites, sous les bouleaux pleins d'oiseaux. On entrevoit, par entre les arbres, des rocs inexpugnables, troués, ornés de frontons, couverts de mousses rouillées, d'orpins roses, de géraniums pourpres, d'herbes rousses, de chélidoines...

Je m'arrête tous les dix pas, les yeux gourmands. J'évoque les pieux brigands d'alors, les dames blanches aux chapeaux pointus, les manants aux défroques carnavalesques, les moines jouflus, les chiens aux noms pleins de con-

sonnes, les loups aux yeux de rubis, les équipages sonores, les sièges, les exécutions, les mille images et les mille misères de la féodalité. Je voudrais un peu de neige là-dessus — et un air de cor.

Mais je vais plus loin, au pays de nos vieux pères les hommes des cavernes, à Goyet M. A. Rutot y découvrit un type célèbre dans la préhistoire.

Je pénètre enfin dans la grotte. Mon guide s'est muni d'un minable rat de cave. Des reflets bleuâtres, puis violâtres, furtivement, courent sur les parois de pierre ponce. Une racine de lierre, comme un serpent, s'est insérée dans une fissure. Je pousse des exclamations que les couloirs sonores multiplient. Les menues et innombrables gouttes d'eau ont constitué des choses indescriptibles : des cascades gelées, des dentelles, des chancres, des champignons, des mâchoires, des aiguilles, des cornes, des draperies, des pâtisseries, des piliers sveltes et ronds en forme de jambe humaine, des cierges, des rosées cristallisées, des bêtes molles pétrifiées, des orfèvreries incohérentes, des cornets à glace...

Je revis à l'époque où cette caverne a abrité nos pères. Pauvres pères, ce qu'ils ont fait de nous et comment! Je demande à mon guide d'éteindre la lumière. Nuit et Silence! Choses qu'hier j'ignorais encore! Nuit et Silence! La mort! C'est plein de majesté et d'horreur! On est aveugle et sourd. La prodigieuse masse de la caverne me pèse sur le dos. Oui, vraiment, la Nuit et le Silence viennent de m'être révélés. J'en ai assez : je prie mon guide de rallumer le rat de cave. Ici on doit se tordre comme une couleuvre, là ramper sur les genoux : vous posez les mains dans une flaque d'eau, elles glissent sur la derle. On se laisse tomber dans un petit puits, on se hisse dans une niche. Ici se trouve le « bénitier », à mi-hauteur de l'ogive rugueuse : il est toujours plein d'eau. L'eau, capricieuse et têtue, use au lieu de construire. Là, c'est le « confessionnal » ajouré; plus loin le « lion »,

fauve de pierre qui semble dormir sur son flanc. Mon cerveau trotte : je crois voir un ours au bout du couloir. Il faut se coucher de nouveau. Les stalactites percent mon chapeau et me trouent les côtes, les stalagmites me heurtent les coudes et me déchirent les mains.

De nouveau, j'imagine la fuite du Goyetien aux mains et aux pieds agiles et calleux, au corps flexible, aux yeux de nyctalope — poursuivi par l'ennemi, homme ou bête. Là, on a retrouvé les squelettes d'un ours et de ses deux petits ; plus loin un avant-bras humain incrusté d'un poignard de silex.

Remontons-nous ? Descendons-nous ? Allons-nous vers le sud ? vers le nord ? Mystère. Enfin l'ouverture, par à travers la grille, apporte des lueurs vertes de vitrail. De nouveau, les reflets violâtres et bleuâtres courent sur la pierre ponce et sur le serpent végétal du lierre.

Nous sortons. J'emporte dans mes mains hiératiques quelques vieux os et une demi-dent aussi durs que la pierre que nous quittons...

NUIT DE NOËL

Bim! Baw!...

Il neige et c'est Noël. La petite cloche qu'on dirait d'argent fait bim!... La grosse cloche, qui est de bronze, fait baw!... gravement. Et la terre, pour recevoir le petit Jésus, a mis sa robe de lin.

L'église semble un bloc de gel où s'incrustent les rubis de ses vitraux éclairés. Sa perruque de lierre, aux argents vieux, se poudre d'argent neuf. Le clocher prend des airs d'une échauguette en poivrière, une nuit de Noël, au temps de Madame sainte Begge. Les arbres du chemin sont peints à l'encre de Chine, les buissons sont crayonnés au fusain, les buis du cimetière ont mis de la poudre de riz et des capuches de ruret, et les houx sont des arborisations de nacre avec des pois de pourpre. Le ciel, où le Bon Dieu, tantôt déplumait un grand oiseau venu des pays du Nord, est maintenant d'un rouge de cuivre, comme un chaudron. C'est une belle image d'ailleurs, de très loin. Il doit y avoir quelque part un rouge-gorge sur l'appui d'une fenêtre, une cigogne sur une cheminée et une étoile nouvelle dans le ciel.

Et les gens viennent par les chemins blancs et durcis... Les chardons à foulon sont des bouquets de cristal. Les roseaux sont mouchetés comme des joncs à l'automne. Les gens viennent du Tramaka, des Houillères, de l'En Vigna : les sabots s'alourdissent dans la neige craquante, les lanternes vacillantes font penser à l'œil allumé de loups borgnes, qui se seraient saoulés dans un réveillon rouge...

Bim!... Baw!... Frère Jacques, sonnez les matines!...

La cloche qu'on dirait d'argent s'est tue et la cloche de bronze a des vibrations mouvantes de diapason. Son gros ventre couvert d'inscriptions s'immobilise dans le clocher médiéval...

DIMANCHE

Ce matin, je m'étais promis d'aller revoir un coin merveilleux de la vallée mosane, dans lequel, au temps bienheureux de mon enfance, je faisais vivre des personnages d'Octave Feuillet. Mais il pleut. Je ne médirai point de la pluie : elle a des musiques suaves et intraduisibles et elle crée des paysages de rêve. Les poètes l'ont chantée et, du reste, j'aime, lorsqu'il ne vente pas, de me promener sous un parapluie; c'est alors que je comprends le charme du chez-soi nomade des roulottiers. Ce dimanche matin, je suis donc resté dans ma chambre et je fume une pipe en regardant les bulles d'eau qui crèvent aux fissures de ma vieille fenêtre. Sur l'écran mouvant des vitres, les ormes de la grand'route ressemblent à des mammouths en marche.

Ma main, distraitement, caresse les livres scientifiques empilés sur ma table. Je ne suis qu'un humble journaliste qui doit parler de tout ou de rien. Je dois transcrire ce qui me passe par la tête — pensées généreuses ou plus souvent mesquines — pour gagner mon pain. Je sème ainsi ce qui m'est cher ou ce que je renie sous les yeux des lecteurs indifférents et affairés. Je n'ai pu choisir mon état : sinon, j'aurais été ouvrier de la Science.

Bien souvent, je me suis reproché ma sensibilité qui me rend idolâtre de tout et disperse mes misérables facultés intellectuelles. J'aime toutes les sciences, poétiquement : la physique qui explique les couleurs; la chimie qui crée les

cristaux ; la botanique pittoresque, parfumée, miraculeuse ; la géologie pleine de feux, de pierres et de terres colorées ; l'effrayante mécanique céleste ; l'entomologie, poèmes des noces héroïques des tout petits ; la biologie, la science par excellence, celle qui devinera l'énigme de la vie, qui tuera le grand cauchemar, qui permettra aux hommes de travailler sans peur et qui leur assurera le bonheur.

S'il m'avait été donné de manier une langue sonore et souveraine, j'aurais chanté la géographie céleste : la lune avec ses arêtes et ses dartres ; les éclipses transformant les astres en boules ignées et chevelues, en oiseaux ou fleurs horrifiques, imprégnant la terre de couleurs cataclysmiques ; les éruptions gazeuses en forme de plumes ou de corolles ; Mars craquelée, le chapeau estival de Saturne ; Orion la Belle, chair lumineuse ; les bijoux de rubis, d'émeraude ou de neige des étoiles. J'aurais chanté les monstres apocalyptiques, les forêts d'herbe et les maelstroems des vieux âges ; la pauvre bête humaine d'autrefois qui avait souffert du froid et de la peur durant des millénaires et qui était notre père, notre sang — c'est à elle que nous devons notre science et notre confort. J'aurais chanté les arborescences rouges ou bleues de la physiologie, l'amibe jolie et mystérieuse, les courbes vertigineuses de la géométrie, les minuscules horreurs vivantes qui effrayeraient un Wells et qui tout à coup surgissent au bout d'un microscope...

La Science et la Poésie sont sœurs. L'Art, cette extériorisation du foyer cérébral allumé par de fugaces éclairs, l'Art a passé dans les mains malheureusement habiles des dégénérés et des malades. Deux jeunes poètes sont venus me dire bonjour il y a une semaine. Je leur ai conseillé de ne plus lire les petites revues hétérogènes et névrosiques et de tenir en défiance les « types » et les épileptiques. J'ai pris dans ma bibliothèque, sans plus de commentaires, la « Multiple Splendeur », et je leur ai clamé des vers du Titan. Je les ai conjurés de se hisser

jusqu'à la grande Littérature, et j'ai bien vu, hélas! qu'ils reculaient devant l'effort. Qu'ils me pardonnent, mais je suis immensément heureux, moi, l'autodidacte, d'avoir grimpé jusqu'aux sommets, non pas pour créer, mais pour comprendre, tout simplement...

L'Art scientifique sera l'œuvre de demain. Les savants chanteront l'hosanna de la Vie lumineuse; les laboratoires seront des églises, les découvertes des poèmes...

Je songe en ce matin pluvieux au vers du Père:

Et nous croyons déjà ce que d'autres sauront.

Lorsque ces autres sauront, ce sera l'Eden — insuffisant, éphémère —, car les insatiables dieux humains auront de nouvelles faims à étourdir...

NOSTALGIES

Un ami est venu passer quelques jours chez moi. Nos pensées suivent côte à côte le même chemin; c'est pourquoi j'appelle cet ami: mon frère. Les liens de l'esprit sont plus solides et plus durables que les liens de la chair et du sang, à moins que les souffrances des vôtres ne viennent réveiller l'amour originel que vous éprouvez pour eux. L'amitié n'est possible qu'entre des êtres qui ont une pensée unique, qui peut être, certes, l'objet d'un travail différent, qui peut être aussi diversement exprimée, mais qui tend vers le même idéal. C'est pourquoi l'on n'a que deux ou trois amis en sa vie — et qu'on les aime tant! On court chez eux s'informer de leur travail pour s'assurer qu'ils sont restés les mêmes — c'est-à-dire les siens — qu'on est toujours d'accord, et les faire jouir des nouvelles productions qu'on a données soi-même en songeant à eux, en voulant se grandir à leurs yeux. L'amitié n'est-elle pas une admiration mutuelle? Je crois qu'on n'aime vraiment que ceux dans lesquels on se retrouve.

Je suis un silencieux. Je n'aime pas la conversation et moins encore la discussion. On discute avec des livres et on finit par les rejeter. Avec ce frère, je n'ai jamais eu le moindre conflit. Et nous nous sommes aimés durant plusieurs jours, en silence.

Hier, nous voyagions sur la Meuse. Le soir était doux. Les collines bleuissaient et seules les têtes des grands arbres, caressées encore par le soleil, étaient d'un vert transparent. Nous

regardions les reflets métalliques du sillage que le bateau à vapeur traçait sur le fleuve. C'était une féerie: l'eau ressemblait à du bronze en fusion sous le soleil. Là-bas, l'astre grimpait la colline. Le spectacle était émouvant et presque indescriptible. Notre pauvre vocabulaire, notre langue rebelle, et aussi, avouons-le, l'inexprimable qui nous trouble en ces heures religieuses, ne nous permettent pas de parler ou d'écrire avec clarté et fidélité. Oui, les couleurs et les mots spirituels nous font vraiment défaut en ces moments uniques de la vie.

Je rappelai à mon ami quelle dut être la frayeur de l'homme en présence des spectacles sublimes de la nature avant que la science l'eût rassuré. On s'explique aisément les panthéismes anciens qui ont leur grandeur. Les vieilles religions sont plus belles que nos cultes, devenus mesquins, depuis qu'ils ont passé par le creuset de l'exégèse et les mains simoniaques d'adroits chie-en-lit.

Le soleil n'était plus qu'une braise derrière les arbres et les cheminées. La légende égyptienne nous revint à l'esprit. Le malheureux Osiris allait mourir. Isis sa femme pâle, le ressusciterait et, le lendemain, Horus victorieusement apparaîtrait de l'autre côté du ciel... Imperturbable pérennité de la Nature!

Mon ami me parla des magies matinales et crépusculaires de sa Hesbaye. Là-bas, me disait-il, le spectacle changeait chaque jour: il fallait voir les aubes claires et les crépuscules fins d'avril, les aubes incendiaires et les crépuscules somptueux de l'été, les aubes fumeuses et les crépuscules tragiques de l'automne. Je lui confiai que j'avais la nostalgie de son pays et je lui reprochai de ne pas écrire ses impressions qui, notées, m'auraient fait partager ses doubles joies quotidiennes. Biologue laborieux, aux prises chaque jour avec les infiniment petits, les demi-vivants — semble-t-il — et les imperceptibles manifestations de vie de la physiologie, il est étonnamment observateur; nul détail pittoresque ne lui échappe. Les spectacles de la nature lui

gonflent l'âme et y restent, et il ne peut exprimer les poèmes qui grondent en lui que par des larmes, des serrements de mains et des baisers. Mon ami sera un savant dont mon pays s'honorera un jour, mais il n'écrira jamais un livre, plein d'ingénieuses images, sur les fugaces beautés qu'il a entrevues comme nul autre peut-être ne les entreverra.

Nous parlâmes mélancoliquement des impuissants, des ratés et des vidés. Oh! que ces deux derniers mots sont méchamment ironiques et qu'ils me font mal! J'ai rencontré quelques-uns de ces malheureux qui vivaient dans l'atmosphère supérieure de l'intelligence, bien au-dessus des hommes et des choses, que ne pouvaient expliquer leur ascension, qui passaient ainsi pour des misanthropes et qui souffraient immensément du trop-plein de leur cœur et de leur esprit. Ils avaient vu passer le dieu terrible et munifique du génie et ils n'avaient pu le retenir. L'œuvre qu'ils croyaient donner hier était très éloignée d'eux. L'heure grisante ne se représenterait plus, et pour s'étourdir, ils jouissaient du travail des autres — avec l'envie carnassière des infirmes!

Je consolai mon ami comme je pus. Certes, c'est une joie divine de créer, de trouver! Mais le créateur est-il jamais entièrement satisfait de ses œuvres? Il renie celle-ci après celle-là, il préfère sa benjamine aux autres, à moins qu'il n'ait lutté contre l'ordre des choses — jusqu'à ce que la sénilité lui vide le cerveau. Certes, c'est une belle joie de créer, mais il y a la joie de comprendre.

L'enfant qui vient de lire: « Eva est sage », et qui sait enfin qu'il s'agit d'une petite fille qui se nomme Eva, dont on affirme qu'elle est sage, a éprouvé ce bonheur! Le texte obscur, les signes hiéroglyphiques d'hier sont devenus lumineux; ils ont une signification! Cette pensée est désormais entrée dans l'enfant, elle fait partie de lui, elle est sa propriété! Les studieux et les contemplatifs éprouvent ce bonheur puéril chaque jour.

On m'avait dit: « Celui-ci est un grand penseur ». J'avais ouvert ses livres avec anxiété;

je n'avais pu les lire et ma misère intellectuelle m'avait fait pleurer. Mais le jour mémorable où je pus saisir son génie, je me sentis grandir dans ma chambre de travail, je regardai mes voisins avec orgueil — qu'ils me pardonnent — et je respirai enfin l'air tonique des sommets. C'est ainsi qu'en écrivant ces lignes, je songe avec délices au beau livre, presque inaccessible, que je lirai tout à l'heure. Lorsque les intellectuels se plaignent de leur claustration et de leur labeur, ils veulent redescendre charitablement au niveau des autres hommes, et ils mentent, car leur bonheur est à nul autre pareil!

Consolons-nous, mon pauvre ami, travaillons. J'irai vous revoir un jour au Plat-Pays. Vous me direz si vous avez enfin crocheté les portes de la Vie, vous me conterez les excursions féeriques que vous aurez faites dans les livres savants, vous me direz aussi votre lassitude... Alors, je vous citerai des phrases viriles, je vous clamerai de beaux vers qui nous retremperont pour la Bataille cérébrale que nous avons engagée. Mais nous dirons surtout notre regret de n'être pas nés plus tard et de mourir trop tôt sans avoir tout connu!....

Le Bois en Mai

Depuis quinze jours, je n'ai plus mis les pieds ici et tout est changé. Il fait doux. Une solennelle sonnerie de cloches s'effeuille dans les arbres. Il n'y a pas de soleil: la brume limite le paysage. Le vent agite la chevelure des bouleaux. Les hêtres, si circonspects il y a deux semaines encore, sont tout verts. Les sapins métalliques, au tronc cuivré, sont garnis de bougies jaunes, comme des arbres de Noël. J'en cueille une: elle sent bon les bois du Nord et les bateaux goudronnés. Les bourgeons distillent la résine, les feuilles mortes, le phosphore, et les chenilles des saules, le miel. Les troncs blancs des bouleaux évoquent un décor de féerie. Je m'assieds près d'un estoc saigneux que la hache vorace du bûcheron a dédaigné. Dans les taillis, les bouquets rouges des chênes grelottent. Un merle siffle: on croirait entendre un gamin qui muse en revenant de l'école et souffle dans ses lèvres arrondies. Un chardonneret lance son « fruitt » en passant. Loin des conifères inhospitaliers, les verdiers poussent leurs deux notes de timbre: elles ponctuent le refrain sonore d'un pinson et le grasseyement d'un nouveau venu qu'il m'est impossible d'identifier sur ses timides essais. Un choucas à tête chenue croasse; une pie lui répond, découvre son gilet blanc et part. Le vert règne en maître; verts tendres ou foncés: clématites, cornouillers, saules, bouleaux, hêtres; vert lustré des houx; vert décoratif des frênes. Et pardessus cette résurrection frémissante, les chênes

font de grands gestes noirs. Là, tout près, l'eau coule dans un gel d'anémones. Un insecte visite mon chapeau que j'ai déposé sur l'herbe: petite bête d'or, de cuivre rouge et de bronze vert. Perchée sur la fine pointe d'une graminée, une coccinelle ouvre de temps en temps l'écrin jaune de son dos et découvre les soieries qui s'y trouvent pliées. Une ondée crépite sur les feuilles qui se courbent et se redressent: on dirait des grenouilles vertes qui sautent dans les taillis, dans les callunes et les myrtilles aux grains de rubis. Soudain un rayon de soleil vrille les frondaisons. Tout de suite, les insectes bourdonnent dans le faisceau lumineux: des moucherons dansent et se mêlent comme sous les doigts d'un bonneteur. Une araignée pansue fait de l'acrobatie, suspendue aux branches basses d'un pin. De minables papillons s'attardent dans le sous-bois. Je marche sur les chemins moussus et doux. Des fleurs! Des anémones de nacre: étoiles blanches ou clochettes roses; des primevères paysannes; des pâquerettes à profusion; de savoureux narcisses couleur lait de poule; des violettes pâles et inodores; les pièces d'or des populages; le bleu déteint des cardamines; les tétins roses des sédums; les callunes moisies et boudeuses. Dans quinze jours, le bois sera plein de muguets. Dans un mois, le polygala, l'orobe, le chèvrefeuille, le sceau de Salomon, le mélampyre, le maïanthème, d'autres encore, de toutes formes et de toutes nuances, fleuriront les moindres recoins de la forêt. D'autres oiseaux nous seront revenus, malgré le déboisement. Et je songeai à des choses...

— Si j'avais choisi mon état, j'aurais été instituteur de campagne. Chaque matin, je serais parti avec mes enfants dans les champs et les bois. Je leur aurais chanté la beauté de tout ce qui nous entoure et qu'ils ne soupçonnent pas, parce qu'ils la font passer dans leur ventre, par tradition et par nécessité, hélas! Je leur aurais dit les noces miraculeuses des fleurs et les noces tragiques des insectes. La nature les aurait pris tout entiers au point de les détourner

du cinéma et du théâtre qui sont artificiels et mauvais. Ils ne l'auraient plus touchée qu'avec des doigts religieux; ils seraient devenus bons devant elle. J'aurais fait de mes petits hommes des prêtres de l'Art et de la Science. Voir et savoir, voilà le secret de la Bonté...

LES ARBRES

Une buée dorée ouate le paysage; le brouillard a décapité les arbres; des martinets poussent des cris de folie; une alouette monte au ciel, tout droit, comme une âme chrétienne : tout à l'heure j'avais cru voir un insecte sur l'écran mauve de la fenêtre ouverte. La Meuse fume comme une lessive et la vapeur envahit la vallée. L'image change à chaque minute : un peuplier d'Italie est coupé en deux par le météore et le sommet se soutient par magie. Le brouillard grimpe à l'assaut de la colline comme la fumée d'un incendie victorieux; il déferle sur tous les toits des maisons ainsi qu'une nappe liquide; il estompe le fond du parc sur lequel les arbres plus proches se décalquent minutieusement. Des fumées bleues ou rousses filent en se tordant ou s'exhalent par bouffées des cheminées des maisons. L'image change de nouveau : le paysage semble coupé à mi-hauteur comme à un lever de rideau. C'en est un! Le fleuve est vaincu par l'astre. Celui-ci attire le brouillard, le déploie comme une mousseline — le flou règne durant dix minutes, — le suspend et souffle dessus. Il est vraiment le maître : il dore les blés, verdit les arbres, bleuit le ciel, fait se plomber le fleuve, briller les herbes et les fleurs, et chanter tous les oiseaux, en chœur!

Je suis ému et dépaysé de voir de l'or et du feu là où l'astre ne reste que la première heure du jour. A mes pieds, un papillon pompe, au rythme de ses ailes d'écorce, le suc d'un pavot rose. Ebloui par la clarté de l'aube, je sens un poème panthéiste gronder en moi. Il s'adresse aux ormes de la levée qui virent passer mes

pères et qui verront passer mes enfants — et à tous les arbres!

Arbres! ogives et chapiteaux des cathédrales; maisons des oiseaux ; arbres-paratonnerres ; arbres purificateurs; arbres-parapluies; arbres-ruches; arbres nourriciers; arbres huileux; arbres parfumés ; arbres industriels ; arbres pharmaceutiques; arbres chanteurs — tuyaux d'orgues —; arbres marqués d'initiales; arbres des cimetières — thuias amers, ifs en pagode —; arbres des druides; arbres sorciers; arbres nains que les Japonais cultivent dans des pots; arbres où nichent les Notre-Dame; archivieux arbres du Namurois; arbres de Soignes et de Fontainebleau; des forêts vierges, des forêts originelles et des forêts souterraines; arbres des églises et des chapelles de Belgique; et des bondieux aux carrefours; arbres des dryades et des sylvains; arbres des jardins d'Espagne, d'Italie, du Japon, de Versailles, d'Ispahan; arbres de Loti et de Myriam Harry; chêne de Charlemagne; pommier de Newton ; saule de Verhaeren ; arbres de Noël; arbres de Jessé; arbres de Ruysdael; oliviers de Jésus et de Fernand Mazade; chêne-chapelle de Normandie; arbre solitaire du Vésuve; sapin des Alpes; châtaignier des cent-chevaux; arbres d'Ardenne et de Campine, et des grand'routes hesbignonnes...

Bois des quenouilles, des rouets, des violons, des solives; des croix funéraires, des sifflets et des clifoires, des chevaux de bois, des chalets du Nord et de la Suisse, des isbas, des manches d'outils, de la croix de Jésus, des potences et des cangues chinoises, du chariot du petit-fant, du bâton du vieillard et du traîne-misère, de l'arche de Noé, de la barquette du passeur d'eau, du banc de l'hospice et du banc des amoureux, au pignon de la maison le soir; des ponticules, des sabots, de la règle du magister, des jouets, des râteaux, des chariots, des portes et des verroux, des pipes, des âtres, des berceaux et des cercueils...

Ah! si j'avais été poète! Mais, hélas! je ne suis qu'un minable prosateur.

Un Coucher de Soleil

Que suis-je venu faire au Plat-Pays? L'an dernier à pareille date, je montai vers la plaine. Je la trouvai morne, sans flore, sans intérêt. Mais on m'y fit de la musique, de la grande, dont j'étais sevré depuis longtemps. Bach, Beethoven, Grieg, musique pernicieuse, qui mord et déshabille, qui rend naïf, communicatif, bête. Oh! le mauvais art qui terrasse les cœurs faibles! Et cette année, lorsque la date fut là, mécaniquement, je revins vers ces images qui emplissaient mes yeux et ces musiques qui chantaient dans mon crâne. Les attirances avaient été plus fortes que moi : j'accourais m'inoculer le poison.

Du point où je me trouve, on peut voir, par un temps clair, quatorze clochers qui, à l'heure des messes, de midi et de l'angélus, chantent sur les terres. Dans mon pays de montagnes, ce coucher ne dure que quelques minutes. On m'a dit qu'ici le soleil s'attarde une demi-heure sur l'horizon et embrase trois ou quatre villages avant de s'en aller. Les arbres verts se dessinent sur un fond rouge. Plus haut, des nuages noirs forment une montagne. Soudain un faisceau d'or la troue, bouge et caresse un hameau. Le contour occidenté de la « montagne » se couvre de neige. Le fanal bouge encore et darde son faisceau vers l'ouest. La « montagne » prend la forme d'un dôme byzantin, puis elle s'aplatit... Le large rayon sort du sommet, verticalement. Une cascade de pourpre et d'or jaillit des « rochers », les crêtes s'illuminent et le paysage aérien tout entier s'orne d'un nimbe furtif.

Deux silhouettes humaines surgissent entre les arbres. J'ouvre démesurément les yeux. Entre les derniers ormes visibles de la levée et le clocher svelte et ajouré, le ciel se transforme en un lac rouge: quelques lignes plus pâles y font des vagues. La montagne de tantôt se change en forêt, le soleil invisible en incendie le sommet. Les buissons et les arbres de la route sont ceux du « lac ». L' « eau » se colore du reflet du bois, semble-t-il. Je me suis mis debout et, les yeux dardés vers le phénomène, je marche, je marche, religieux et fou! Je sens que je vais entrer dans l'eau dès que je me trouverai au bout du chemin — dans cette eau illusoire qui se trouve à des dizaines de kilomètres dans les nuages. Je suis sur la route: le mirage dure; seulement le lac s'éloigne de toute l'étendue de la plaine visible.

Il finit là-bas où se trouve la forêt nuageuse. Des maisons se dessinent sur les rives. Soudain une grosse boule rouge descend lentement dans l'« eau » et se brise sur les toits des maisons. Celle-là, humble chaumine hesbignonne, devient une mosquée lumineuse. De menus nuages strient le dôme qui finit par s'écrouler. Il roule au pignon de la demeure.

La boule descend et s'avance; elle s'aplatit, elle scintille; elle devient un cône entre deux maisons; elle s'en va en lançant un dernier rayon, son adieu quotidien, lorsqu'il fait clair. Le lac se rétrécit, il auréole le village, il se rétrécit encore. La forêt illusoire semble y descendre en bleuissant. Le lac disparaît, il redevient un nuage. Là-haut, le ciel se dore, puis verdit. Dans le clocher à jour, la clochette ressemble à un crapaud.

On me dit que le ciel a ainsi chaque matin et chaque soir des splendeurs nouvelles. La morne plaine sans flore et sans intérêt se magnifie à l'aube et au crépuscule. Je l'aime ardemment, je voudrais y vivre!

La Grotte de Ramioul

Il pleut. Malgré l'eau et la bourrasque, je suis joyeux de piétiner de la vraie terre qui me rappelle la terre rousse et généreuse de mon pays, et je songe, en longeant la Meuse, grossie et grondante, que le vrai bonheur consiste à être palefrenier au château de Chokier, car, de là-haut, le paysage doit être beau comme une belle image! On m'attend: déjà la nuit tombe avec la pluie. Qu'importe? puisque nous allons nous enterrer durant une heure. Nous voyageons sous bois, heurtant des pierres et des estocs. On glisse, on se cramponne à une branche basse ou l'on touche du bout des doigts la fine pointe d'un rameau: l'équilibre. On s'en va, les yeux aigus et les pieds hésitants. Nous sommes arrivés.

En 1911, au cours de nouvelles explorations des « Chercheurs de Wallonie », une voûte s'ouvrit dans le bois de Ramioul. Un homme pénétra sous cette voûte: il en sortit déchiré, meurtri, sali, transfiguré, comme s'il y avait découvert un dieu ou une relique flamboyante. On se mit à la tâche, fiévreusement, et l'on retira du trou: des argiles, des armes de pierre, des crânes, des tibias, des vertèbres de bêtes d'un autre âge, et la flamme menue des allumettes incendia un palais de cristal enterré depuis mille et mille ans.

Mon guide, M. A. Vandebosch, me raconte qu'au-dessus de cette grotte, on a retrouvé sept petits cadavres dont la faim sans doute éternisa

l'attitude dans ce caveau qui avait été leur demeure. Pauvres petits gosses! quelle préhistorique tragédie les a immobilisés là-haut, alors que tout a continué de vivre, de couler, de fleurir, de rayonner, jusqu'à ce que leurs frères vinssent, cent mille ans après peut-être, recueillir leurs menus ossements? On a retrouvé ici des armes et des os brûlés qu'avaient décharnés et sucés nos vieux pères des grottes. Je m'imagine leurs repas, — bouches huileuses, membres nus, troncs d'arbres sifflotant sous les lèchements des flammes ; les conciliabules gutturaux autour du Feu qui réchauffe, cuit, éclaire et protège, ce pendant que, dans la vallée, le fleuve roule ses eaux limoneuses, que des oiseaux singuliers pêchent sur les rives et les îlots, que des fauves puants rôdent dans la forêt.

La porte de fer de la grotte s'ouvre. Les poires électriques attachent leurs gouttes d'or au plafond rugueux. Nous glissons sur le limon et soudain le joyau apparaît au bout de la passerelle. Est-ce qu'on peut décrire vraiment ces capricieux et longs travaux de l'eau? Peut-on trouver les mots magiques qui donneraient une image, une petite idée de féeries encloses dans la colline de Ramioul? Comment dire les stalactites et les stalagmites constituées goutte à goutte, les bêtes de gélatine, les rosées cristallisées, les cascades pétrifiées, les coulures de verre fumé, les draperies d'argent mat, les fantômes blancs, les bonshommes de neige, les pluies gelées dans leur chute, les menus tuyaux d'orgue, les orfèvreries, les sucres, les cierges, les pâtisseries?... On est ébloui, on chancelle devant cette incohérence et cette lumière.

O surprise! Un carillon chante dans le palais que nos haleines emplissent d'une buée lumineuse: c'est mon ami, M. Vandebosch le Magicien, qui touche les « tuyaux » et il en sourd des notes grêles et claires, plus harmonieuses que celles de nos églises. Tout est musique, tout est lumière: on écoute et l'on regarde... Je me rappelle cette ténébreuse grotte de Goyet, que j'ai visitée l'an passé et où j'ai connu la Nuit

et le Silence: choses effrayantes! Ici, le palais est hospitalier et clair. La dernière note cristalline se meurt dans le couloir. Zz!...

Et j'entends une autre note, presque imperceptible, une note étouffée, un souffle de petit patracien, un froissement d'élytres : on ne sait quoi. Nous tendons l'oreille : c'est ici. L'eau têtue, au lieu de construire, a creusé une auge, elle l'a percée et elle s'en va, soupir à soupir. Où va-t-elle?

Nous descendons les passerelles, nous allons vers le fond ténébreux, plein d'humidité, d'ossements et de mystère. L' « homme des grottes » nous a précédés. Les poires lumineuses soudain nous révèlent les parois oxydées et décorées de fleurs d'os : un crâne d'ursus spelaeus y est marqué tout entier.

Dans la fosse profonde, M. Vandebosch nous présente la mâchoire d'une de ces bêtes monstrueuses et dévorantes, devant lesquelles disparaissaient les petits carnassiers de leur époque et dont les grognements et les allées et venues destructives effrayèrent nos vieux pères. Ceux-ci ont accompli ici leur œuvre de mort et de vie : ces monstres, ours des cavernes, rhinocéros à cloison osseuse, mammouths, ont été apportés à quartiers dans le trou et dévorés par la petite bête verticale qu'on devait appeler plus tard le Roi de la création.

Toute une épopée surgit de cette grotte longtemps insoupçonnée des bords de la Meuse : l'épopée humaine! Les films se succèdent : ils embrassent des dizaines de millénaires. D'où vient-elle cette brute magnifique qui, un jour, quitta les arbres où l'avaient accrochée les inondations, pour se hasarder sur les pierres, les limons et les savanes? Qu'importe? Ce que nous savons c'est que nous sommes de sa race et qu'elle a accompli des miracles. Grâce à ses ongles et à ses dents, à ses armes en bois durci au feu, à ses armes de pierre brute, à ses armes de pierre taillée, à ses armes de métal enfin, la bête velue a vaincu les éléments et les fauves et a conquis le monde terrestre. Aujourd'hui,

son cerveau effrayant, comme un fanal, bouge et scrute l'infini.

Ah! Je l'aime cette vallée de la Meuse. C'est ici que se sont écoulés le meilleur et le pire de mon existence : je l'aime pour l'un et pour l'autre. Il y a de tristes souvenirs qui sont chers. Je l'aime, parce qu'elle a caressé tous mes sens, parce que, avant de venir me perdre dans la vie tumultueuse de la cité, j'ai entendu ses oiseaux vu ses couleurs, senti ses parfums, mangé tout ce qu'elle donnait généreusement. Je l'ai parcourue dans tous les sens, y découvrant chaque jour un nouveau miracle : une fleur, un paysage, un caillou, un insecte.

C'est pourquoi je salue d'un cœur fraternel les « Chercheurs de la Wallonie » de nous avoir révélé cette grotte de Ramioul et tant d'autres cavernes, joyaux de pierre qui nous rappellent les cataclysmes géologiques et la vie prestigieuse qui régna autrefois sur ces collines où vivent aujourd'hui des ouvriers vêtus d'étoffes et chaussés de cuir — arrière-petits-fils des brutes velues et nues, aux pieds calleux, qui chassèrent l'ours et le mammouth, au temps où certaines de nos étoiles étaient rouges comme des rubis.

Je me rappelle ces lignes du grand Anglais John Ruskin : « Le paysage est le visage aimé de la patrie. Lui garder son caractère et sa beauté doit être la grande préoccupation du vrai patriote. Ce n'est pas en semant des statues qu'on récolte des hommes, c'est en respectant les pierres du pays natal. » J'ajouterai : « Et en les faisant aimer » ; ce qu'on fait M. Vandebosch et ses collègues.

LES MARTYRS

A Max Drechsel.

Dans la foule innombrable et lâche — qui les admire parfois mais ne les défend point —, perdus parmi les moutons bêlants, les martyrs érigent leur vie et leur pensée. Ils sont seuls parmi les autres, ils s'en vont, pleins d'un rêve intérieur et tenace. Qu'importent les crachats, les huées, les coups, la prison? Ils vont droit leur chemin, s'essuyant, n'écoutant point, se pansant, vers la Vérité flamboyante comme le Dieu de la Bible. Les élus ont tout quitté: la chère maison, l'épouse accueillante, les enfants rieurs pour crier: « Ma maison, c'est la terre, tous les hommes et toutes les femmes sont mes frères et mes sœurs, tous les enfants sont de petites âmes dont on peut encore faire quelque chose et sont mes enfants ». La meute enragée des demi-hommes s'est ruée sur eux.

L'épopée des élus illumine l'histoire. C'est pour eux qu'on inventa la torture: la croix, la roue, le bûcher, le gibet, l'échafaud, la prison — et les pontifes les excommunièrent. La Vérité est faite de plaies saignantes, de membres désarticulés, d'os carbonisés, et elle jaillit à travers les barreaux des cellules. Cette Vérité, toute d'images hideuses, de fumées pestilentielles, de sanglots et de râles, est un bloc de lumière qui étincelle furtivement devant les cerveaux des demi-hommes. Parfois l'un de ceux-ci, touché par la grâce, vient rejoindre le maigre troupeau des élus qui savent et osent — et marchent...

Lorsque la coupe est pleine et que la tourmente s'abat sur la terre, les aveugles voient

et les sourds entendent: les élus grandissent soudain et leur verbe est sonore comme une fanfare. L'infâme gibet devient le signe de ralliement d'une humanité, les bûchers se transforment en piédestaux, les geôles s'élargissent et deviennent des squares fleuris où l'on dresse comme un symbole de volonté l'effigie immobile des forçats et des martyrisés.

Il est trop tard, alors! Peuple, vous ne savez pas tout ce que vous avez perdu en prêtant vos mains ignorantes et parricides aux desseins des ogres apeurés. Vous avez vidé goutte à goutte les veines d'un être divin; vous avez déchiré le corps d'un porteur de flambeau; vous vous avez noué des gorges d'où jaillissait la Vérité; vous avez emprisonné des hommes qui avaient vu clair, vous les avez poussés dans les trous noirs des geôles, parce que la clarté qui rayonnait d'eux brûlait les yeux des vils. Peuple, vous vous êtes fait le complice de vos bourreaux. Serez-vous toujours les Juifs du Golgotha?

Ce soir, je suis triste à pleurer. L'un de mes vieux maîtres souffre et me l'écrit. L'autre est parti pour mourir loin d'ici. Et je suis impuissant: pauvre et inécouté! Leurs visages fanés et virils passent devant mes yeux... et je songe aux martyrs de la Science et des Idées dont j'ai appris la lugubre histoire. Je songe à vous, Abel de Frindoë, mort de misère à vingt-sept ans après vous être consumé sur des formules qu'un monsieur largement payé enseigne à l'Université. Je songe à vous, inventeur famélique qui brûlâtes votre dernière chaise pour alimenter votre four et réaliser votre rêve obstiné. A vous, ivrogne volé qui vagabondez dans les rues de Londres et dont on m'a dit vous devoir la plus merveilleuse invention de l'époque; à vous, ouvriers de génie, dont on ne parlera jamais...

Et voici que des noms et des visages surgissent aux carrefours des transformations sociales. O Jésus, pauvre et simple Homme de Galilée, qui as eu le tort de croire en un dieu tout-puissant qui t'aurait arraché des griffes des méchants, tu as prêché l'Amour, et la haine

t'a percé les mains et les pieds de clous et abreuvé de fiel. On a brandi ta croix en des gestes de malédiction et on l'a plantée sur les tombes des douze millions d'hommes qu'on vient d'assassiner! Et vous, les précurseurs du moyen âge, de quels sanglots et de quels râles est composée votre oraison funèbre! Et vous, Vanini, à qui l'on coupa la langue parce qu'elle avait proclamé quatre cents ans trop tôt ce qu'on enseigne dans les Universités! Et vous, Galilée, à qui l'on fermait le ciel parce que vous l'aviez ébranlé! Et vous, les martyrs des religions : chrétiens, huguenots, juifs, qui vous êtes sacrifiés à une chère erreur! Et vous, Jacopone de Todi, pouilleux et sublime franciscain qui hurliez vos anathèmes, accroché aux barreaux de votre cachot! Et vous, Multatuli, qui accusiez tout un pays. Et vous, Kropotkine, incurable prophète; et vous, Vera Figner, la sainte de Schlusselbourg et de la Sibérie; et vous, Jean Grave, qui écriviez vos livres délictueux en prison; et vous, Ferrer; et vous, les martyrs russes de Koutomara, qui vous ouvrîtes les veines, qui bûtent du poison, qui vous laissâtes mourir de faim; et, vous, les assassinés anonymes des jours d'émeute; et vous les proscrits sans nombre; et vous, Liebknecht, seul avec une Femme, l'Amante du peuple, seul parmi les imbéciles enragés; et vous, Jaurès, qui gêniez les meurtriers de l'Europe...

Vous serez grands dans les siècles des siècles parce que vous avez prêché l'Amour, parce que l'Amour est la Vérité et que la Vérité est invincible. On ne l'emprisonne pas entre quatre murs; elle est comme le phœnix: elle renaît de ses cendres; elle refleurit dans le sang. Seuls sont vraiment grands ceux qui ont bâti leurs piédestaux avec autre chose que des cercueils. Seuls sont vraiment forts ceux qui ne raisonnent pas toujours, qui surgissent soudain à la croisée des vieux chemins et font se ruer la foule vers des routes nouvelles. Seuls sont vraiment les maîtres ceux qui prêchent l'Amour parce que la Bonté sommeille en tout homme et que l'intelligence n'y germe pas toujours.

« Homo héroï lupus ». L'homme est un loup pour le héros. Les gestes fabuleux troublent les petits gestes coutumiers et vils de la foule; le verbe sonore et saint couvre le murmure confus des conciliabules fratricides et des commérages. La foule a beau leur jeter des pierres, les souiller de potées de crachats, les ligotter et les assassiner, les illuminés n'entendent ni ne sentent, parce qu'ils ne sont pas de leur temps!

Quand donc la foule distinguera-t-elle les Purs des impurs, les mains miséricordieuses des mains vénales et dégouttantes de son sang? Foule, vous avez retardé par vos crimes votre arrivée dans la Terre promise. Serez-vous toujours les Juifs du Golgotha?

LA FEMME

LA FEMME

A ma petite amie Léa Bouhon,
quand elle sera très, très grande.

J'ai rencontré tout à l'heure une pauvresse enceinte et je lui ai ôté mon chapeau : je saluais sa chair miraculeuse et le petit être anonyme qui germait en elle et qui deviendrait peut-être un génie ou un saint.

Et je me suis souvenu de certain bal auquel j'avais assisté l'autre jour. C'était la première fois de ma vie que je me payais pareil spectacle, croyez-moi! J'ai pu constater que bien des gens avaient oublié les Morts — qu'ils veulent venger à tout prix. Mais je ne suis pas un empêcheur de danser en rond: depuis que le monde est monde nous bâtissons sur des tombeaux. J'ai vu là-bas des femmes transfigurées par la musique et parmi elles devaient se trouver de belles statues. Combien d'hommes ignorent qu'ils vivent aux côtés d'un bloc de beauté dont ils ont fait une proie charnelle et une esclave! Elle est pourtant la Beauté vivante. Le vieux Rodin, divin pétrisseur d'argile, voyait en elle une fleur ou une urne. Est-ce que les bras arrondis en un geste de danse ou de volupté affamée ne font pas des anses au buste harmonieux? Les anciens qui vivaient dans des siècles d'art — la vie était moins compliquée de ce temps-là! — ont choisi les pierres les plus pures pour la dresser sur les autels payens et les peintres ont broyé des couleurs innommables, poussière de marbre, sang de roses, bleu d'éther, pour atteindre à la suavité de sa chair, pour nous rappeler qu'elle était

l'éternel sujet décoratif: la Beauté qui passe... Elle n'a pas souvent conscience du prestige qu'elle possède sur les plus forts d'entre nous et notre égoïsme masculin doit s'en réjouir. Je sais cependant des filles du peuple (femmes à la journée, couturières, ouvrières de fabriques) qui comme Phryné — celle que le tribunal acquitta parce qu'elle lui apparut nue — auraient pu servir de modèles à Praxitèle, le vieux créateur de déesses. La petite joueuse de flûte de Béotie devint ainsi celle devant qui s'agenouillèrent plusieurs siècles de mysticisme! Les religions iconoclastes l'ont vêtue et cloîtrée, ont sali ce grand geste de l'Amour d'où sourd la Vie et toute notre existence en a été salie. Les anathèmes des vieillards et des eunuques pèsent sur nous depuis si longtemps que jamais plus un vrai cœur grec ne battra en nos poitrines.

La Femme n'est plus la reine comme autrefois: Cléopâtre est morte et Jeanne d'Arc fut brûlée vive. Il ne faut pourtant pas se borner à chercher chez elle le miracle de chair que cachent aujourd'hui les vêtements scolastiques ou les oripeaux de la mode. Second miracle! Cette statue qui marche et qui chante a un cerveau et une âme! Si la femme est en général physiquement plus faible que l'homme, je n'y vois pas grand mal: cette infériorité n'a rien d'anatomique, elle est la conséquence du culte que les Grecs et les Romains — qui vivaient essentiellement de beauté, sous un ciel pur, entre l'horizon marin et les colonnes des temples — trouvèrent pour la rude femelle des cavernes préhistoriques, affinée dans la quiétude de la vie agricole et qui devint ainsi courtisane — et fileuse dans les siècles chrétiens. Cet être si faible a un cerveau aussi fécond que le nôtre: elle le prouvera lorsque les archaïques programmes scolaires seront réformés; elle le prouve déjà dans les Universités où, malgré la promiscuité subite des hommes, elle opère des merveilles. A côté des femmes qui ont dominé le monde par l'harmonie sculpturale de leur corps ou leurs caresses savantes — que les autres

ne s'offusquent pas de ce rapprochement: elles profaneraient leur propre nature — il y eut dans ces « petites cervelles » de grands esprits: la belle Thénao épousa, par enthousiasme sans doute, Pythagore, son vieux professeur ; voilà vingt-cinq siècles que nous lisons les vers de Sapho; Christine de Pisan nourrissait ses enfants et sa mère en écrivant des vers et des traités de sciences; Novella était si charmante qu'on la dissimulait derrière un rideau ou qu'elle apparaissait voilée lorsqu'elle donnait le cours de droit à l'Université de Bologne... La Ballade des Dames du temps jadis... Je me souviens de cette grande Française au visage ascétique pour qui l'un de mes amis, qui vivait dans les cornues, professait un véritable amour. Je me souviens surtout de cette jeune étudiante qui vient de se suicider: suicide intellectuel — elle était bien équilibrée — dû aux philosophes pessimistes de l'Allemagne et peut-être à ce diabolique « Disciple » de Bourget, qui fait tant de ravages parmi nos jeunes gens et qu'on devrait interdire à l'égal des livres « sales » — drame étrange, incroyable, précédé de calculs savants sur la nature et la durée de l'anéantissement, d'un testament philosophique; page d'héroïsme, geste admirable de logique — que je réprouve parce que j'estime que le plus grand des héroïsmes est de vivre jusqu'au bout. Mais combien parmi nous — les forts, les théoriciens — auraient été logiques jusqu'au suicide, comme cette jeune martyre du Pessimisme contemporain? Qu'elle repose en paix.

Oui, la Femme a un cerveau et elle a un cœur surtout. La sollicitude que nous éprouvons pour elle — vestige du culte dont elle jouissait aux siècles que j'évoquais tout à l'heure — en a fait un être intérieur. Oh! je sais qu'on dit qu'elle est coquette, frivole, sournoise: c'est à nous qu'en est la faute. Nous lui avons laissé trop de loisirs, nous l'avons mal dirigée, nous ne lui avons pas assez souvent rappelé la grandeur de l'apostolat qu'elle peut et doit exercer au sein de la famille et de la société. Je lui

pardonne de tout cœur, parce qu'un jour elle m'a donné une rose avec un sourire ou fait un peu de musique. La musique voilà l'élément de la femme — il l'attire comme la lumière les papillons nocturnes — parce que cet art, si pernicieux, déshabille psychologiquement, vous révèle tel que vous êtes, vous fait vibrer de caresses le bout des doigts, vous fait chercher quelqu'un à aimer autour de vous. Que ce fût une entraînante mazurka de Ganne, une voluptueuse élégie de Massenet ou simplement une pieuse et lointaine évocation de Grieg, ce pendant que les hommes étaient restés froids autour d'elle, la femme qui venait de faire jaillir la fugace beauté de ses doigts magiques, avait le visage décomposé comme celui d'un malade. Dans le domaine du cœur, les crimes et les suicides féminins sont incalculables. Leur bonté rayonne sur nous les hommes qui avons trop le souci de l'or et des grades sociaux. Si la femme nous précédait dans la disparition de la race, notre laide existence ne serait plus qu'une boucherie sans merci.

Ce sera le regret de toute ma vie de n'avoir pas eu de sœur: je sais que j'ai perdu ainsi des trésors de sensibilité et de charité. Qu'on relise Séverine, Selma Lagerloef, Jean Bertheroy, Myriam Harry, et qu'on prétende encore que les hommes aient écrit des pages plus miséricordieuses, plus senties ou plus fraîches.

Je me rappelle l'Eve verhaerenienne qui, en passant devant la porte accueillante du paradis terrestre, après avoir pressenti les douleurs physiques et les angoisses de la maternité, détourne la tête et poursuit son chemin vers la Vie. C'est ceci que je voulais vous rappeler aujourd'hui, mes sœurs, Vous n'êtes pas simplement des statues de marbre, des décors comme les plantes et les oiseaux sacrés des Egyptiens ou les colonnes des Grecs, ou les fleurs des gothiques, ou les arbres de nos forêts. Vous possédez ce que n'ont point ces belles choses. Pardonnez-nous de vous avoir arrachées des autels, de songer moins à votre valeur ornementale.

Soyez nos sœurs: regardez la vie en face, bravement; et dites-vous, sans trop vous inquiéter des codes et des catéchismes: « Nous sommes la race; nous sommes les mères des hommes, nous devons les faire beaux et bons comme nous; nous disputerons leur existence à leurs frères-loups, les ogres sociaux; et pour inquiéter ceux-ci, rappelons-leur que nous avons un cœur, que tout comprendre c'est tout pardonner; réhabilitons le monde occidental. Rappelons-nous que nous avons un cerveau et que personne parmi eux ne possède notre magie pour élever le fruit de nos entrailles: ni notre grâce pour faire un geste de miséricorde... »

Est-ce que les belles statues dansantes que j'ai vues l'autre jour ont songé à leur Devoir?...

LES PASSANTS

LES PASSANTS

A Paul Brien.

Le nez au vent, la pipe aux dents, la canne accrochée au poignet, je m'en vais, seul, tout seul, comme mon nom. Les quais sont déserts. Un couple furtif se hâte entre les arbres noirs et les réverbères clignotants. La nuit soudain s'illumine: un tramway, un auto. Il y a des flaques rouges ou jaunes sur le trottoir, sur l'asphalte, sur les façades, sur les rails. Puis c'est le silence et l'ombre. Il bruine. Des lumières, petites choses vivantes dans le noir, palpitent sur les collines: par un soir clair, on les confond avec les étoiles, qui sont des soleils! Le fleuve lui-même est couvert d'or et de hautes maisons s'y allongent comme des églises de verre. La grande ville doit être bien petite dans son tournoiement à travers les espaces froids et ténébreux de l'univers: un sillage à peine lumineux, un éclair presque imperceptible, un rien!

Voici des passants: un vieillard frileux et bancal, le dos rond; une jeune dame affairée; un ivrogne hoquetant. Je songe aux heures mauvaises, passées et à venir. Je songe surtout à l'enfer russe, je songe à des visages chers, à des lèvres baisées, à des amis qui luttent avec les chiffres et les mystères de la science pour la plus grande gloire de notre misérable cerveau humain et de notre pays. Au fur et à mesure que je me rapproche du centre de la ville, je me sens petit à mon tour, perdu, fragile: je sens que je ne suis presque rien dans le tumulte nocturne. Quatre fois par jour, de mon

pas stoïque et vainqueur de campagnard qui pense en marchant, je fais ce long chemin. En ai-je rencontré des passants! Visages soucieux des hommes, visages lumineux des femmes, visages ridés des vieillards, visages blancs des malades, visage hideux d'un monstre dont le masque me hante. Le pauvre homme! a-t-il jamais connu la douceur d'un vrai, d'un bon baiser qu'on n'a pas payé? Des passants? J'en vois un millier chaque jour et mes yeux les interrogent. Qui sont-ils? A quoi pensent-ils?

Ce monsieur? Un juge peut-être qui a emmuré quelques centaines de malheureux malfaisants et qui ira dormir tranquille, auprès de sa femme, après que se seront tendues vers lui les bouches fraîches de ses enfants... Ou bien un tripoteur dont le visage serein ment: songerait-il au canon froid du pistolet qui l'anéantira tout à l'heure ou à l'eau glacée qui l'ensevelira? Est-ce un monsieur vraiment heureux qui s'est penché toute une journée sur un bureau d'administration et qui retourne avec le pain et l'abri des siens assurés pour un mois? Est-ce un veuf songeant à sa morte? Un mari soupçonneux qui rebrousse chemin? Songe-t-il au fils tué là-bas, une nuit de clair de lune et de gel? A sa fille perdue?.....

Un gosse. Enfant gâté sortant de chez une grand'mère ou une tante — qu'attendent des baisers maternels, une lampe amie, des draps bien chauds, des jouets, des livres d'images? Ou bien une chambre noire et sans feu, les coups d'un père ivrogne? Songe-t-il à Saint Nicolas ou bien aux sous qu'il devait rapporter et qu'il n'a pas obtenus des autres passants, malgré ses dents claquantes, son mince sourire furtif, ses paupières mauves et sa petite toux musicale? Va dormir en paix, mon petiot! Ma gosse à moi dort à présent, là-bas, là-bas. Ah! je voudrais bien t'embrasser, mon petit, sur tes deux joues humides de pluie, mais je te ferais peur...

Une dame. Rentre-t-elle la journée finie et gagnée auprès d'une vieille mère? Va-t-elle rejoindre un époux aimable, des enfants cares-

sants? Ou bien est-elle à la recherche d'un mari buveur ou adultère? Va-t-elle vers un rendez-vous d'amour longtemps rêvé, permis ou clandestin? Cherche-t-elle aventure pour s'assurer un peu de pain et un lit? Qui est-elle? A qui se donnera-t-elle cette nuit? Je lui ai laissé le trottoir.

Et ce jeune homme taciturne? Songe-t-il à un profit perdu, au jeu désastreux, à une caisse vide, à un mauvais coup, à l'amour silencieux et exaspéré qui le brûle et qui brûle certaines passantes qui le frôlent, le caressent d'un regard furtif, lui laissant un peu de leur parfum et de leur lumière, s'en vont pour toujours, perdant ainsi à tout jamais un instant inoubliable de bonheur? Un coup de vent, un gant perdu eût décidé de leur destinée. Le vent n'a pas soufflé, aucune des passantes n'a perdu son gant, et je ne saurai jamais à quoi songeait ce frère inconnu.

Un couple passe. Fiancés heureux, époux déçus, adultères, traqués, amants vénaux, rencontre, rupture? Demain, vivront-ils encore tous les deux?

Argent, Amour, Mort. Toute la Vie! C'est de ces trois choses qu'elle peuple une rue, une ville, un monde, et qu'on fabrique les faits divers. Je ne lis jamais ceux-ci sans un serrement de cœur. Ne vous ai-je pas rencontré, un jour, sur un boulevard ou sur un pont, vous qui vous êtes brûlé la cervelle en rentrant chez vous? et vous dont le corps gonflé comme une outre, barbotait, un matin, contre les vannes de l'écluse? et vous, jeune femme, qui vous êtes sacrifiée aux préjugés sociaux? et vous qui avez assassiné, un jour de vertige? vous que le tram a écrasé, que l'usine à broyé?...

Des passants. En voici des dizaines d'un coup! Les théâtres se vident. Combien de dents sont prêtes à mordre dans ces sourires? combien de cris d'angoisse ou de colère dans ces rires? combien de mains qui tueront un jour dans ces gestes caressants? combien d'estomacs mal

nourris sous ces habits riches? combien de divorces moraux dans ces couples?... Je m'en vais vers le boulevard humide et noir. Quelques lampes veillent aux fenêtres. Que se passe-t-il derrière ces rideaux lumineux?... Mystère.

Dans mon lointain village, où les routes et les sentiers se croisent vis-à-vis d'arbres célèbres qui se font signe, depuis cent ans, les jours de vent, par-dessus les campagnes, où les petites maisons se regardent d'un air amical, où l'on connaît tout le monde, je savais le mot qu'il me fallait dire au passant... Ici, je suis perdu et mon cœur inquiet ne sait pas à qui se donner.

Et soudain, ô miracle! une musique m'arrive, mélancolique, et bonne, et bénie! Le Voyageur Solitaire de Grieg! Je grimpe à larges pas les routes neigeuses de mon village, je grimpe vers son couchant rouge; j'entends l'aboi familier des chiens et le marteau du forgeron. Qui es-tu, bonne âme, dont les doigts de magicien versent par la fenêtre entr'ouverte, au pauvre déraciné, un peu de nostalgie et d'amour? Sais-tu qu'il s'est arrêté sur ton trottoir et qu'il pleure dans la nuit, dans la pluie et le vent? Qui que tu sois, femme rêveuse, vieil artiste, je t'ai envoyé à deux mains mes meilleurs baisers et je me suis enfui... car, moi aussi, je suis un passant tragique.

LA HOUILLE

LA HOUILLE

LA HOUILLE

A René Jadot.

Au temps où le cerveau humain n'existait pas, où il se confondait peut-être avec l'image effroyablement belle que je vais donner, où les comparaisons n'étaient pas possibles, la terre était une immense nébuleuse, de gaz et de lumière, petite goutte incandescente dans l'infini! Au cours de son voyage vertigineux dans les espaces noirs et glacés, la flamme allongée se liquéfia, se réduisit et s'arrondit. La sphère de pâte continua sa course, dans un nimbe de vapeur, battue par les tempêtes et les explosions chimiques. Elle roulait toujours dans le froid et les ténèbres qu'elle illuminait encore, furtivement. Et un jour — ô ironie! peut-on employer ce mot vraiment, en parlant de ces convulsions monstrueuses qui emplirent des millions d'années? — un jour, une croûte, mince comme une feuille de gel, née des gaz primitifs, apparut sur la pâte et d'autres croûtes vinrent se souder à la première.

La terre pantèle, les pellicules se déchirent, les métaux fusent, retombent et se solidifient: la croûte s'élargit, s'épaissit, se multiplie. Notre globe connaît le froid, la température de l'atmosphère baisse et l'atmosphère tombe en pluie sur la terre chaude qui fume: la pluie remonte en vapeurs qui se liquéfient et retombent. Qui décrira jamais ce long déluge bouillant, les tonnerres et les flammes électriques de la genèse? La terre est née. Elle se convulse toujours, les pierres en fusion jaillissent par toutes les fissures. Goutte de gaz, océan rond, elle est

devenue volcan. Mais elle roule; projectile infernal, elle surgit soudain dans les ténèbres, y laissant de sa chaleur, en happant le froid qui la dompte et l'assagit. Elle est désormais cristalline et luisante. La vie n'existait pas, dit-on, à cette époque: la vie c'est la primitive nébuleuse, la goutte de gaz voyageuse, qui venait je ne sais d'où...

Le temps passe... Dans les eaux profondes et tièdes, de petites manifestations de vie organique apparaissent: singulières plantes aquatiques, mollusques étranges. Des récifs émergent des mers brumeuses. Ces récifs engraissés par les limons vagabonds se couvrent d'une végétation indescriptible. Des fougères géantes, des arbres herbacés montent vers le pâle soleil et se courbent sous les vents. Des herbes nagent sur les eaux, des insectes géants vibrent dans la lumière comme des bijoux musicaux, et au fond des mers de petits êtres de cristal se soudent et bâtissent, coquille à coquille, les assises du monde moderne. Les poissons sont venus: leurs flèches noires s'insèrent dans le fouillis des plantes marines. Il fait prodigieusement beau sur toute la terre et nul humain n'a violé cette beauté de son œil irrespectueux.

Le temps passe... Il n'y a plus que des herbes géantes et des eaux frissonnantes de vie. Les troncs des arbres sont fleuris, les fougères s'illuminent et grelottent, la gueule triangulaire d'un reptile troue la surface tranquille des mers, dans lesquelles des milliards d'animalcules poursuivent leurs fondations durables. La terre pantèle et s'ouvre, les eaux bougent et s'engouffrent entraînant avec elles la végétation luxuriante qui verdissait le monde. Les troncs craquent, s'en vont dans une effroyable débâcle et disparaissent sous les eaux nouvelles, accourues soudain des confins du globe, charriant d'autres arbres, des limons et des pierres.

Le travail lent de l'eau commence ici. Après les chimies brûlantes des premiers âges, la fermentation sourdement poursuit leur œuvre dans la terre refermée et tranquille, et de cette pour-

riture une vie nouvelle naît. Le paysage, la faune, la flore, le sol sont changés.

Mais la houille est née de la magnifique parure de la « terre carbonifère » : les eaux, les limons et les pierres ont emprisonné les bois, qu'on devait exploiter comme une carrière, après des centaines de milliers d'années.

Lorsque nos vieux pères des bois et des grottes purent voler le dieu Feu aux forêts incendiées par un éclair ou par la fermentation, ils capturèrent sa flamme fugace, l'encagèrent dans des pierres et préposèrent à sa garde un souffleur vigilant. Et, durant des millénaires, les langues mobiles du feu primitif réduisirent en poudre les vastes bois de la terre, dont les habitants ignoraient encore les forêts pétrifiées.

Puis un beau jour, un homme — dont le nom devrait être inscrit dans l'histoire en lettres capitales — s'aperçut, par hasard, sans doute, que certaines pierres noires et luisantes rougissaient au feu et chauffaient elles-mêmes! Qui es-tu, vieux houilleur d'un autre âge? D'où étais-tu? De l'Orient? De l'Occident? Est-ce toi, vieux Chinois de Cathey ou des environs de Pékin, qui, mille ans avant notre ère, cuisais, avec ces pierres, tes oiseaux ou ton riz ou forgeais tes armes et tes orfèvreries? Est-ce toi, vieux Belge, dont les fils luttèrent contre les Latins?... Est-ce toi, vieux Liégeois de Saint-Gilles qui adorais Vulcain?

Qu'importe? C'est toi, Chinois, c'est toi, Gaulois, c'est toi, Liégeois, c'est un des vôtres qui sut découvrir et utiliser, partout où elle existait — Newton un jour vit tomber une pomme.., —, la houille noire et rouge, que devait retrouver chez nous au XII[e] siècle, Hullos de Plénevaux, comme disent les chroniqueurs, la houille toute-puissante qui met en mouvement la surface de la terre et transforme celle-ci, après avoir été formée par elle.

Mineurs du pays de Liége, avez-vous songé où vous vous rendez lorsque vous descendez dans la fosse? Savez-vous que vous allez habiter durant des heures un monde ancien, plus

proche de la goutte liquide qui bouge au centre de la terre? Savez-vous que chaque bloc, chaque pellicule, chaque grain noir que vous détachez a été la parure du monde et que des êtres vivants l'ont peut-être touché de leurs ailes, de leurs pattes, de leurs griffes, de leurs dents, de leurs corps visqueux? Avez-vous songé au culte que vous devez à ce grain noir, à la terre, au soleil, au monde, à l'infini, au petit brin d'herbe, à l'eau qui coule, à l'oiseau qui passe, *parce que tout est un et que l'un est le tout*?

L'aimez-vous cette houille irréductible sur laquelle, dans vos royaumes noirs, tombent vos sueurs et votre sang? Songez-vous qu'elle réchauffe les petites mains gelées de vos gosses, vos membres rhumatisés, vos femmes en couches, la pièce lumineuse et accueillante des soirs d'hiver? qu'elle mord les machines et qu'en la dévorant comme vous le faites, vous préparez un monde béant qui cherchera autre chose pour vous chauffer et se remettre en mouvement?

Vous êtes grands, Mineurs, vous êtes les dieux noirs de notre âge, car vous savez vaincre la terre; la nébuleuse primitive étincelle à la pointe de votre rivelaine; vous transformez le soleil et le monde entier avec votre gymnastique opiniâtre, vos outils, vos sueurs et votre sang.

Tous ceux qui se chauffent n'y ont pas toujours pensé.

En Marche

EN MARCHE

A Maurice Dethier.

Au fond des temps, les hommes velus, poignard de pierre aux dents, ceinture de peau pleine de cailloux et de flèches, les mains expertes et les yeux durs, allaient par les ténèbres vertes des forêts, sous les cataclysmes des vents et des orages. Ils allaient, car toute la terre était généreuse et hospitalière, et les félins disparaissaient lorsque surgissait la bête droite, entre les arbres. Leurs femmes aux flancs inépuisables s'accroupissaient parfois, le ventre douloureux, et livraient à la vie de nouveaux hommes. Puis ils marchaient, dans les forêts, au bord des fleuves et des mers. Leurs vieux instincts de bêtes traquées par les éléments et les fauves assassinaient les générations agonisantes qu'ils rencontraient sur leur chemin. Puis ils passaient et les femmes engendraient toujours au cours du voyage sans fin.

Les fils avaient des torses puissants ou des mains faibles, les uns comme les autres avaient les mêmes désirs. On s'entretua: les vaincus restaient en chemin, livrés aux bêtes, ou suivaient les pèlerins, le dos arrondi par la faiblesse, les coups et les fardeaux. L'esclavage était né.

La troupe s'arrêta sur la plaine, rousse ou verte, selon la disposition des étoiles. Un homme au verbe clair et aux gestes précis fut le maître. Les faibles hordes qui passaient aux entours du campement furent décimées et asservies. Les conquérants eurent bientôt des noms que nous apprirent les siècles terrorisés: les Pharaons,

Alexandre, César... Des hommes aux yeux crevés les suivaient, des femmes aux bras blancs saignaient sur les gigantesques échafaudages; d'autres furent enterrés vivants pour moudre le grain des plaines ou extraire les métaux des entrailles des monts. L'échine courbe, les membres meurtris, ils vivaient. Et puis un jour, dans leur tête basse naquit la révolte. L'histoire du peuple commence ici! Sa langue était indocile, mais ses bras s'étaient endurcis au labeur des mines; il laissa l'outil pour l'arme, et il frappa... il fut vaincu. Il bâtit des palais et des églises, lui qui n'avait point de hutte, il battit les étangs à coups de gaule pour que le maître n'entendît point les grenouilles, il partagea son épouse avec les brigands qui passaient, il leur livra sa fille.

Et soudain de nouveaux hommes se levèrent. Eux aussi avaient le verbe clair et les gestes précis. Les tribuns surgissaient aux carrefours des rues obscures, un soir, et parlaient de la terre promise, là-bas, de l'autre côté de ceux qui, parmi la foule qui écoutait, allaient mourir. La ruée: la défaite. Un second assaut: les survivants reviennent avec les chartes et se serrent l'un contre l'autre, pour en profiter tous. Ils savent et osent penser enfin, mais la pensée du pauvre est dangereuse. C'est l'enfer de l'Inquisition: on tue, on brûle, on coupe les langues qui osaient dire la vérité. Le peuple survit, car les femmes entêtées, obéissant aux ordres de la nature éternelle, procréent inlassablement.

La terre se couvre de claquedents qui, comme des bêtes, mangent des herbes aux années mauvaises. Ils ont les yeux durs: ils ont compris enfin qu'ils étaient des hommes comme les autres, et parmi eux des fils au cerveau laborieux et au cœur viril, déchaînent la tempête humaine. La Révolution! On en a assez, on tue! Quatorze juillet! La face du monde est changée, mais les apôtres sont morts. La vie est immobile encore.

Des villes se créent au bord des fleuves dociles, des usines éclairent le soir de leurs

gueules rouges; des hommes se courbent à longueur de jour sur la terre récalcitrantre; d'autres fouillent les assises des champs et des cités; d'autres arrachent aux vallées les pierres des maisons des riches; d'autres lentement cuisent et se suicident dans de vastes laboratoires. Le soir, ils sont trop las pour aimer leur femme et le matin ils s'en iront à la première heure dans la nuit et le gel, vers une autre nuit ou l'enfer. Ils crèvent de faim avec leur épouse et leurs petiots. Des hommes encore s'élèvent de la masse anonyme qui souffre. Ils ont entrevu de nouveau la vérité, ils prêchent, l'humanité se ressaisit et les écoute. Elle se groupe, elle marche: les grèves! On tue! Et le peuple vaincu retourne à sa fosse et à son enfer.

Mais l'élan est donné. Une génération d'hommes studieux est née de l'esclave des forêts, des pyramides, des huttes et des usines. Les apôtres vont, oublieux du demi-bonheur du foyer, chaud de tendresse et musical de voix d'enfants, malgré la prison, malgré l'échafaud ou le peloton ou l'assassinat perfide des jours d'émeute.

Ils marchent! Les vieilles gens aux mains cicatrisées n'en reviennent pas. On mange presque à sa faim, on s'habille, on se chauffe, on respecte la femme. La multitude est en route, elle est la force parce qu'elle a compris qu'elle l'était, et cet exode est beau qui va vers les horizons lumineux de la terre promise. Elle est là! Les esclaves sont devenus des hommes comme les autres dont ils payent les maisons et les nuits d'amour — et les esclaves se tendent la main par-dessus les frontières.

Puis un matin, le son des cloches et des clairons a couvert la voix des apôtres, et pour que leurs membres fussent dociles, on a revêtu les hommes du même habit, pour que leur cerveau fût obéissant, on l'a emprisonné dans une coiffure uniforme. Ils sont partis: beaucoup sont revenus à moitié ou ne sont point revenus. En quatre ans, le fruit de l'ascension millénaire a été brûlé par la poudre infernale. Dix millions de cadavres pourrissent dans la terre, dont la

vie spirituelle allait être harmonieuse. Les esclaves n'étaient pas encore assez forts pour empêcher la catastrophe. Les systèmes élaborés par les apôtres étaient encore obscurs et l'humanité, distraite: les têtes n'étaient pas assez hautes pour voir au-delà des horizons, des cheminées et des terrils. Ce peu de foi l'a perdue!...

Mais aujourd'hui, plaies saignantes, ventres irrassasiables, dans sa frontière de croix, le peuple s'est ressaisi. Il a compris que la foi est toute-puissante, que l'union naît de la foi, et que seuls le défendent vraiment ceux qui ont partagé avec lui ses misères et ses défaites.

L'humanité s'est lavée dans son propre sang, un monde nouveau germe sur les tombes, bientôt le peuple se présentera à l'assaut du pouvoir, homme contre homme, et nous contemplerons son immense ruée vers le Bonheur...

Les Derliers

A mon frère Georges.

Depuis le temps où Rome mit sa large patte de louve sur la Gaule, les potiers condruziens pétrirent de leurs doigts magiques la terre de chez nous. Plus tard, des élèves de Houdon et des peintres sévriens en firent des bons dieux, des vases et des groupes antiques. Plus tard encore, les pipes d'ici devinrent célèbres. De lourds chariots aux bandages doubles, attelés de cinq forts chevaux hesbignons, conduisirent vers Nivelles, Mons, Courtrai et la Hollande leur charge fragile de faïence peinte et de pipes d'Ahin.

Toute cette vie d'un art mineur a disparu. La terre, douce et ductile, rouge, blanche ou grise, qu'on extrait par blocs des fosses à derle, est mangée par les broyeurs et les fours industriels.

J'ai voulu voir les trous et je grimpe vers le Condroz. Des mares stagnent parmi les terrains banals qui dominent le pays. L'eau verdit dans les affaissements du sol imperméable : bien bas dans les galeriers abandonnées à cause de la pauvreté du sous-sol ou à la suite d'une catastrophe, pourrissent des bois et des cadavres. Les fondrières sont nombreuses: Elles fendillent parfois les chemins, elles servent d'abreuvoir aux bestiaux ou de paradis aux grenouilles asthmatiques. Des tentes de paille historient l'horizon; un entonnoir de tôle aère la fosse. Nous allons voir: là se trouvent le treuil

et le puits. On salue mon guide: c'est le directeur. On le salue par son prénom précédé d'un « monsieur » amical.

Tous ces gens, maître et ouvriers, sont du pays, de la même famille, tous gens des fosses. Je n'ai pas affaire à un ergastulaire: je suis content! Le puits est profond (40 mètres) et ténébreux. Une lampe à acétylène met une imperceptible goutte d'or au fond du trou. Une voix monte, très proche, dirait-on. Nous allons plus loin. Et voici qu'au beau milieu d'un champ de blé se dressent deux tentes. Un treuil gémit. C'est ici que je descends. Je me dévêts, je me serre dans un vieux veston: on me ceinture, on me met le pied dans un crochet; j'empoigne le câble d'acier, et j'entre dans le vide en regardant l'ouvrier du treuil — mon frère! — qui durant sept minutes tiendra ma vie entre ses mains. Je descends. Il fait froid, il fait noir. Mes prunelles s'élargissent: je distingue les cerceaux de charme et de noisetier qui revêtent la paroi circulaire. Le tambour grince là-haut. Je suis arrivé: quelqu'un m'enlève et m'ôte ma ceinture. Le câble remonte, et voici mon guide qui descend, pendu comme un triton, se dirigeant de la pointe du pied. Tout au-dessus, le toit de paille ressemble à une feuille de papier gris. Munis d'une lampe, nous entrons dans les galeries violâtres : nos ombres se dessinent démesurées, grotesques, cassées, sur les boiseries du cadre. Les troncs d'arbres et les paillassons qui retiennent le sable sont moisis, couverts de champignons et d'ouate. Nous marchons pliés en deux comme des quadrumanes. Voici le « derlier »: il se repose, l'haleine courte, appuyé contre la terre. Une odeur vireuse s'échappe des bois enfouis ici depuis plusieurs siècles par des ouvriers d'un autre âge. Un tronc perce le plafond, et mon guide m'explique qu'on a retrouvé à quelques kilomètres de cette fosse, dans les terres arrondies en maelström par les eaux du tertiaire, des branches et des cônes de pin pétrifiés.

Il sent mauvais! Nous toussons: l'homme

sourit, silencieux. Je veux voir le travail. Le derlier trempe son couteau dans un baquet d'eau et se met à la besogne. Hin!... hin!... hin!... Cet ahan me fait mal et je voudrais dire : « Frère, pardonnez-moi! Je suis venu ici comme on va au cinéma, par curiosité. Je ne veux pas que vous souffriez pour le plaisir de mes yeux. Cessez! » Hin!... hin!... hin!... La coupure horizontale est terminée. La gratteuse, longue baguette de fer, trace les deux lignes verticales. L'homme trempe sa houe courbe dans le baquet et se remet à l'œuvre. Le bloc se détache: on le mettra dans une caisse ou dans un panier aux larges tresses de ronce, sur une brouette. Le derlier respire.

L'odeur d'œuf pourri me chatouille toujours les bronches, les narines et les yeux. Récemment échappé d'un autre ergastule, je ne veux pas faire de la rhétorique avec le labeur de mes frères. Non! Mais il fait beau ici, comme dans un palais de marbre sous les lueurs de la lampe à acétylène. Nous nous trouvons sous un demi-dôme de terre blanche, car la houe courbe a coupé celle-ci en ogive et des piliers gothiques sont restés seuls debout du travail de la veille. Nous parlons, et mes doigts, fatigués par la descente de tantôt, courent fébrilement sur la feuille: mon lorgnon y fait deux taches jaunes. Soudain, je sursaute: le plafond fiente! Nous toussons et nous reparlons de cette odeur putride qui envahit les galeries. Il y a quelques jours, deux « derliers » sont restés dans un trou du côté de Huy. Le poison gazeux les a terrassés. Je ne sais pas leurs noms: je le regrette. J'aurais inscrit ici leurs tragiques épitaphes. Mon homme me raconte l'accident avec calme: « Un cinquième ouvrier a manqué pour sauver les autres », conclut-il stoïquement. Frère aux dents longues et qui ne les montre point, tu me parais ignorer les ignominies qui se passent là-haut. Tu as raison: moi qui hais la résignation, je suis bien plus malheureux que toi! Le plafond de nouveau fiente, et je regarde peureusement le fossoyeur qui sourit. Il me narre

d'autres catastrophes et des miracles. Ah! nous avons beau dire, nous qui ne croyons pas en Dieu, n'avons-nous jamais joint les mains aux heures d'épouvante? Geste traditionnel et mécanique, m'expliquerez-vous, regain des superstitions ancestrales. Oui, mais ces pauvres bougres s'envelissent chaque matin dans le danger et creusent peut-être leur propre fosse.

L'industrie ne rapporte pas gros: ces ilotes gagnent quelques francs de six heures du matin à trois heures de l'après-midi... Ce que fume en une demi-journée, un autre venu au monde à cul nu comme eux.

Je remonte, le pied dans le crochet, les mains serrant fortement le câble. Je tourne comme une girouette: l'ascension est lente. Le grincement du treuil marque les pulsations de mon cœur fou: je l'écoute... Je regarde le petit trou couleur de papier gris vers où je monte et le fond ténébreux que je viens de quitter. Je suis malade, mon ventre se serre, mes jambes s'amollissent. J'écoute battre mon cœur et gémir le treuil diabolique. La migraine subitement me vrille les orbites et, dans un dernier effort de vie, je me suspends au câble sans plus songer au crochet sur lequel repose mon pied gauche. Que c'est long! Je songe à ma femme, à ma petiote, à tous les miens; leurs images mobiles se dessinent sur les cerceaux de charme... « Courage! » me crie-t-on à l'oreille. On m'enlève. Je remercie mes frères et je leur dis sans fausse crânerie que je ne descendrai plus là-dedans! Mais je suis content: je les ai vus à l'œuvre.

Le directeur s'excuse: son industrie nomade ne lui permet pas d'installer des puits modernes. Les ouvriers rient de ma faiblesse. Chaque jour, en effet, dès le fin matin, ils se laissent glisser dans la fosse avec des gestes élégants. Dans l'après-midi, ils remontent consulter le ciel — dont ils ont deviné l'humeur à l'atmosphère des galeries —, jardiner ou réparer leurs outils. Ils aiment leur vie de taupe. Lorsqu'ils auront quarante ans, l'asthme les traînera comme de vieux

chiens vers les fenêtres ou sous les tables. Ils savent qu'elle viendra, l'étouffeuse; ils l'attendent, ils en parlent dans le trou; ils se disent les vertus des herbes coliqueuses. Et leurs gamins seront des derliers!

Ou bien, un beau jour, la fosse les revomit scalpés, tatoués, écorchés, éborgnés ou aveuglés par l'infernal grisou que péta la terre douce; culs-de-jatte, manchots, boiteux, broyés sous un affaissement, les articulations nouées de rhumatismes ou... goutteux, comme des messieurs! De quoi se mêlent-ils, les pauvres diables? Parfois aussi la fosse garde et fossilisera leurs os; les mares souterraines gonfleront leurs cadavres de rats humains...

O riches, qui mangez toutes sortes de bonnes choses dans de la faïence fine, avez-vous jamais songé aux taupes du Condroz?

TABLE DE MATIÈRE

PAGES

La Mélancolique Aventure 1
L'Hôte 27
Rooh. 59
La Parabole du bon Forçat 79
Patrie. 87
Au Jardin 93
La Grotte de Goyet 97
Nuit de Noël 101
Dimanche. 103
Nostalgies 107
Le Bois en Mai 111
Les Arbres 115
Un Coucher de Soleil. 117
La Grotte de Ramioul. 119
Les Martyrs 123
La Femme 127
Les Passants. 135
La Houille 143
En Marche 147
Les Derliers. 153

PRÉFACE

DE

La Mort de Petite Blanche

Il y a quelques mois me parvint de Seilles-Andenne, c'est-à-dire du fond de la province de Namur, une brochure à couverture rouge, d'aspect plutôt rébarbatif, accompagnée d'une lettre ainsi conçue: « Maître, durant un an, je n'ai osé vous envoyer mon petit livre. Le voici avec ma plus profonde admiration. Ne perdez pas votre temps: lisez *Les Carriers*, *Le Muet* et *R. I. P.* Je renie le reste. Ce sont mes amis qui ont édité ma brochure. Soyez indulgent: c'est un ouvrier qui a écrit ces pages ».

Les termes de ce billet à la fois laconique et déférent, ce je ne sais quoi de modeste et de digne, un ton auquel le « mufflisme » sévissant dans les actuelles régions littéraires insupportablement arrivistes ne nous a guère habitué, me prévenait d'emblée en faveur du signataire, Jean Tousseul.

Jean Tousseul! le choix de ce pseudonyme aussi valait toute une recommandation.

Aussi me décidai-je à lire ce petit livre sang de bœuf, à commencer par les pages que l'auteur me signalait. Et bien m'en prit, car je fus charmé et conquis dès les premiers alinéas. Comment cet ouvrier, ce fils d'ouvrier, voué lui-même à un des métiers les plus durs et les plus meurtriers qui soient — ainsi que me l'apprenaient ses écrits mêmes, c'était par expérience, pour les avoir vécus, qu'il me racontait le calvaire et les tortures de ces forçats de l'industrie — était-il parvenu à acquérir la maîtrise du métier littéraire, le métier le plus subtil, le plus ardu, le plus cérébral? était-il arrivé à la possession de cette vraiment déconcertante technique, d'un

art auquel les privilégiés de la naissance et de la fortune s'appliquent parfois en vain durant toute leur existence, leurrés par la conquête de moult grades universitaires, l'encens des « petites chapelles » et l'approbatur des mandarins les plus patentés ?

Vrai, là, je n'en revenais pas. Cette prose s'avérait à la fois sobre et corsée, nerveuse et fine, primesautière et achevée, d'une irréprochable tenue, répudiant toute rhétorique et tout ornement parasite. Doué d'un tact et d'un goût infaillibles, l'auteur savait ce qu'il importait de dire et l'exprimait de son mieux. Et, qualité plus éminente et plus précieuse encore, servie par ce métier déconcertant, se révélait sous ces phrases, une sensibilité exquise, une âme de poète, un cœur d'homme pour de vrai, d'un homme du peuple exempt de toutes les tares et faiblesses de la plupart des gens de lettres. Oui, il s'agissait d'un ouvrier chérissant d'abord ses frères, mais n'apportant dans cette sollicitude rien de la hargneuse partialité du sectaire, du politicien et du polémiste. Ni déclamation, ni diatribe, tout au plus un soupçon d'ironie.

Pensez si je fus intrigué. Je n'en revenais pas. Je me trouvais devant un phénomène. D'où ce diable d'homme, non pas étudiant frais émoulu d'une alma mater, mais ilote à peine « escapé » du pire des ergastules, tenait-il, outre une aussi prodigieuse pratique de la langue vétilleuse entre toutes, des notions de quantité d'autres sciences : botanique, géologie, histoire, philosophie, que sais-je encore ! Où avait-il pris le temps et l'occasion de lire et surtout de bien lire ? Comment tout cela s'était-il fondu et équilibré en une harmonieuse culture, contribuant à illustrer ses impressions, sans qu'il en fît le moindre étalage, sans qu'il tombât dans ce pédantisme ne caractérisant que trop d'autodidactes ?

Non seulement je lus les pages qu'il m'avait désignées, mais la brochure entière y passa, et si ses propres préférences attestaient son sens critique, des autres pièces du volume aucune n'était négligeable et nombre de sonnets eussent

même fait honneur aux Parnassiens les plus exigeants en matière de prosodie.

J'avais fait part de mon enchantement à mes amis de lettres, je partageai l'aubaine intellectuelle que je devais à Jean Tousseul avec mes publics de conférences: tous furent ravis autant que moi...

Lorsque, par la suite, il m'eut soumis d'autres proses et demandé une préface pour le présent volume dans lequel il a eu le bon esprit de redonner les *Carriers*, l'émouvante page autobiographique qui faisait partie de son livre de début, j'acceptai presque avec reconnaissance, car s'il voulait bien attacher quelque prix à mon patronage, j'estimais, de mon côté, que le parrain aurait tout lieu d'être fier de son filleul.

La lecture de ces nouvelles proses avait d'ailleurs renforcé l'excellente impression produite par ses premiers essais.

Ce sont de simples et touchantes histoires, en grande partie vécues par l'auteur, d'un charme d'autant plus caressant ou d'une émotion d'autant plus communicative que l'expression en est plus contenue et plus châtiée. Les gens, les intérieurs, les paysages nous sont rendus en quelques traits, d'un relief étonamment prenant et suggestif. Que de décors, de physionomies et de gestes inoubliables! Que de délicieux sites mosans décrits avec les yeux du cœur, avec une passion pour ainsi dire nostalgique! Citerai-je la première confrontation du petit Pierre Muraille avec le fond des carrières, le Fond dans lequel s'évertue et périra son père? Et ce radieux couplet sur la flore de la forêt au mois de février dans la *Débâcle*? Et ces lignes attendries sur les « passantes » dans la *Saint Nicolas de Petite Marthe*? Avec quelle câlinerie de touche et quel doigté quasi féminin, il interprète l'enfance et les âmes vierges! Que de ferveurs tour à tour filiales, paternelles, amoureuses, toujours ardemment humaines! Jean Tousseul ne se contente pas de voir: il sent, il ausculte, il communie. De là des trouvailles, des bonheurs d'expression résumant tout un état d'âme, une situation, un caractère. En une phrase, il nous ré-

vèle les dessous, le tréfonds d'un personnage mieux que ne pourraient le faire des chapitres entiers à prétentions balzaciennes.

Dans *La Mort de Petite Blanche*, Pierre Muraille, un miséreux, a ramassé, le soir, dans la rue, et recueilli dans son gîte une pauvresse encore plus dénuée que lui. Il lui donne à souper:

« Elle mangea goulûment, sans retenue, avec de petits cris de carnassier.

— Que c'est bon!... Bon... Merci... encore... Que je suis bien!

Puis elle pleura et Pierre aussi. Il ne se plaindrait jamais plus.

Et entre deux bouchées, sentant le feu lui caresser délicieusement le dos, elle supplia.

— Ne me chassez pas aujourd'hui...

La chasser, il la regarda stupidement, comme au sortir d'un songe.

— Mais non, notre dame. Vous allez dormir ici. Ne vous trouvez-vous pas bien?

Rassurée, reconnaissante, elle voulut lui raconter son histoire: elle se nommait Marie...

— Ça ne me regarde pas! dit-il. Chauffez-vous! »

Ce « Ça ne me regarde pas », dont on devine l'intonation, n'est-il pas sublime? Cette bourrade n'illumine-t-elle pas comme à un éclair divin tout le grand cœur fruste de Pierre Muraille? Quelle infinie délicatesse sous cette apparente brutalité! Comprendrez-vous qu'à cette réplique j'aie ressenti une commotion électrique et qu'un sanglot m'ait noué la gorge?

Ah! de tels accents ne trompent pas sur le compte d'un écrivain!

Et nous pourrions multiplier les exemples.

Mais nous nous arrêterons, afin de ne pas déflorer ces pages. Laissons la parole à l'auteur même et bornons-nous à résumer notre sentiment en cette simple constatation:

Un conteur, un artiste, un vrai poète nous est né!

G. EEKHOUD.

Le PEUPLE du 16 Novembre 1919

Un Écrivain : Jean Tousseul

Pour n'être pas dispensateurs de réformes ou de faveurs, les écrivains n'en ont pas moins leur importance dans l'activité d'un peuple. Ils nous font penser ou nous émeuvent. Ils enrichissent notre être supérieur. Même par les temps de vie chère, où les préoccupations de la vie matérielle sont si obsédantes, cela a son prix. Et lorsqu'un pays se découvre un grand écrivain, ce devrait être une joie et une fierté.

On a justement remarqué qu'une des raisons justifiant notre droit à l'indépendance et à la liberté politiques, l'une des démonstrations les plus significatives et la réalité de notre caractère de nation, était l'existence et l'importance de notre littérature belge, d'expression flamande ou d'expression française. Quand un peuple s'est affirmé par des œuvres comme celles d'un *Emile Verhaeren* ou d'un *Maurice Maeterlinck*, il a fait la preuve de son originalité et de son droit à la vie libre. Il n'est plus annexable par quiconque.

Une cohorte de poètes, de romanciers, de conteurs, de dramaturges défend donc la Belgique, dans les régions de l'esprit, comme nos soldats la défendirent dans les tristes plaines inondées par l'Yser. A tant de noms célèbres, ajoutons-en un aujourd'hui: celui de *Jean Tousseul*.

Son livre: « La Mort de Petite Blanche » est la révélation la plus forte de la période sombre que nous venons de traverser. Il est modestement imprimé par une coopérative de province (Huy,

rue des Augustins, 17), aux frais de l'auteur, sans doute, comme il arrive aux débutants qui ne rencontrent point d'éditeurs. Mais *Jean Tousseul* a du moins trouvé un préfacier: *Georges Eekhoud*. Le rude évocateur de la Campine anversoise découvrit dans le conteur wallon, un esprit pareil au sien, une même émotion amère penchée sur la détresse des humbles et voulut le présenter au public dans les termes les plus flatteurs.

« Comment cet ouvrier, ce fils d'ouvrier, voué lui-même à un des métiers les plus durs et les plus meurtriers qui soient — ainsi que me l'apprenaient ses écrits mêmes, c'était par expérience et pour les avoir vécus, qu'il me racontait le calvaire et les tortures de ces forçats de l'industrie — était-il parvenu à acquérir la maîtrise du métier littéraire, le métier le plus subtil, le plus ardu, le plus cérébral? »

Eekhoud marque ainsi, parfaitement, le caractère étrange de cette littérature. *Jean Tousseul* n'est pas un universitaire, c'est un autodidacte et il connaît, il emploie la langue française avec une virtuosité de maître. Ces dons techniques émerveillent ceux qui les peuvent apprécier et suffisent pour sacrer *Jean Tousseul* un écrivain de race, un grand écrivain. Mais il y a plus que les dons techniques: il y a une puissance d'émotion tout à fait extraordinaire dans ses récits, souvent tragiques. *Jean Tousseul* est d'origine wallonne; et de même que la plupart des écrivains de cette région, c'est surtout un conteur. Il excelle à enfermer dans quelques pages, la notation personnelle d'un morceau de vie On pourrait le rapprocher de *Louis Delattre*. L'auteur d' « Avril » est plus tendre, *Jean Tousseul* plus farouche, mais tous deux n'ont pas besoin de tout un volume pour s'imposer à notre souvenir.

Il y a, dans « La Mort de Petite Blanche », après la nouvelle principale, l'histoire d'une pauvre femme et d'un mendiant marchand d'herbes, le « Muet », qui est un chef-d'œuvre.

Le roman de Pierre Muraille est celui d'un ouvrier des fours à chaux de la vallée de la

Meuse. Il est tout palpitant de vie vécue et âprement observée. Tableaux neufs, précis, qu'on sent rigoureusement exacts, et où de temps en temps se devine le sentiment de l'auteur: colère ou pitié.

Lisez ces quelques lignes:

« Un soir l'homme et le gamin s'attardèrent pour niveler avec leurs gaules le dernier lit de pierres. La fumée sortait toute rose du gueulard resté très profond: les pluies diminuaient, depuis trois jours la production des moellons, l'homme mordillait son rôle et avait l'air de s'entretenir avec lui-même. Soudain, il chut dans le brasier qui pua à l'instant. Pierre se pencha en hurlant et, entre deux nuages de fumée, il vit le feu déshabiller le vieux, le baiser, le lécher, le mordre, lui grésiller le ventre, l'étouffer. L'homme assommé par la chute revint à lui et, par sauts, comme un crapaud, s'assit sur une pierre rouge, se raidit, se racornit et ne bourgea plus. La fumée monta de nouveau et le gamin ne vit plus rien. Lorsque les forgerons arrivèrent, ils aperçurent, au centre du brasier, une espèce de grosse bête osseuse et calcinée. Le chaufournier, en tombant, avait abandonné un sabot au bord du gueulard. Pierre l'emporta et battit la campagne pendant huit jours ».

L'homme qui a écrit cette page est assurément exceptionnellement doué.

JULES DESTREE,

Ministre des Sciences et des Arts.

Deux Lettres de Romain Rolland

à qui l'on avait annoncé l'arrestation de Jean Tousseul:

« Je suis affligé de la nouvelle que vous m'apprenez. Je ne connais pas Monsieur Jean Tousseul, mais d'abord un homme qui inspire des amitiés comme celles dont votre lettre est l'expression fervente, doit en être digne. Au reste la lecture de son livre de Nouvelles me suffirait à penser qu'il est un cœur plein de bonté, de pitié, de noblesse. Enfin, je sais à n'en pas douter, qu'il est un grand écrivain dont la Belgique sera fière un jour. Je ne puis croire à ce dont on l'accuse et j'espère qu'on en reconnaîtra le mal-fondé. Ce serait faire tort à la patrie que de faire tort à un de ses fils les plus généreux et les mieux doués!

ROMAIN ROLLAND ».

« Je ne connais pas personnellement M. Jean Tousseul. J'ai seulement lu son livre de nouvelles intitulé: *La Mort de Petite Blanche*, qui m'est parvenu à la fin d'octobre dernier; et j'en ai été extrêmement frappé.

On y sent un grand cœur douloureux et généreux, largement humain, qui a connu toute la souffrance humaine et qu'elle n'a rendu ni amer, ni révolté. L'œuvre atteste de rares qualités de style, net, précis, coloré, sans aucune rhétorique. Monsieur Jean Tousseul est un grand artiste, d'autant plus digne qu'on l'admire quand on sait comment il s'est formé? Si la suite de son développement tient les promesses des débuts, son talent fera honneur à son pays et son nom sera bientôt connu et aimé en Europe.

ROMAIN ROLLAND. »

De Cyriel Buysse dans la Revue „ Groot Nederland ", d'Amsterdam

(Février 1920) :

« Cette œuvre n'est pas de la littérature. C'est une page profondément vibrante du labeur des martyrs. Elle n'a rien d'une tragédie ou d'un mélodrame, quoique tous les personnages y meurent. Ici c'est la vie même, la rude et impitoyable vie qui tue les hommes.

J'ai rarement lu une œuvre d'une aussi grande et profonde émotion. Rarement aussi un livre d'une douceur et d'un attendrissement tels. Et le plus étonnant est encore que, sans aucune préparation littéraire d'expression, l'auteur a trouvé des accents pour exprimer ses sentiments les plus beaux, les plus nobles et les plus purs, si vrais, si frais, si délicats et si tendrement sentis, que pas un littérateur, même rompu à l'éloquence et à la déclamation, n'aurait pu le faire mieux ni plus justement.

Une sorte de « leitmotiv » qui domine toute l'œuvre est repris çà et là sur des tons divers et tout pleins de cette poésie nostalgique du pauvre, qui se sent heureux avec si peu de richesse et de bonheur.

Ce livre admirable, dans lequel se trouvent encore d'autres pièces superbes et saisissantes, est un de ceux qu'on n'oublie point, malgré toute sa profonde tristesse, tant le sentiment en est probe, vrai, grave et rempli du plus noble souci ».

Dans „ The Anglo-French Review ", de Londres

(FÉVRIER 1920):

« Voici un livre inoubliable qui fait surgir un monde inconnu, celui des fours à zinc, des fours à chaux et des carrières, un livre qui met sur les hommes et les choses une empreinte qui jamais plus ne les laissera voir qu'au travers de la personnalité de son auteur... « La Mort de Petite Blanche », le conte qui donne son titre au volume, est plein de choses terribles et vues, son auteur pourrait en dire la vérité: « C'est le fruit de ma chair, de mon sang et de mon cerveau dont mon cœur a fait un chef-d'œuvre! Tout y est senti, la rêverie et la torpeur de l'ouvrier comme un paysage ou une scène d'intérieur.

» Certaines descriptions d'un jour de neige ou d'un paysage d'automne ont une netteté et un coloris qui rappellent Breughel ».

« La Forge », Paris

(Septembre & Octobre 1919) :

« Jean Tousseul... Connaissez-vous Jean Tousseul ? Non, sans doute. Eh bien, cet inconnu est de ceux grâce auxquels il fait bon, tout de même, de faire métier de critique. Quelle récompense quand, dans l'amas des livres nouveaux, qui sont toujours insipides ou odieux, on trouve par hasard une œuvre fraîche et forte, une œuvre où s'équilibrent les dons de la pensée et de l'écriture, où l'on rencontre, par surcroît, ce je ne sais quoi d'inimitable, cet « accent » à quoi l'on reconnaît l'écrivain-né, et de bonne race ! Jean Tousseul n'était, paraît-il, avant de se mettre à écrire, qu'un simple ouvrier carrier. Et mon Dieu ! ce sont de simples histoires d'ouvriers carriers qu'il nous raconte. Mais avec quelle perfection ! Quel sens admirable de la composition et du développement ! Quelle justesse dans les images ! Quelle fermeté et quel charme en même temps dans le style ! Tous les mots ici sont à leur place et rendent leur sens plein. Le miracle, c'est que tout cela, ici, c'est plus et mieux que du métier. Ce sont des dons de grand artiste ».

„ L'Art Libre ", Bruxelles

(15 Septembre 1919) :

« On parle trop peu du remarquable écrivain qui s'est révélé pendant la guerre par un petit roman suivi de contes, édité en province, modestement, sous le titre « La Mort de Petite Blanche » : Jean Tousseul. Nombreux, cependant, sont ceux qui se rappellent la grande et joyeuse stupeur qui nous posséda, quand les premiers exemplaires arrivèrent à Bruxelles et qu'on les vit apparaître dans les librairies mornes où l'on s'assemblait par principe. La spontanéité de ce talent, déjà sûr de lui-même et libre de toute surcharge, commanda l'attention des plus rebelles et des plus méfiants, et rarement livre belge réunit autant de lecteurs — et d'admirateurs — que celui-ci. Apparu dans des circonstances pénibles et fort peu propices à la renommée littéraire, Jean Tousseul s'en fit une en quelques mois, hautement méritée. Il ne faut pas oublier aujourd'hui ce vaillant solitaire, qui prépare quelque nouveau roman, dans la paix de son village mosan. Il convient, au contraire, de propager son livre et de le recommander autour de soi ».

„ Le Thyrse ", Bruxelles

(15 Décembre 1919) :

« C'est une œuvre belle de ferveur attendrie où l'auteur communie intensément avec l'âme des humbles et des parias qu'il fait vivre véritablement devant nous.

Il faut mettre Jean Tousseul dans votre bibliothèque auprès de Charles-Louis-Philippe: il en est digne ».

JUSTEUL
AVENTURE
RIX :
5 fr.
primeri
pérativ
HOY